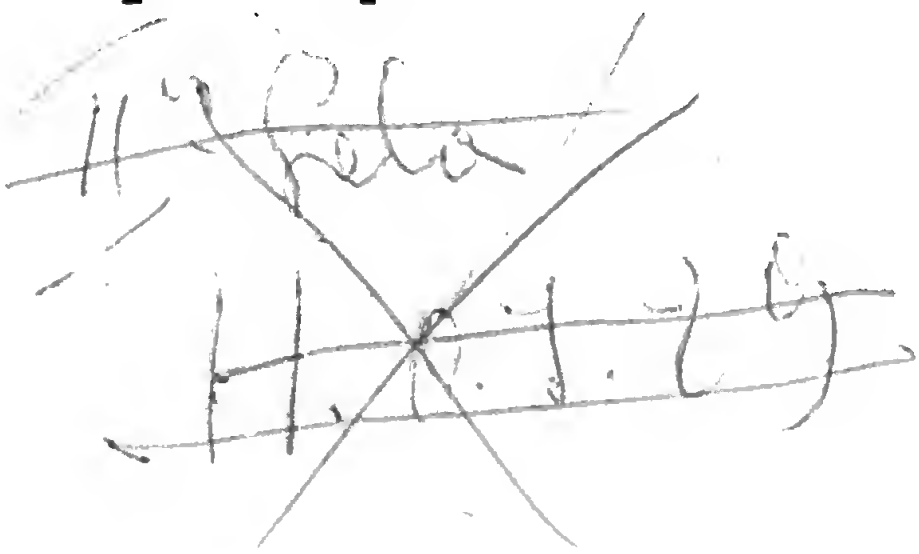
BIBLIOTECA LUCCHESI-PALLI

I.ª SALA

SCAFFALE 10 bis

PLUTEO

N.° CATENA 55



THÉATRE ALLEMAND.

TOME SECOND.

25903

THÉATRE ALLEMAND, OU RECUEIL DES MELLIEURES PIECES DRAMATIQUES,

Tant anciennes que modernes, qui ont paru en langue Allemande; précédé d'une Dissertation sur l'Origine, les Progrès & l'état actuel de la Poésie Théâtrale en Allemagne.

Par MM. JUNKER & LIEBAULT.

TOME SECOND.

NOUVELLE ÉDITION.

A PARIS,

Chez M. JUNKER, premier Professeur de Droit public, à l'Ecole Royale Militaire.

Chez DURAND, Libraire, rue Galande.

Et chez COUTURIER, Imprimeur-Libraire, Quai & près les Augustins.

M. DCC. LXXXV.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

BIBLIOTECA NAZIONALE BRAIDENSE MILANO

L'ESPRIT FORT,

COMÉDIE

EN CINQ ACTES.

De M. LESSING.

ACTEURS.

ADRASTE.

THÉOPHANE, jeune Théologien Proteſtant.

LISIDOR.

JULIE. }
HENRIETTE. } filles de Liſidor.

Madame PHILANE.

ARASPE, Oncle de Théophane.

JEAN, Valet d'Adraſte.

MARTIN, Valet de Théophane.

LISETTE.

UN BANQUIER.

La Scene eſt dans une Salle de la Maiſon de Liſidor.

L'ESPRIT FORT,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ADRASTE, THÉOPHANE.

THÉOPHANE.

SOUFFREZ, Adraſte, que je me plaigne enfin de la froideur inſultante avec laquelle vous me traitez depuis long-temps. Il y a deux mois que nous logeons dans la même maiſon : nous aſpirons au même bonheur ; deux ſœurs aimables conſentent à combler

nos vœux; tout paroît nous inviter à former entre nous le lien d'une tendre amitié. J'ai tenté mille fois.....

ADRASTE.

A chaque fois vous avez dû voir, que je ne voulois avoir aucune intimité avec vous. De l'amitié entre nous?... Savez-vous ce que c'eſt que l'amitié?

THÉOPHANE.

Si je le ſais?

ADRASTE.

Toute demande à laquelle on ne s'attend pas, étonne. Eh bien donc, vous le ſavez! Mais vous connoiſſiez auſſi ma façon de penſer & la vôtre.

THÉOPHANE.

Je vous entends; c'eſt-à-dire que vous voulez que nous ſoyons ennemis?

ADRASTE.

Vous me comprenez mal. Ennemis? Il n'y a donc point de milieu? Quoi, faut-il que l'homme aime ou qu'il haïſſe? Reſtons indifférens. Je ſais qu'au fond

vous le deſirez vous-même : apprenez au moins la ſincérité de moi.

THÉOPHANE.

M'apprendrez-vous cette vertu dans toute ſa pureté ?

ADRASTE.

Commencez donc par vous demander à vous-même, ſi elle vous plairoit dans toute ſa pureté.

THÉOPHANE.

Certainement elle me plairoit ; & pour vous en convaincre, permettez moi d'en faire un eſſai.

ADRASTE.

Très-volontiers.

THÉOPHANE.

Écoutez donc, Adraſte..... Mais ſouffrez, que je commence par dire un peu de bien de moi. J'ai, de tout temps, attaché quelque prix à mon amitié ; j'en ai uſé avec circonſpection ; j'en ai même été avare. Vous êtes le premier à qui je l'aye offerte, & le ſeul que je veuille forcer de l'accepter.... En vain vos regards

dédaigneux me disent que je n'y réussirai pas; assurément, j'y réussirai. Votre propre cœur m'en est garant : oui, votre cœur qui est infiniment meilleur que votre esprit, qui se plait en certaines opinions, grandes en apparence.....

ADRASTE.

Je n'aime pas les éloges, Théophane, & sur-tout ceux qu'on donne à mon cœur aux dépens de ma raison. Je ne sais par quelles foiblesses mon cœur a le bonheur d'intéresser le vôtre ; mais ce que je sais, c'est que je ne serai tranquille qu'après les en avoir délogées par le secours de ma raison.

THÉOPHANE.

A peine j'ai commencé l'essai de ma sincérité, que votre sensibilité est bien en mouvement : je prévois que je n'irai pas loin.

ADRASTE.

Aussi loin que vous voudrez, continuez.

THÉOPHANE.

Sérieuſement ? . . . . Votre cœur eſt donc le meilleur que je connoiſſe. Il eſt trop bon pour obéir à votre eſprit qu'a ébloui le nouveau, le ſingulier ; qu'une apparence de ſolidité entraîne dans des erreurs brillantes, & qui, par l'envie de ſe faire diſtinguer, vous fait ambitionner un titre qui ne devroit être donné qu'aux ennemis de la vertu ou aux ſcélérats. Vous le nommerez comme il vous plaira : *Eſprit Fort*, & ſi vous oſez même abuſer des noms les plus reſpectables, nommez-le *Philoſophe* : c'eſt un monſtre, c'eſt la honte de l'humanité. Et vous, Adraſte, que la nature avoit formé pour être un de ſes ornemens & qui, pour l'être en effet, n'aviez beſoin que de ſuivre vos propres ſentimens ; vous qui êtes né pour tout ce qui eſt véritablement noble, véritablement grand : vous vous dégradez de deſſein prémédité, pour acquérir, aux yeux de la multitude de petits eſprits, une gloire

à laquelle je préférerois le mépris de l'Univers.

ADRASTE.

Vous vous oubliez, Monſieur, & ſi je ne vous interromps pas, vous croiriez à la fin vous trouver à cette place, d'où vos pareils outragent impunément le genre humain pendant des heures entieres.

THÉOPHANE.

Non, Adraſte, non; ce n'eſt point un Prédicateur incommode que vous interrompez; c'eſt un ami..... C'eſt malgré vous que je me donne ce nom..... Et cet ami vous devoit une preuve de ſa ſincérité.

ADRASTE.

Et il vient d'en donner une de ſon adulation.... mais de cette adulation adroite qui ſe déguiſe ſous une certaine amertume, pour ne pas paroître flatterie.... Vous ferez tant, Théophane, qu'à la fin vous me forcerez de vous mépriſer..... Si vous connoiſſiez véritablement la franchiſe, vous m'auriez dit en face tout ce

que vous penſez de moi au fond de votre cœur ; vous ne m'auriez pas prêté un beau côté que vous me refuſez intérieurement, & vous m'auriez prodigué tous les noms odieux que vos ſemblables donnent ſi libéralement à ceux qui ne penſent pas comme eux. En un mot, vous vous ſeriez montré tel qu'un Théologien doit ſe montrer envers ceux qui mépriſent ſes ſuperſtitions, & par conſéquent ſon autorité.

THÉOPHANE.

Pouvez-vous avoir de pareilles idées?

ADRASTE.

Elles ſont confirmées par mille exemples.....Mais nous nous engageons trop avant. Je ſais ce que je ſais ; & j'ai appris depuis long-temps à diſtinguer les maſques du viſage.

THÉOPHANE.

Vous voulez dire par-là.....

ADRASTE.

Je ne veux rien dire, ſinon que je n'ai encore aucune raiſon pour vous excepter des gens de votre état. Il faudroit vous

avoir connu long-temps, vous avoir éprouvé dans différentes circonſtances, pour....

THÉOPHANE.

Pour rendre à mon viſage la juſtice de ne pas le prendre pour un maſque. Fort bien ! Mais comment y parvenir par un chemin plus court, que par la liaiſon que je vous propoſe ? Soyez mon ami, mettez-moi à l'épreuve.....

ADRASTE.

Doucement ! Il ne ſeroit plus temps d'en venir aux épreuves, ſi je vous avois fait mon ami : j'ai cru qu'elles devoient précéder.

THÉOPHANE.

Il y a des degrés dans l'amitié, Adraſte ; & je ne demande pas encore celui de la plus grande intimité.

ADRASTE.

Vous n'êtes pas même ſuſceptible du plus bas degré,

THÉOPHANE.

Je n'en ſuis pas ſuſceptible? Où eſt donc l'impoſſibilité?

ADRASTE.

Connoiſſez-vous un livre qui, dit-on, eſt le livre de tous les livres, qui renferme les préceptes les plus ſûrs de toutes les vertus, & qui cependant ne fait aucune mention de l'amitié? Connoiſſez-vous ce livre?

THÉOPHANE.

Je vous vois venir, Adraſte. A quel nouveau Collins avez-vous emprunté cette miſérable objection?

ADRASTE.

Emprunté ou non, cela eſt égal. Il n'y a qu'un petit eſprit qui rougiſſe d'emprunter des vérités.

THÉOPHANE.

Des vérités!..... Vos autres vérités ſont-elles du même poids?..... Mais, êtes-vous capable de m'écouter un moment?

ADRASTE.

Allez-vous encore prêcher ?

THÉOPHANE.

Ne m'y forcez-vous pas ? Ou bien prétendez-vous qu'on laiſſe vos railleries ſuperficielles ſans réplique, & qu'il paroiſſe qu'on ne peut pas y répondre ?

ADRASTE.

Et qu'avez-vous à y répondre ?

THÉOPHANE.

Le voici. La charité eſt-elle compriſe dans l'amitié, ou l'amitié dans la charité? C'eſt ſans doute le dernier. Celui qui commande la charité dans ſa plus grande étendue, ne commande-t-il donc pas en même-temps l'amitié ? Je le croirois, au moins; & il eſt ſi peu vrai que notre Légiſlateur ait trouvé l'amitié indigne d'entrer dans ſes commandemens, que toute ſa doctrine n'a pour but que de nous inſpirer de l'amitié envers tout le monde.

ADRASTE.

Vous ne vous appercevez pas, que vous le chargez d'une abſurdité. Qu'eſt-ce

qu'une amitié qui a tout le monde pour objet? Il ne faut pas, que mon ami ſoit celui de tout l'Univers.

THÉOPHANE.

Ainſi vous ne donnez le nom d'amitié qu'à cet accord des tempéramens, ce rapport des eſprits, cet attrait ſecret & mutuel, cette chaîne inviſible qui lie deux ames qui penſent & qui veulent les mêmes choſes?

ADRASTE.

L'amitié n'eſt que cela.

THÉOPHANE.

Elle n'eſt que cela? Vous êtes donc en contradiction avec vous-même?

ADRASTE.

Vous avez la fureur, vous autres, de trouver des contradictions par-tout, excepté où il y en a en effet!

THÉOPHANE.

Faites-y réflexion, Adraſte. Si cette harmonie des ames, qui ſans doute n'eſt pas volontaire, cet accord mutuel qui ſe rencontre dans pluſieurs individus, for-

ment néceſſairement l'eſſence de l'amitié, comment pourriez-vous prétendre qu'il ſoit l'objet d'une loi ? Où elle ſe trouve, cette harmonie n'a pas beſoin d'être ordonnée ; & où elle n'eſt pas, on la commanderoit en vain. Comment pouvez-vous donc blâmer le Légiſlateur, de n'avoir pas fait mention de l'amitié priſe dans ce ſens ? Il en a ordonné une plus noble & plus digne de l'homme que cet inſtinct aveugle dont les brutes mêmes ne ſont pas privées ; une amitié qui ſe communique après avoir reconnu des perfections, qui ne ſe laiſſe pas diriger par la ſeule Nature, mais qui au contraire dirige la Nature même.

ADRASTE.

Quel galimatias !

THÉOPHANE.

Vous ſavez ces choſes-là auſſi-bien que moi, Adraſte ; & je ne vous les répete que pour juſtifier la Religion du blâme que vous voudriez lui imputer, de faire mépriſer l'amitié.... Je ne dois vous

laiſſer aucun prétexte de la haïr, cette Religion que vous devez aimer... Vous avez beau me regarder avec dédain, & vous détourner de moi d'une maniere offenſante.....

ADRASTE (*à part*)

La vilaine race !

THÉOPHANE.

Je vois qu'il vous faut laiſſer le temps de calmer l'humeur qu'a dû néceſſairement vous donner la réfutation d'une erreur qui vous étoit chere. Adieu ; je vais au-devant d'un de mes parens qui vient d'arriver, & que je vous demande la permiſſion de vous préſenter.

SCENE II.

ADRASTE.

..... PUISSÉ-JE ne le revoir jamais ! Et qui de vous autres Gens d'Égliſe ne ſeroit pas hypocrite !..... C'eſt à eux que je dois mon malheur ! Ils m'ont op-

primé, perſécuté, ſans reſpect pour les liens du ſang qui les uniſſoit à moi!.... Oui, Théophane, je te voue une haine immortelle, ainſi qu'à tous ceux de ton Ordre!..... Faut-il que la fatalité m'amene ici, pour m'allier avec un Membre du Clergé!..... Quoi! ce fourbe, cet imbécille qui a abjuré la raiſon, deviendra mon beau-Frere?..... & mon beau-Frere par Julie?.. Par Julie ?.... Quel cruel deſtin me pourſuit? Un ancien ami de mon pere m'offre une de ſes filles; j'accours, & j'arrive trop tard: celle qui avoit touché mon cœur, celle avec qui ſeule je pouvois être heureux, eſt déjà promiſe à un autre. Ah Julie! tu n'étois donc pas deſtinée pour moi? Toi que j'adore! Et il faudra que je m'uniſſe à ta ſœur que je ne ſaurois aimer?

SCENE III.

LISIDOR, ADRASTE.

LISIDOR.

AH, te voilà enfin! Quoi, toujours ſeul! Dis-moi donc, eſt-ce l'uſage des Philoſophes d'être toujours ainſi relégués dans quelque coin? J'aimerois mieux être je ne ſais quoi..... Mais ſi j'ai bien entendu, il me ſemble que tu parlois à toi-même. Il eſt bien vrai, que vous autres Meſſieurs les Spéculateurs, vous ne pouvez gueres vous entretenir avec des gens qui vous vaillent; vous prenez le reſte pour des bêtes: cependant.....

ADRASTE.

Pardonnez-moi.....

LISIDOR.

Et de quoi me demandes-tu pardon? Tu ne m'as point fait de mal..... J'aime qu'on ſoit gai. Je croyois te retrouver tel que tu étois autrefois, quand tu demeurois

dans ma maiſon, pétulant, vif, & je me faiſois un plaiſir d'avoir un gendre de ce caractere. Il eſt vrai que l'âge, les voyages & la connoiſſance du monde ont dû mûrir ton eſprit ; mais je ne me ſerois jamais douté que tu puſſes changer à ce point. Tu n'as plus d'autre occupation que de rêver ſans ceſſe ſur ce qui eſt..... & ſur ce qui n'eſt pas..... ſur ce qui pourroit être..... ſur ce qui pourroit ne pas être..... ſur la néceſſité abſolue..... ſur la néceſſité..... non néceſſaire..... ſur les a.... a.... Comment appelles-tu ces petites machines qui voltigent.... comme cela..... dans les rayons du ſoleil ? Des a..... a..... Dis donc, Adraſte.....

ADRASTE.

Vous voulez dire des atomes ?

LISIDOR.

Juſtement, des atomes. On les appelle ainſi, parce qu'un homme peut en avaler des milliers à chaque fois qu'il reſpire.

ADRASTE.

Ha, Ha, ha!

LISIDOR.

Vous riez, Adraſte? Tu t'imagines donc, mon pauvre garçon, que je ne ſais rien de ces belles choſes-là? Ne t'ai-je pas entendu diſputer aſſez ſouvent là-deſſus avec Théophane? Quand vous êtes aux priſes, je vous écoute, & je fais mon profit de ce que vous dites; je prends un peu de l'un, un peu de l'autre, & de cela je fais un tout.....

ADRASTE.

Qui doit être bien monſtrueux.

LISIDOR.

Pourquoi donc?

ADRASTE.

Vous réuniſſez le jour & la nuit, ſi vous réuniſſez mes idées avec celles de Théophane.

LISIDOR.

Mon Dieu! vous n'êtes pas ſi oppoſés que vous le croyez. Combien de fois ne vous ai-je pas dit que vous aviez raiſon

tous deux? Je ſuis convaincu, qu'au fond les honnêtes-gens ont la même croyance.

ADRASTE.

Devroient, devroient avoir la même croyance! Et cela eſt vrai.

LISIDOR.

Voyez la belle diſtinction! Croire ou devoir croire, cela ne revient-il pas au même? Je gage que quand vous ſerez beaux-freres, vous aurez la même façon de voir & de penſer.....

ADRASTE.

Théophane & moi?

LISIDOR.

Aſſurément. Vous ne ſavez pas encore ce que c'eſt que la parenté. En ſa faveur, l'un cédera d'un pouce, l'autre d'un pouce: or, un pouce & un pouce, cela fait deux pouces; & deux pouces.....je parierois que vous n'en êtes pas éloignés l'un de l'autre..... Mais ce qui me plaît le plus, c'eſt de voir que le caractere de mes filles ſympathiſe & s'accorde ſi bien avec les vôtres. On diroit que Julie eſt

faite exprès pour être la femme d'un Miniſtre ; & Henriette ..... je défie dans toute l'Allemagne, qu'on en trouve une qui te convienne mieux. Jeune, jolie, pleine d'enjoûment, toujours danſant, toujours chantant, c'eſt mon véritable portrait en tout : au lieu que Julie, en comparaiſon d'elle, eſt la ſimplicité même, une bonne, une ſainte bête.

ADRASTE.

Julie ? Ne dites pas cela. Son mérite frappe moins, ſa beauté n'éblouit pas : mais on aime à ſe laiſſer enchaîner par des charmes paiſibles, on ſe plie avec réflexion ſous le joug qu'elle impoſe ; on le chérit, on le reſpecte. Elle parle peu, mais ce qu'elle dit eſt dicté par la raiſon .....

LISIDOR.

Et Henriette ?

ADRASTE.

Henriette, il eſt vrai, s'exprime avec grâces ; ſes diſcours pleins d'eſprit ſemblent annoncer une ame libre & enjouée. Julie auroit les mêmes avantages, ſi elle

ne préféroit pas la juſteſſe, le ſentiment & la vérité à ce brillant faſtueux. Toutes les vertus ſemblent s'être réunies dans ſon ame.....

LISIDOR.

Et Henriette?

ADRASTE.

Je lui crois auſſi toutes ſortes de vertus : mais vous conviendrez qu'il y a un certain extérieur qui le feroit difficilement ſuppoſer, ſi d'ailleurs on n'avoit pas de fortes preuves qu'elles exiſtent en effet. La dignité de Julie, ſa modeſtie naturelle, ſa joie douce & paiſible, ſa.....

LISIDOR.

Et Henriette?

ADRASTE.

Sa vivacité, ſon air décidé qui lui ſied à merveille, la franchiſe & la ſorte de pétulence avec laquelle elle ſent & peint ce qui lui fait plaiſir, contraſtent admirablement avec les qualités ſolides de ſa ſœur; mais Julie y gagne.....

LISIDOR.

Et Henriette?

ADRASTE.

N'y perd pas, ſi ce n'eſt que Julie....

LISIDOR.

Ho! ho! Monſieur Adraſte! allez-vous me faire croire que vous avez, comme tant d'autres, la maladie de ne trouver bon & beau que ce que vous ne pouvez avoir? Qui diable vous paye donc pour tant élever Julie?

ADRASTE.

Je n'ai d'autre intérêt que celui de vous prouver, que mon attachement pour Henriette ne m'aveugle pas ſur le mérite de ſa ſœur.

LISIDOR.

Paſſe pour cela, Julie eſt une bonne enfant, c'eſt l'idole de ſa grand-maman; cette bonne femme ne ceſſe de répéter, que la ſatisfaction que lui donnoit Julie, la faiſoit vivre.

ADRASTE.

Ah!

LISIDOR.

Tu ſoupires, je crois ! Quel mal te prend ? Garde tes ſoupirs pour quand tu auras une femme.

SCENE IV.

JEAN, ADRASTE, LISIDOR.

JEAN, (*dans l'éloignement*)

PST, pſt !

LISIDOR.

Eh bien ?

JEAN.

Pſt, pſt !

LISIDOR.

Qu'eſt-ce qu'il y a ?

JEAN.

Pſt, pſt !

LISIDOR.

Au diable, avec tes pſt, pſt ! ne peux-tu pas approcher, faquin ?

JEAN.

JEAN.

Pſt, Monſieur Adraſte! un mot en particulier.

ADRASTE.

Viens donc ici.

LISIDOR (*va à lui*)

Eh bien, que veux-tu?

JEAN (*paſſe de l'autre côté*)

Pſt, Monſieur Adraſte! un ſeul mot en particulier.

ADRASTE.

Viens donc, & parle.

LISIDOR.

Parle! Parle! Le gendre peut-il avoir des ſecrets que le beau-pere doive ignorer?

JEAN.

Monſieur Adraſte! (*Il le tire de côté par la manche*)

LISIDOR.

Coquin! je vois bien que tu veux abſolument que je m'en aille. Parle donc, parle! je m'en vais.

JEAN.

Oh, vous êtes trop bon ! Si vous vouliez ſeulement paſſer un moment de ce côté-là, vous pourriez reſter.

ADRASTE.

Reſtez, je vous en prie.

LISIDOR.

A la bonne heure. Si vous penſez.... (*en allant vers eux*)

ADRASTE.

Eh bien, que me veux-tu ?

JEAN, (*qui voit que Liſidor s'eſt approché*)

Rien.

ADRASTE.

Rien ?

JEAN.

Non, Monſieur, rien du tout.

LISIDOR.

As-tu donc oublié.....

JEAN (*affectant de la ſurpriſe.*)

Eh vous voilà, Monſieur ? Je vous croyois dans ce coin.

LISIDOR.

Ne vois-tu pas, que le coin s'eſt approché?

JEAN.

Il a tort.

ADRASTE.

Ne me fais pas languir plus long-temps, & parle.

JEAN.

Monſieur Liſidor! mon Maître s'impatiente.

ADRASTE.

Parle, je n'ai point de ſecret pour lui.

JEAN.

Je n'ai donc rien à vous dire.

LISIDOR.

Pendart! Je vois bien qu'il faut faire ta volonté..... Je vais dans mon cabinet; quand vous voudrez y paſſer.....

ADRASTE.

Je vous ſuis à l'inſtant.

SCENE V.

ADRASTE, JEAN.

JEAN.

EST-IL parti?

ADRASTE.

Qu'as-tu donc à me dire? Je gagerois que c'eſt quelque ſottiſe : & le bonhomme va croire qu'il s'agit de choſes importantes.

JEAN.

Quelque ſottiſe?..... En un mot, Monſieur, nous ſommes perdus! Et vous vouliez que je vous annonçaſſe cette nouvelle devant Liſidor?

ADRASTE.

Perdus? Et comment donc? Explique-toi?

JEAN.

Cela n'a pas beſoin d'explication : nous ſommes perdus, vous dis-je..... Et

vous vouliez que je vous l'appriſſe devant votre beau-pere?....

ADRASTE.

Apprenez-le moi donc.....

JEAN.

Ma foi, il auroit perdu l'envie de le devenir..... un pareil tour.....

ADRASTE.

Eh bien, quel tour?

JEAN.

Un tour affreux!.... Ah, ſi les Valets n'étoient pas quelquefois plus prudens que les Maîtres, on verroit de belles choſes!

ADRASTE.

Que le D.....

JEAN.

Ah, je me ſoucie bien de lui, ma foi! J'aurois bien peu profité à votre école, ſi je le craignois encore.

ADRASTE.

Je crois, Dieu me pardonne, que tu fais l'Eſprit Fort? Les honnêtes-gens s'en

dégoûteront bientôt, ſi des valets veulent les imiter .... Va-t-en : je te défends de me dire un mot : je ſais que ce n'eſt rien.

JEAN.

Et je vous laiſſerois courir, tête baiſſée, à votre perte? C'eſt ce qui n'arrivera pas.

ADRASTE.

Ote-toi de devant mes yeux.

JEAN.

Un moment !... Vous vous ſouvenez, ſans doute, dans quel état vous avez laiſſé nos affaires en partant de chez vous?

ADRASTE.

Je ne veux rien ſavoir.

JEAN.

Auſſi ne vous dis-je encore rien .... Vous vous ſouvenez, ſans doute, auſſi des billets à ordre, que vous avez faits à M. Araſpe il y a plus de deux ans?

ADRASTE.

Tais-toi ! je ne veux rien entendre.

JEAN.

Apparemment que vous voulez les oublier..... Plût-à-Dieu que ce fût le moyen de les acquitter..... Mais savez-vous qu'ils sont échus?

ADRASTE.

Je sais, que ce ne sont pas tes affaires.

JEAN.

Vous êtes fort, parce que vous croyez le danger éloigné..... Mais que diriez-vous, si Monsieur Araspe....

ADRASTE.

Quoi donc?....

JEAN.

Etoit ici?

ADRASTE.

Que dis-tu? Tu m'étonnes....

JEAN.

Je l'ai bien été davantage, en le voyant descendre de la Diligence.

ADRASTE.

Tu as vu Araspe?

JEAN.

De mes propres yeux.

ADRASTE (*après avoir rêvé*)

Je ſuis perdu !

JEAN.

C'eſt ce que je vous diſois d'abord.

ADRASTE.

Que faire ?

JEAN.

Plier bagage, & nous en aller.

ADRASTE.

Cela n'eſt pas poſſible....

JEAN.

Préparez-vous donc à payer.

ADRASTE.

Cela ne ſe peut pas; la ſomme eſt trop forte..... Mais qui ſait s'il eſt venu ici exprès pour moi : il peut avoir d'autres affaires.

JEAN.

A la bonne heure ! Mais il n'en fera pas moins la vôtre en paſſant, & nous ſerons toujours bernés.

ADRASTE.

Tu as raiſon..... J'enrage quand je penſe à tous les tours qu'un injuſte deſtin ne ceſſe de me jouer .... Mais contre qui murmuré-je? Contre un hazard aveugle, qui nous accable ſans volonté, ſans deſſein. Ah! déplorable vie humaine!.....

JEAN.

Ne maudiſſez pas la vie. Quoi, ſe brouiller avec elle pour une pareille miſere? Cela n'en vaut pas la peine.

ADRASTE.

Conſeille-moi donc.....

JEAN.

Eſt-il bien vrai qu'il ne vous vienne aucun expédient pour vous tirer d'embarras?.... Je ne vous croirai bientôt plus tout l'eſprit que je vous ſuppoſois. Vous ne voulez pas vous en aller; vous ne pouvez pas payer: que reſte-t'il donc?

ADRASTE.

Je me laiſſerai aſſigner.

JEAN.

Fi donc, Monſieur, vous n'y penſez pas. J'aimerois mieux employer un moyen auquel je ne balancerois pas d'avoir recours, quand même je ſerois en état de payer.....

ADRASTE.

Quel eſt-il?

JEAN.

'Affirmez que vous ne devez rien. Voilà une belle bagatelle!

'ADRASTE (*avec le mépris le plus amer*)

Maraut!

JEAN.

Comment, Maraut? Un avis ſi ſalutaire.....

ADRASTE.

Que tu ne devrois donner qu'à tes ſemblables, qu'aux gens de ta trempe.

JEAN.

Etes-vous Adraſte? Vous que j'ai ſi ſouvent entendu vous mocquer des ſermens?

ADRASTE.

Des ſermens, comme ſermens, oui; mais jamais comme d'une ſimple proteſtation de notre parole. Celle-ci doit être ſacrée pour un honnête homme, quand même il ſeroit convaincu qu'il n'y a ni Dieu ni châtiment. Je rougirois toute ma vie d'avoir nié ma ſignature, & je n'oſerois plus ſigner mon nom ſans me mépriſer moi-même.

JEAN.

Superſtition! Superſtition! Vous l'avez chaſſée par une porte, & vous la faites rentrer par l'autre.

ADRASTE.

Tais-toi: ne me révolte pas davantage par tes indignes propos. Je vais trouver Araſpe: je lui repréſenterai ma ſituation; je l'inſtruirai de mon mariage; je lui promettrai intérêts ſur intérêts..... C'eſt à la Diligence, dis-tu, que je le trouverai?

JEAN.

Peut-être bien.... Le pauvre garçon me fait pitié: il n'eſt brave que de la

langue ; & quand il eſt queſtion d'agir, il tremble comme une femme. Heureux celui qui ſait ſe conduire d'après ſes principes ; il y a des occaſions où il en peut tirer parti.... Ah ſi j'étois à ſa place !... Mais il faut cependant que je voie où il va.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

JULIE, HENRIETTE, LISETTE.

LISETTE.

AVANT de décider votre différend, Meſdemoiſelles, convenons d'abord à laquelle de vous deux j'appartiendrai aujourd'hui. Vous ſavez que votre commandement eſt alternatif, & que Monſieur votre pere, qui ſent qu'il eſt impoſſible d'obéir à deux Maîtres à la fois, a ſagement ordonné, que chacune de vous ſeroit ma maîtreſſe à ſon tour; ainſi il faut que je ſois un jour la ſuivante modeſte de la douce Julie, & l'autre jour la folle Suivante de la gaie Henriette : mais depuis que ces deux Meſſieurs ſont à la maiſon....

HENRIETTE.

C'eſt de nos Adorateurs que tu parles, n'eſt-ce pas ?

LISETTE.

Oui, oui, de vos Adorateurs, qui ſeront bientôt vos impérieux maris..... Depuis, dis-je, qu'ils ſont à la maiſon, tout y va ſens deſſus deſſous, & le bel ordre qui régnoit auparavant, eſt confondu. Rétabliſſons-le, & voyons comme je ſuis avec vous.

HENRIETTE.

Ce calcul ſera bientôt fait. Tu te ſouviens bien du dernier jour de fête que ma ſœur te traîna au Prêche, malgré l'envie que j'avois que tu vinſſes avec moi à notre maiſon de campagne?

LISETTE.

Je ne me ſouviens que trop de cette fête : hélas ! ce fut le dernier jour que l'ordre régna chez nous ; car Théophane arriva le ſoir.

HENRIETTE.

Ainſi, avec la permiſſion de ma ſœur, tu es aujourd'hui à moi.

JULIE.

Sans conteſtation.

LISETTE.

Allons, Meſdemoiſelles, racontez-moi à préſent votre différend.

JULIE.

Notre différend ? En vérité il eſt bien important ! Vous êtes folles toutes deux ; je ne veux plus en entendre parler.

HENRIETTE.

Preuve évidente que tu as tort !.... Ecoute, Liſette ! Nous nous ſommes querellées au ſujet de nos Adorateurs....

LISETTE.

Je m'en doutois ; car à quelle autre occaſion deux ſi bonnes ſœurs pourroient-elles ſe quereller ? En effet, il eſt déſagréable d'entendre mal parler de ce qu'on aime.....

HENRIETTE.

Tu donnes à gauche, mon enfant : au-

cune n'a mal parlé de l'amant de l'autre ; c'eſt tout le contraire ; notre querelle eſt venue de ce que l'une vantoit trop l'Amant de l'autre.

LISETTE.

Voilà un genre de querelle tout-à-fait nouveau.

HENRIETTE.

Peux-tu dire autrement, Julie ?

JULIE.

Oh ! diſpenſe moi, je te prie.....

HENRIETTE.

Point de grâce, à moins que tu ne te retractes..... Réponds, Liſette ; t'es-tu jamais amuſée à faire la comparaiſon de nos Epoux futurs ? Julie déprime ſon pauvre Théophane, comme ſi c'étoit un petit monſtre.

JULIE.

Méchante ! Quand cela m'eſt-il arrivé ? Faut-il que tu tires de pareilles conſéquences d'une remarque faite en paſſant & que tu n'aurois pas dû relever ?

HENRIETTE.

Je vois bien qu'il faut te mettre un peu de mauvaiſe humeur pour te faire parler... Une remarque faite en paſſant, dis-tu? Pourquoi as-tu donc combattu pour en prouver la ſolidité?

JULIE.

Tu as des expreſſions ſingulieres! N'eſt-ce pas toi-même qui a commencé cette diſcuſſion? Je croyois t'obliger en diſant qu'Adraſte étoit l'homme le mieux fait que je connuſſe. Il me ſemble que tu devois plutôt me remercier que me contredire.

HENRIETTE.

Mais, c'eſt bien toi qui es ſinguliere! Ce que tu appelles contradiction, n'étoit en effet qu'un remercîment de ma part; pouvois-je t'en faire un plus flatteur, qu'en appliquant à Théophane un éloge qu'Adraſte ne ſembloit pas mériter?

LISETTE.

Elle a raiſon.

JULIE.

Non, elle n'a pas raiſon ; & j'ai dû trouver mauvais, qu'elle me traitât comme un enfant qui ne dit une choſe obligeante que pour qu'on lui en diſe une autre.

LISETTE.

Pour le coup, c'eſt vous qui avez raiſon.

HENRIETTE.

Voilà un drôle de Juge! As-tu donc oublié, que tu m'appartiens aujourd'hui?

LISETTE.

C'eſt une raiſon de plus pour être ſévere envers vous : il faut éviter l'air de partialité.

JULIE.

Crois, ma chere Henriette, que je ſais eſtimer dans un homme des qualités ſupérieures à celles de la figure; & je trouve ces qualités dans Théophane. Son eſprit....

HENRIETTE.

Mais il n'étoit pas queſtion de ſon eſprit : il s'agiſſoit de ſa figure; & quoique tu en diſes, celle de Théophane l'emporte. Adraſte eſt mieux fait, j'en conviens ; il

a l'air plus dégagé, plus noble; mais pour la phyſionomie ....

JULIE.

Je ne ſuis pas entrée dans ce détail.

HENRIETTE.

Voilà juſtement en quoi tu as eu tort.... L'orgueil & le mépris ſe caractériſent dans tous les mouvemens de ſon viſage. Tu appelleras cela de la nobleſſe, ſi tu veux; mais cela ne rend pas beau: ſes traits, à la vérité, ſont réguliers, mais ſon rire dédaigneux & mocqueur y répand une impreſſion qui bleſſe mes yeux.... Théophane, au contraire, a la phyſionomie la plus aimable; ſon air doux & ſerein ....

JULIE.

Tu me dis des choſes que j'ai remarquées auſſi-bien que toi. Ce que cette douceur a de plus touchant, c'eſt qu'elle eſt moins l'effet de la combinaiſon de ſes traits, que la ſuite du calme dont il jouit intérieurement. La beauté de l'ame donne des charmes au corps même le plus difforme, comme ſa laideur communique au

corps le mieux fait je ne ſais quoi de rebutant, qui cauſe un déplaiſir inexplicable. Si Adraſte étoit auſſi religieux que Théophane; ſi ſon ame étoit éclairée & remplie de cette vérité divine qu'il s'efforce de méconnoître, il ſeroit un Ange, & à peine il eſt un homme. Ne te fâches pas, Henriette, ſi je m'explique ſur ſon compte avec ſi peu de ménagement. S'il tombe en de bonnes mains, il deviendra un jour ce qu'il doit être & ce qu'il n'a pas voulu être. Ses principes ſur l'honneur, ſur l'équité naturelle, ſont vraiment reſpectables ....

HENRIETTE, (*d'un air de raillerie*)

Ah, tu dis trop de mal de lui ... Je ne prétends pas, que tu te donnes la peine de me tranquiliſer à ſon ſujet : il eſt comme il eſt, & tel qu'il eſt, il me vaut bien .... Qu'entends-tu par les bonnes mains, dans leſquelles tu dis qu'il faudroit qu'il tombât? S'il tombe dans les miennes, il ne changera guere! Le ſeul ſecret que je ſache pour nous rendre la vie ſuppor-

table, ce ſera de me conformer à ſon humeur : la ſeule choſe que j'exigerai de lui, c'eſt qu'il ſe défaſſe de ſon air mélancolique, & qu'il prenne l'air enjoué de Théophane.....

JULIE.

Encore Théophane ?....

LISETTE.

Chut, Mademoiſelle....

SCENE II.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, THÉOPHANE.

HENRIETTE, (*courant au devant de Théophane.*)

VENEZ, venez, Théophane..... Croiriez-vous qu'il m'a fallu prendre votre parti contre ma ſœur ? Admirez mon déſintéreſſement ; je vous ai élevé juſqu'au ciel, quoique je ſache que vous ne ſerez pas à moi. Imaginez-vous, que ma ſœur ſoutient qu'Adraſte eſt d'une plus belle figure que vous ! Je ne la comprends pas ;

j'ai beau regarder Adraſte avec les yeux d'une Amante, & me le faire dix fois plus beau qu'il n'eſt, je ne peux pas convenir cependant, que vous lui cédiez en rien. A la vérité, Julie avoue que du côté de l'ame vous avez l'avantage : mais nous autres femmes, jugeons-nous de l'ame ?

JULIE.

La cauſeuſe ! Vous la connoiſſez, Théophane ; ne la croyez pas.

THÉOPHANE.

Moi, ne la pas croire, belle Julie ? Pourquoi voulez-vous m'ôter la douce perſuaſion que vous avez parlé avantageuſement de moi ? Je vous remercie, charmante Henriette, d'avoir bien voulu prendre ma défenſe, & je vous en ſuis d'autant plus obligé, que je ſuis convaincu que vous aviez une mauvaiſe cauſe à ſoutenir.

HENRIETTE.

Vous êtes trop modeſte !

THÉOPHANE.

Je ne ſuis que juſte. Il eſt naturel, que

renfermé toute ma vie dans le petit eſpace de mon cabinet avec des livres, j'aie trop négligé mon extérieur qui, peut-être, demande à être cultivé comme l'eſprit : au lieu qu'Adraſte élevé dans le grand monde, y a acquis tout ce qui rend aimable.....

HENRIETTE.

Quand même ce ſeroit des défauts....

THÉOPHANE.

Ce n'eſt pas à moi à faire ces remarques. Mais laiſſez agir le temps ; avec le fond de raiſon que poſſede Adraſte, s'il a des défauts, il s'en corrigera bientôt..... Je ſuis ſi convaincu de ſon retour, que je le chéris déjà d'avance.... Que vous vivrez heureuſe avec lui, charmante Henriette !

HENRIETTE.

Adraſte ne parle pas auſſi noblement ſur votre compte, Théophane.....

JULIE.

Voilà une mauvaiſe obſervation, ma chere ſœur..... Quelle eſt ton intention en tenant un pareil propos à Théo-

phane ? Qu'avoit-il beſoin de ſavoir qu'Adraſte a mal parlé de lui ? Quelque généreux que ſoit un homme, il lui eſt bien difficile de ne pas garder une eſpece de reſſentiment contre celui qui l'a offenſé injuſtement !

THÉOPHANE.

Je vous admire, vertueuſe Julie : mais ſoyez ſans inquiétude : toute la vengeance que je veux tirer d'Adraſte, & le ſeul triomphe que je me propoſe, c'eſt de le forcer à bien penſer de moi. Je lui pardonne de me mépriſer ; il ne me connoît pas. Mais peut-être trouverai-je l'occaſion.... N'en parlons plus, & permettez-moi, Meſdemoiſelles, de vous annoncer l'arrivée d'un de mes parens, qui a voulu ſe donner le plaiſir de me ſurprendre ici.....

JULIE.

Un parent ?

HENRIETTE.

Qui eſt-ce ?

THÉOPHANE.

C'eſt Araſpe.

JULIE.

JULIE.

Araſpe ?

HENRIETTE.

Où eſt-il donc ?

THÉOPHANE.

Il m'a promis d'être ici tout-à-l'heure.

HENRIETTE.

Mon pere le ſait-il ?

THÉOPHANE.

Je ne crois pas.

JULIE.

Et la grand'Maman ?

HENRIETTE.

Viens, ma ſœur, portons-leur les premieres cette nouvelle..... Tu n'es plus fâchée contre moi, n'eſt-ce pas ?

JULIE.

Qui pourroit garder du reſſentiment contre toi ?

THÉOPHANE.

Vous permettez, que je l'attende ici.

HENRIETTE.

Oui ; mais vous l'amenerez auſſi-tôt qu'il ſera arrivé : entendez-vous ?

SCENE III.

THÉOPHANE, LISETTE.

LISETTE.

JE reſte exprès, Monſieur, pour vous faire mon petit compliment. En vérité, vous êtes l'homme le plus heureux que je connoiſſe au monde; & ſi Monſieur Liſidor avoit encore deux autres filles, elles ſeroient, je crois, toutes quatre amoureuſes de vous.

THÉOPHANE.

Que Liſette entend-elle par là?

LISETTE.

J'entends, que ſi elles l'étoient toutes les quatre, deux doivent l'être à préſent.

THÉOPHANE, (*en ſouriant*)

Voilà qui eſt plus obſcur encore!

LISETTE.

Votre ſourire ne dit pas cela.... Mais ſi en effet vous ne connoiſſez pas ce que vous valez, vous n'en êtes que plus

eſtimable. Julie vous aime : & en cela il n'y a rien que de naturel ; car elle doit vous aimer : c'eſt ſeulement dommage, que ſon amour ait l'air un peu trop raiſonnable. Mais, que dirai-je d'Henriette? Aſſurément elle vous aime auſſi ; & ce qu'il y a de déſolant, c'eſt qu'elle vous aime..... d'amour..... Si vous pouviez les épouſer toutes deux?

THÉOPHANE.

Vous avez de bien bonnes intentions, Liſette.

LISETTE.

Oui ; & alors vous me garderiez pardeſſus le marché.....

THÉOPHANE.

Encore mieux! Liſette a de l'eſprit, & je vois.....

LISETTE.

De l'eſprit? je ne m'en doutois pas.

THÉOPHANE, (*après avoir révé un moment*)

Vous pourriez me rendre un ſervice.... en me diſant votre ſentiment ſur Julie.

Je ſuis ſûr que même dans vos conjectures..... vous ne frapperiez pas loin du but.... Il y a certaines choſes où l'œil d'une femme voit mieux que celui d'un homme, &.....

LISETTE.

Peſte ! ce ne ſont pas les livres qui vous ont donné cette expérience..... Mais ſi vous y aviez fait attention, vous auriez vu tout ce que je penſe ſur Julie, dans le peu que j'ai dit d'elle. Ne vous diſois-je pas, que ſon Amour me paroiſſoit avoir un air trop raiſonnable ? Tout eſt contenu dans ce peu de mots. Elle ne parle que de devoir, de qualités eſtimables..... Un Amant doit toujours ſe défier de ces choſes-là..... Une autre obſervation, qui ne ſera pas déplacée ici non plus, c'eſt qu'elle étoit moins prodigue de toutes ces belles expreſſions, quand Monſieur Théophane étoit ſeul à la maiſon.

THÉOPHANE.

Vraiment ?

LISETTE (*après l'avoir regardé un moment*)

Monſieur Théophane! Monſieur Théophane! vous dites ce *vraiment* d'une maniere ..... d'une maniere ....

THÉOPHANE.

De quelle maniere donc?

LISETTE.

Oh, les hommes! les hommes même les plus religieux .... mais ne perdons pas le fil de notre diſcours. Depuis qu'Adraſte, allois-je dire, eſt à la maiſon, il y a de temps en temps entre lui & Julie des regards .....

THÉOPHANE.

Des regards? Vous m'inquiétez, Liſette.

LISETTE.

Et vous pouvez prononcer ce mot *inquiéter* ſi tranquillement, ſi tranquillement! ..... Oui, des regards qui ne different pas de ceux que j'ai ſurpris quelquefois entre Mademoiſelle Henriette & Monſieur Théophane .....

THÉOPHANE.

Moi ?

LISETTE.

Oui, vous ; ne vous étonnez pas....

THÉOPHANE.

Vous voulez me punir de ma curioſité, Liſette, & je l'ai bien mérité. Mais vous vous trompez ; vous vous trompez beaucoup.....

LISETTE.

Fi donc, Monſieur ! Tantôt vous me diſiez que j'avois de l'eſprit : à préſent vous me dites que je n'en ai point. Car ſi je me trompe ſi fort....

THÉOPHANE (*inquiet & diſtrait*)

Vous me confondez.... & je ne comprends pas ſur quoi.....

LISETTE.

Tout ce qu'il vous plaira, Monſieur : mais ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'Adraſte eſt fort mal en cour auprès de Henriette. Elle a beau faire pour s'accommoder à ſa façon de penſer ; elle ne peut ſupporter l'idée d'être peu eſtimée, & elle ne voit

que trop, que Monſieur Adraſte ne regarde les femmes que comme des créatures deſtinées aux plaiſirs des hommes : & c'eſt penſer très-vilainement ! Voilà les erreurs abominables où tombent les incrédules.... Vous ne m'écoutez pas.... Vous êtes diſtrait, inquiet....

THÉOPHANE.

Je ne ſais pas où demeure mon Oncle.....

LISETTE.

Oh ! il viendra.....

THÉOPHANE.

Je ne peux me diſpenſer d'aller au devant de lui.... Adieu, Liſette.

SCÈNE IV.

LISETTE.

VOILA ce qu'on appelle trancher.... Se ſeroit-il fâché de ce que j'ai voulu le ſonder ? Je ſuis curieuſe de voir ce que ceci deviendra. Quoi qu'il en ſoit, il ne

peut lui arriver rien d'heureux que je ne lui ſouhaite ; & ſi j'avois à diſpoſer..... je ſaurois bien ce que je ferois.... (*En ſe retournant*) Mais qui vient donc ici ?.... Ah ! c'eſt ce couple de faquins, le valet d'Adraſte & celui de Théophane : ces ſinges ridicules de leurs Maîtres. L'un eſt fripon par irréligion, & l'autre bête par dévotion. Il faut que je me procure le plaiſir de les épier. (*Elle ſort*)

SCENE V.

JEAN, MARTIN, LISETTE (*cachée à moitié derriere une couliſſe*)

JEAN.

COMME je te dis !

MARTIN.

Tu me crois donc bien bête. Ton Maître un Athée ? A d'autres ! N'eſt-il pas fait comme toi & moi ? Il a des mains, des pieds ; il a la bouche en travers & le

nez en long comme un homme; il parle comme un homme.... il mange comme un homme..... & tu veux qu'il ſoit Athée?

JEAN.

Eh bien, les Athées ne ſont-ils pas des hommes?

MARTIN.

Des hommes? Ah, ah, ah! je vois bien à préſent, que tu ne ſais pas ce que c'eſt qu'un Athée.

JEAN.

Diantre! tu le ſais mieux, ſans doute? Inſtruis moi donc.

MARTIN.

Ecoute.... un Athée eſt.... une engeance des enfers.... qui, comme le diable, peut prendre mille formes différentes. Tantôt c'eſt un renard, tantôt c'eſt un ours..... tantôt un âne..... tantôt un Philoſophe..... tantôt c'eſt un chien, tantôt un Poëte impudent; enfin, c'eſt un monſtre qui brûle déjà tout vif en enfer..... une peſte ſur la

terre..... une créature abominable..... une bête plus bête que..... les bêtes féroces..... un cannibale d'ames..... un anté-chriſt.....

JEAN.

Cela a des pieds de bouc, n'eſt-ce pas? Deux cornes, une queue?....

MARTIN.

Cela ſe peut.... L'enfer l'a engendré par un inceſte avec la ſageſſe de ce monde.... c'eſt.... oui, voilà ce que c'eſt qu'un Athée; c'eſt ainſi que nous l'a dépeint notre Curé: & il les connoît!

JEAN.

Imbécille que tu es!.... regarde-moi.

MARTIN.

Eh bien?

JEAN.

Que vois-tu en moi?

MARTIN.

Rien que je ne voie dix fois meilleur en moi-même.

JEAN.

Me trouves-tu quelque choſe de ter-

rible, d'effroyable? Ne ſuis-je pas homme comme toi? As-tu jamais vu que j'aye été un renard, un âne, un cannibale?

MARTIN.

Mets l'âne à part.... Mais pourquoi me demandes-tu cela?

JEAN.

C'eſt que tel que tu me vois, j'ai l'honneur d'être Athée! c'eſt-à-dire, un Eſprit Fort, comme doit être tout joli garçon qui veut ſuivre la mode. Tu dis qu'un Athée brûle déjà tout vif dans l'enfer? Tiens, fleure un peu: ſens-je le brûlé?

MARTIN.

Voilà préciſément ce qui prouve que tu n'es pas un Athée.

JEAN.

Je ne ſuis pas Athée? Ne me fais pas l'injure d'en douter..... ou bien..... mais en vérité, la pitié m'empêche de me fâcher. Que je te plains, mon pauvre garçon!

MARTIN.

Pauvre? Voyons qui de nous deux a

plus d'argent dans ſa poche. (*Il met la main dans ſa poche*) Tu es un libertin, tu dépenſes tout ce que tu as au cabaret....

JEAN.

Laiſſe ton argent, mon ami, laiſſe ton argent : ce n'eſt pas de cette pauvreté-là que je veux parler ; c'eſt de celle de ton eſprit qui ne ſe nourrit que des miſeres de la ſuperſtition, & n'eſt enveloppé que des haillons de la ſtupidité..... Voilà comme vous êtes tous, vous autres imbécilles caſaniers, qui n'avez jamais vu que le clocher de votre village. Si tu avois voyagé comme moi ....

MARTIN.

Tu as voyagé ?.... Où as-tu donc été?

JEAN.

J'ai été..... en France.

MARTIN.

En France ? avec ton Maître?

JEAN.

Oui, mon Maître étoit du voyage.

MARTIN.

C'eſt le pays où demeurent les Fran-

çois?.... comme j'en ai vu un?.... C'étoit un drôle de corps! Sous un clin d'œil il faiſoit ſept pirouettes ſur le talon, & ſiffloit en méme-temps.

JEAN.

Oui : il y a de grands génies parmi eux! C'eſt chez eux que j'ai commencé à voir clair.

MARTIN.

As-tu auſſi appris à parler François?

JEAN.

Si je l'ai appris!

MARTIN.

Oh! parle donc un peu.

JEAN.

Je le veux bien. *Quelle heure eſt-il? Hola, maman! La petite fille! Cent coups de bâton à ce maraut! Comment coquin?*

MARTIN.

Voilà qui eſt drôle! Et ces gens-là te comprenoient? Dis-moi, je te prie, ce que cela ſignifie en Allemand!

JEAN.

En Allemand? Cela ne ſe rend pas en Allemand : ces choſes fines ne peuvent avoir de grâces qu'en François.

MARTIN.

Peſte!.... Où as-tu été encore?

JEAN.

Encore? En Angleterre....

MARTIN.

En Angleterre?..... Sais-tu auſſi l'Anglois?

JEAN.

Et que ne ſais-je pas?

MARTIN.

Dis-m'en quelques mots.

JEAN.

Quand je t'en dirois, tu n'y entendrois pas plus qu'en François! Mais revenons à notre ſujet. Tu es donc aſſez ſot, mon ami, pour croire qu'un Athée eſt une choſe bien terrible? Détrompe-toi ; un Athée n'eſt qu'un homme qui ne croit point de Dieu....

MARTIN.

Point de Dieu ? Ah, voilà qui eſt bien pis ! Point de Dieu ! Et que croit-il donc ?

JEAN.

Rien.

MARTIN.

Cela paroît aſſez commode, de ne rien croire.

JEAN.

Si cela ne l'étoit pas, mon Maître & moi nous croirions tout ; mais nous ſommes ennemis nés de tout ce qui donne de la ſujétion & de la peine. L'homme n'eſt au monde que pour y vivre gai & content. La joie, les ris, le vin, l'amour : voilà ſes devoirs. Or, comme la peine eſt un obſtacle à ces devoirs, il eſt donc néceſſairement de ſon devoir auſſi, de fuir la peine.... Tiens, pauvre Martin, il y a plus de ſolidité dans ce raiſonnement que dans toute la Bible.

MARTIN.

Je le voudrois bien : mais, dis-moi, qu'a-t-on dans le monde ſans peine ?

JEAN.

Tout ce dont on hérite : tout ce qu'on ſe procure par un bon mariage. Mon Maître a eu de ſon pere & de deux de ſes oncles une ſucceſſion qui n'étoit pas peu de choſe : & je lui dois le témoignage qu'il l'a mangée en galant homme. Il eſt à la veille d'épouſer une fille riche ; & s'il a de l'eſprit, il recommencera à vivre comme il a fait auparavant. Mais depuis quelque temps je le trouve bien différent de lui-même ; il eſt tout abruti, & je vois que l'Athéiſme même n'a plus le ſens commun, quand il viſe au mariage. Je le remettrai dans la bonne voie..... Écoute, Martin, je veux faire ta fortune. Il me vient une idée..... Je ne pourrai bien te l'expliquer qu'en buvant une bouteille de vin.... Tantôt tu faiſois ſonner ton argent : allons boire, mon ami.

MARTIN.

Voyons auparavant, quelle fortune j'ai à eſpérer de toi?

JEAN.

Quand mon Maître ſe mariera, il lui faudra un domeſtique de plus..... Une bouteille de vin, & je te donne la préférence. Tu ne fais que végéter auprès de ton imbécille de Petit-Collet. Chez Adraſte, tu auras de meilleurs gages & plus de liberté; & par-deſſus cela, je te rendrai Eſprit Fort; je te mettrai en état de braver le Diable & ſa grand-mere, s'il y en avoit.

MARTIN.

S'il y en avoit? Ho! ho! n'eſt-ce donc pas aſſez que tu ne croyes point de Dieu? Veux-tu encore ne pas croire qu'il y ait un Diable? Prends-y garde; le bon Dieu eſt trop bon: il rit d'un fou comme toi: mais le Diable.... ne t'y joue pas... on n'a pas beau jeu avec lui... Tu me fais trembler.... Je n'oſe plus reſter avec toi: auſſi m'en vais-je....

JEAN.

Ah coquin, je vois ta fineſſe : tu as plus peur de payer une bouteille de vin, que tu n'a peur du Diable. Arrête.... J'ai compaſſion de toi, & je ne veux pas te laiſſer plus long-temps dans cette ſuperſtition... Penſe-y ſeulement... Le Diable... le Diable... ha, ha, ha. Et cela ne te paroît pas ridicule? Eh, ris donc!

MARTIN.

S'il n'y avoit point de Diable, où iroient donc ceux qui ſe mocquent de lui?.... Voilà où je t'attends; voyons ta réponſe; voyons comment tu te tireras de là?

JEAN.

Nouvelle erreur, mon ami! nouvelle erreur, que la philoſophie moderne, cet Oracle de la raiſon, a détruite & anathématiſée. Il eſt prouvé dans d'excellents livres qu'il n'y a ni Diable ni Enfer...

Connois-tu Balthazar (*), ce fameux Boulanger de Hollande?

MARTIN.

Je me ſoucie bien des Boulangers de Hollande : ils ne font peut-être pas d'auſſi bons gâteaux que les nôtres.

JEAN.

C'étoit un Boulanger ſavant, celui-là ! Son *Monde enchanté*... ah, c'eſt-là un livre ! Il faiſoit les délices de mon Maître : je te renvoie à ce Livre, comme on m'y a renvoyé. Je te dirai en attendant, qu'il n'y a que les imbécilles ou les vieilles femmes qui croient au Diable. Veux-tu que je te jure qu'il n'y en a point? Je veux être un....

MARTIN.

Ah ! voilà un beau jurement, ma foi !

JEAN.

Eh bien.... je veux.... je veux de-

(*) *Becker;* ce mot ſignifie *Boulanger.*

venir aveugle tout-à-l'heure, s'il y en a un.

MARTIN.

(*Liſette arrive & lui met les mains ſur les yeux, en faiſant en même-temps ſigne à Martin.*)

JEAN.

Ce ſeroit quelque choſe. Mais tu ſais bien que cela n'arrivera pas.

MARTIN.

Ah, Martin..... Martin....

JEAN.

Qu'eſt-ce qu'il y a?

MARTIN.

Martin, qu'ai-je? qu'ai-je, Martin?

JEAN.

Eh bien, qu'as-tu?

MARTIN.

Vois-je... ou bien... Ah Dieu.... Martin! Martin..... eſt-ce qu'il fait nuit?

JEAN.

Nuit? Que veux-tu dire avec ta nuit?

JEAN.

Ah ! il ne fait donc pas nuit ? Au ſecours, Martin, au ſecours !

MARTIN.

Quels ſecours ? Qu'as-tu donc ?

JEAN.

Ah ! je ſuis aveugle ! Je ſuis aveugle !.. J'ai ſur les yeux... Je tremble....

MARTIN.

Tu es aveugle ?... Attends, je te donnerai un coup de poing, & tu verras bientôt clair.

JEAN.

Ah ! me voilà puni, me voilà puni ; & tu as la cruauté de te moquer encore de moi ? Secoure-moi, Martin, ſecoure-moi. (*Il ſe met à genoux*) Je veux me convertir ; oui, je veux me convertir : ah, quel ſcélérat j'ai été !

LISETTE (*le lâche bruſquement & paſſe devant lui en lui donnant un ſoufflet*)

Maraut !

MARTIN.

Ha, ha, ha !

JEAN.

Ah ! je reſpire. (*en ſe levant*) Coquine de Liſette !

LISETTE.

Oh, le poltron ! comme il a eu peur. Ha, ha, ha !

MARTIN.

J'étoufferai à force de rire. Ha, ha, ha !

JEAN.

Riez, riez... Vous êtes de grands imbécilles de croire que je ne m'en étois pas apperçu.... (*à part*) La maudite carogne, quelle peur elle m'a fait ! (*Il s'en va lentement*)

MARTIN.

Tu t'en vas donc ? Et la bouteille, la bouteille.... Ha, ha, ha ! Ma foi, Mademoiſelle Liſette, vous avez fait cela à merveille.... Venez, que je vous embraſſe.

LISETTE.

Tais-toi, imbécille !

MARTIN.

Si vous voulez, je vous régalerai de la bouteille que ce drôle me vouloit eſcroquer...

LISETTE.

Il ne faudroit plus que cela ! Je vais conter cette aventure à nos Dames.

MARTIN.

Et moi à mon Maître.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ARASPE, THÉOPHANE.

ARASPE.

Le plaiſir de vous ſurprendre & l'envie d'aſſiſter à votre mariage ont été les premiers motifs de mon voyage : mais je ne vous diſſimule pas, qu'Adraſte y eſt pour quelque choſe auſſi. J'ai découvert qu'il étoit ici, & j'ai été bien aiſe, comme on dit, de faire d'une pierre deux coups. Ses billets ſon échus, & je ne me ſens pas la moindre diſpoſition de lui accorder le plus petit délai. J'ai été ſurpris de le trouver établi dans la maiſon de votre futur beau-pere, ſur le même pied que vous.

vous. Mais malgré cela... & quand même il pourroit par haſard s'unir à moi d'une façon plus étroite encore...

THÉOPHANE.

N'achevez pas, mon cher oncle.

ARASPE.

Vous ſavez, que je ne ſuis pas homme à opprimer mes débiteurs d'une maniere cruelle...

THÉOPHANE.

Je le ſais...

ARASPE.

Mais Adraſte ſera excepté. On ne doit rien à un homme qui cherche à ſe diſtinguer des autres, par des principes auſſi ridicules que monſtrueux. Il n'eſt pas digne qu'on le laiſſe jouir des avantages qu'un galant homme ſe fait un devoir d'accorder à ſes ſemblables, quand ils ſont dans la peine. En rendant la vie un peu amere à un Déiſte inſolent, qui veut nous enlever juſqu'à l'eſpoir d'une vie à venir plus heureuſe, nous ne lui rendons pas, à beaucoup près, le mal qu'il voudroit

nous faire... Je ſens que je vais porter le coup mortel à Adraſte, & que je le mettrai dans l'impuiſſance de ſe relever jamais. Cette conſidération ne m'arrête pas; je voudrois même faire manquer ſon mariage. Vous comprenez bien, que ſi l'argent étoit mon objet, je le favoriſerois plutôt que de le faire manquer, puiſqu'il ſeroit par ce moyen en état de me payer. Mais non; & quand même je devrois perdre ce qui m'eſt dû, je veux le réduire à l'extrêmité. Oui; & tout conſidéré, je regarde cette cruauté comme un ſervice que je lui rendrai. Une ſituation pénible l'éclairera peut-être ſur des vérités qu'il n'a pas encore voulu voir; il changera de caractere en changeant de fortune.

THÉOPHANE.

Je vous ai laiſſé tout dire, mon cher oncle; oſerois-je eſpérer que vous voudrez bien auſſi m'entendre à mon tour?

ARASPE.

Volontiers..., Je ne me ſerois pas

douté que je trouverois dans Théophane un protecteur d'Adraſte.

THÉOPHANE.

Je le ſuis peut-être moins que je ne le paroîs ; & il y a ici un concours de tant de circonſtances, que c'eſt plus pour moi que pour lui, que j'agis. Je ſuis convaincu, qu'Adraſte eſt une eſpece d'Eſprit Fort qu'on doit plus plaindre que condamner. Il a été égaré dans ſa jeuneſſe ; mais l'âge & la raiſon le rameneront. Il eſt à préſent dans ce moment de criſe ; il ne faut qu'un ſouffle, pour le pouſſer du bon côté : mais croyez-moi, mon cher Oncle, le malheur dont vous le menacez, l'en détourneroit peut-être pour toujours : vous le réduiriez au déſeſpoir ; & dans ſa fureur aveugle, il croiroit avoir raiſon de maudire & de déteſter une Religion dont les zélés Sectateurs ne ſe ſeroient fait aucun ſcrupule de le perdre.

ARASPE.

Ce que vous dites-là eſt quelque choſe ; mais...

Théophane.

Quelque choſe? Ce doit être tout pour un homme comme vous. Je vois que vous n'aviez pas encore conſidéré votre procédé ſous ſon véritable aſpect. Vous n'aviez conſidéré Adraſte que comme un homme perdu & qu'on ne pouvoit eſpérer de guérir que par un remede violent. Cette erreur juſtifie votre vivacité; mais vous allez juger de lui ſans partialité, quand je vous aurai appris, qu'il eſt déjà beaucoup plus réſervé dans ſes propos aujourd'hui, qu'il n'étoit autrefois. A la place de la raillerie & de la dériſion qu'il mettoit dans la diſpute, il tâche d'y mettre des raiſons; il commence même à répondre à celles qu'on lui oppoſe: & j'ai remarqué qu'il éprouve une ſorte d'humiliation, quand ſes propres réponſes ne le ſatisfont pas. Il tâche bien encore un peu de diſſimuler ſa confuſion dans l'air du mépris & de la hauteur: mais c'eſt beaucoup, que ce mépris ne tombe plus ſur les objets reſpectables qu'on dé-

fend contre lui, mais ſeulement ſur ceux qui les défendent. Son mépris pour la Religion ſe change peu-à-peu en dénigrement de ceux qui l'enſeignent.

ARASPE.

Ce que vous me dites, eſt-il vrai, Théophane ?

THÉOPHANE.

Vous aurez occaſion de vous en convaincre vous-même... Vous verrez, à la vérité, que ſon mépris pour les gens d'Egliſe s'eſt principalement raſſemblé ſur moi ; mais je vous prie d'avance de n'y être pas plus ſenſible que je ne le ſuis moi-même. J'ai pris la réſolution de ne lui oppoſer que de la douceur & de la modération, & je veux le forcer à devenir mon ami, quoiqu'il puiſſe m'en coûter.

ARASPE.

Si vous avez tant de généroſité ſur des offenſes perſonnelles...

THÉOPHANE.

N'appellons pas cela généroſité ; c'eſt

peut-être intérêt ; c'eſt peut-être l'ambition de le confondre & de le faire rougir de ſes préventions contre les gens de mon état ; mais, quoi qu'il en ſoit, je ſais que vous êtes trop bon pour vouloir y mettre obſtacle. Si Adraſte vous voyoit le pourſuivre vivement, il croiroit cela concerté entre nous. Sa fureur retomberoit ſur moi, & il me peindroit par-tout comme un homme noir & abject, qui ne l'auroit accablé de proteſtations d'amitié que pour lui plonger, après, le poignard dans le cœur. Je ſerois au déſeſpoir de lui avoir donné un prétexte plauſible de me confondre avec les hypocrites.

ARASPE.

C'eſt ce que je ne veux pas plus que vous, mon cher Neveu...

THÉOPHANE.

Permettez donc que je vous faſſe une propoſition... ou plutôt une priere.

ARASPE.

Parlez, mon Neveu ; vous connoiſſez mon amitié pour vous.

THÉOPHANE.

C'eſt que vous conſentiez à me remettre les billets d'Adraſte, & que vous en acceptiez le payement.

ARASPE.

Le payement? Vous m'offenſez. Quand je ne vous aurois pas déjà dit, que l'argent n'étoit pour rien dans ma démarche; ne devriez-vous pas ſavoir au moins, que ce qui eſt à moi eſt à vous?

THÉOPHANE.

Je reconnois mon Oncle.

ARASPE.

Et je n'aurois preſque pas reconnu mon Neveu... Mon plus proche parent, mon ami, mon ſeul héritier, me regarde comme un étranger avec qui il doive marchander?.... (*en tirant ſon porte-feuille*) Tenez, voilà les billets, ils ſont à vous : vous en ferez ce que vous voudrez.

THÉOPHANE.

Mais, avec votre permiſſion, mon cher Oncle, je n'oſerai pas en uſer libre-

ment, ſi je ne les ai pas acquis de la maniere convenable.

ARASPE.

Je ne connois de maniere convenable entre nous, que celle de vous donner, & que vous acceptiez.... Cependant, pour vous ôter toute délicateſſe, je conſens que vous me faſſiez une reconnoiſſance, par laquelle vous vous engagerez de ne pas demander une ſeconde fois cette ſomme après ma mort. (*en ſouriant*) Neveu ſingulier! Ne voyez-vous donc pas, que je ne fais que payer à compte...

THÉOPHANE.

Vous me confondez...

ARASPE (*tenant encore les billets dans ſa main*)

Défaites moi donc de ces chiffons.

THÉOPHANE.

Daignez recevoir les remercîmens...

ARASPE.

Que de paroles perdues! (*en regardant derriere*) Vîte, mettez-les dans votre poche: voici Adraſte lui-même.

SCENE II.

ADRASTE, ARASPE, THÉOPHANE.

ADRASTE (*avec étonnement*)

CIEL! Araſpe ici?

THÉOPHANE.

Souffrez, Adraſte, que j'aie le plaiſir de vous préſenter mon Oncle.

ADRASTE.

Araſpe votre Oncle?

ARASPE.

Oh! nous nous connoiſſons déjà. Je ſuis charmé, Monſieur Adraſte, de vous retrouver ici.

ADRASTE.

J'ai couru toute la ville pour vous découvrir. Vous ſavez où nous en ſommes, & je voulois vous épargner la peine de me chercher.

ARASPE.

Cela n'étoit pas néceſſaire: nous par-

lerons de nos affaires une autre fois; Théophane s'en eſt chargé...

ADRASTE.

Théophane? Ah! maintenant la choſe eſt claire...

THÉOPHANE (*avec tranquillité*)

Qu'eſt-ce qui eſt clair, Adraſte?

ADRASTE.

Votre fauſſeté, votre fourberie...

THÉOPHANE (*à Araſpe*)

Nous nous arrêtons trop long-temps ici, mon cher Oncle; Liſidor vous attend; permettez que je vous conduiſe chez lui... (*à Adraſte.*) Oſerois-je vous prier de m'attendre ici un moment? Je ne ferai que conduire Araſpe, & je reviendrai dans la minute.

ARASPE.

Si j'ai un conſeil à vous donner, Adraſte, c'eſt de ne pas être injuſte à l'égard de mon Neveu...

THÉOPHANE.

Il ne le ſera pas. Venez, mon cher Oncle. (*Ils ſortent.*)

SCENE III.

ADRASTE (*avec amertume*)

NON, assurément, je ne le ferai pas. De tous ceux de son Ordre que j'ai connus, c'est le plus détestable. Voilà la justice que je lui rendrai. Il a fait venir Araspe tout exprès, cela n'est pas douteux... Je me sai bon gré à présent, de n'avoir jamais été sa dupe, & d'avoir toujours pris ses propos miellés pour ce qu'ils étoient...

SCENE IV.

ADRASTE, JEAN.

JEAN.

EH bien, Monsieur, avez-vous trouvé Araspe?

ADRASTE (*avec la même amertume*)

Oui.

JEAN.

Les choſes vont-elles bien?

ADRASTE.

A merveille.

JEAN.

Je lui aurois conſeillé de faire le méchant!.. Sans doute qu'il a déjà pris ſon congé?

ADRASTE.

Attends un moment; tu verras que c'eſt lui qui va nous apporter le nôtre.

JEAN.

Le nôtre? Lui?.. Où eſt Araſpe?

ADRASTE.

Chez Liſidor.

JEAN.

Araſpe chez Liſidor? Araſpe?

ADRASTE.

Oui, l'Oncle de Théophane.

JEAN.

Je me ſoucie bien de l'Oncle de cet Imbécille! c'eſt d'Araſpe que je parle.

ADRASTE.

Et moi auſſi.

JEAN.

Mais...

ADRASTE.

Mais.... mais ne vois-tu pas, que tu m'impatientes? Pourquoi me tourmentes-tu? N'entends-tu pas, qu'Araſpe & Théophane ſont parens?

JEAN.

Parens? Eh bien, tant mieux! Vos billets reſteront dans la famille, & votre beau-frere ſollicitera pour vous auprès de ſon cher Oncle...

ADRASTE.

Butor que tu es!... Oui, oui, il ſollicitera, pour me perdre ſans reſſource & ſans pitié... Es-tu donc aſſez bête, pour croire que ce ſoit le haſard qui a conduit Araſpe ici? Ne vois-tu pas, que Théophane a eu connoiſſance des affaires que j'ai avec ſon Oncle? Qu'il lui a donné avis de ma ſituation? Et qu'il ne l'a obligé de faire un ſi long voyage que dans l'intention de rendre public le dérangement de ma fortune, & d'anéantir, par-là, ma

derniere reſſource, la bienveillance de Liſidor?

JEAN.

Ma foi, vous m'ouvrez les yeux; vous avez raiſon. Je ſuis bien âne auſſi, de ne pas toujours imaginer ce qu'il y a de plus pervers, quand il eſt queſtion d'un homme d'Égliſe... Oh! que ne puis-je réduire tous ces gens-là en poudre à canon, & les faire tous ſauter en l'air à la fois! Combien de tours ils nous ont déjà joués! L'un nous a fait perdre pluſieurs milliers d'écus... c'étoit le vénérable Epoux de votre très-chere ſœur: l'autre....

ADRASTE.

Oh! ne te mets pas à me raconter mes malheurs; ils finiront bientôt. Quand je n'aurai plus rien, la fortune n'aura plus rien à m'enlever.

JEAN.

Elle n'aura plus rien à vous enlever? Vous vous trompez, Monſieur.

ADRASTE.

Quoi donc?

JEAN.

C'eſt moi qu'elle vous enlevera encore.

ADRASTE.

Je t'entends, Maraut....

JEAN.

N'exercez pas votre courroux ſur moi; voici quelqu'un contre qui vous pourrez l'employer plus à propos.

SCENE V.

THÉOPHANE, ADRASTE, JEAN.

THÉOPHANE.

Me voilà de retour, comme je vous l'avois promis, Adraſte. Il vous eſt échappé tantôt, par haſard, des imputations de fauſſeté, de fourberie...

ADRASTE.

Il ne m'échappe rien par haſard, Monſieur; & quand je riſque des impu-

tations, je le fais avec deſſein, avec réflexion.

THÉOPHANE.

Mais une explication...

ADRASTE.

Vous n'avez qu'à vous la demander à vous-même.

JEAN, (*à part*)

Attiſons le feu. (*haut*) Oui, oui, Monſieur Théophane, on ne ſait que trop, que mon Maître eſt votre bête noire.

THÉOPHANE.

Lui avez-vous commandé de répondre pour vous, Adraſte?

JEAN.

Lui enviez-vous juſqu'à ma défenſe? Nous verrons qui m'empêchera de prendre le parti de mon Maître.

THÉOPHANE.

Faites-le lui donc voir, Adraſte.

ADRASTE.

Tais-toi!

JEAN.

Je me tairois...

ADRASTE (*avec menace*)

Si tu dis encore un mot...

THÉOPHANE.

Puis-je maintenant vous demander une explication? Je ne ſaurois me la donner moi-même.

ADRASTE.

Et vous, aimeriez-vous à vous expliquer?

THÉOPHANE.

Quand on me le demande.

ADRASTE.

Expliquez-moi donc, à l'occaſion de ce que vous ſavez, ce qu'Araſpe entendoit, quand il m'a dit: Théophane s'en eſt chargé.

THÉOPHANE.

Il me ſemble, que c'étoit à Araſpe même, que vous auriez dû demander une explication là-deſſus. Cependant, je puis vous la donner. Il vouloit dire qu'il m'avoit remis vos billets.

ADRASTE.

Sur vos ſollicitations?

THÉOPHANE.

Cela peut être.

ADRASTE.

Et qu'avez-vous réſolu d'en faire?

THÉOPHANE.

Ils ne vous ont pas encore été préſentés; ainſi nous ne pouvons point prendre de réſolution avant de ſavoir ce que vous ferez.

ADRASTE.

Mauvais ſubterfuge! Votre Oncle ſait depuis long-temps ce que je peux faire.

THÉOPHANE.

Il ſait que vous pouvez le ſatisfaire; & alors ne ſerez-vous pas quitte l'un envers l'autre.

ADRASTE.

Vous vous moquez.

THÉOPHANE.

Je n'y penſe pas.

ADRASTE.

Mais ſuppoſez, & vous ne riſquez

rien en le ſuppoſant, que je ne ſuis pas en état de payer : qu'avez-vous réſolu pour lors ?

THÉOPHANE.

En ce cas, il n'y a encore rien de réſolu.

ADRASTE.

Mais que pourriez-vous réſoudre ?

THÉOPHANE.

Cela dépend d'Araſpe. Cependant je ne doute pas, que la moindre démarche, la moindre priere ne faſſe beaucoup ſur un homme comme Araſpe.

JEAN.

C'eſt ſelon les Souffleurs...

ADRASTE.

Faut-il encore te dire de te taire ?

THÉOPHANE.

Je me ferois un vrai plaiſir, ſi par ma médiation je pouvois vous rendre ce petit ſervice.

ADRASTE.

Et vous imaginez, que je vais vous en prier, vous en conjurer ?... Non, je

n'augmenterai pas votre joie perfide à ce point-là. Après m'avoir assuré de l'air le plus sincere, que vous allez faire votre possible, vous reviendriez bientôt avec un air de compassion me dire, combien vous seriez fâché que les peines que vous vous seriez données, aient été inutiles. Avec quel plaisir vous jouiriez alors de ma confusion !

THÉOPHANE.

Voulez-vous me donner l'occasion de vous prouver le contraire ?... Il ne vous en coûtera qu'un mot.

ADRASTE.

Non, je ne perdrai pas même ce mot. Car enfin... & voici l'explication que vous m'avez demandée... Araspe n'est surement venu ici qu'à votre instigation : & maintenant que vous avez dressé vos machines pour me perdre, un seul mot de ma part vous empêcheroit de les faire jouer ? Allez, Monsieur, allez ; achevez un si bel ouvrage.

THÉOPHANE.

Ce ſoupçon ne m'étonne pas. Votre façon de penſer me l'a fait prévoir. Cependant, il eſt auſſi vrai que j'ignorois qu'Araſpe étoit votre créancier, qu'il eſt vrai que vous ignoriez qu'il eſt mon Oncle.

ADRASTE.

C'eſt ce que nous verrons.

THÉOPHAN

Et j'eſpere, que ce ſera à votre ſatisfaction... Prenez un air plus tranquille, & venez rejoindre la compagnie avec moi....

ADRASTE.

Je ne veux plus la revoir.

THÉOPHANE.

Quelle idée! Votre ami, votre maîtreſſe...

ADRASTE.

Il ne m'en coûtera pas beaucoup pour les quitter. Mais ne craignez pas, que ce ſoit avant de vous avoir ſatisfait, & je vais de ce pas tenter les derniers moyens...

THÉOPHANE.

Demeurez, Adraſte... J'ai regret de ne vous avoir pas tiré d'inquiétude dès le premier moment... Apprenez à mieux connoître mon Oncle; (*En tirant les billets de ſa poche*) quelque mal que vous penſiez ſur mon compte, il mérite votre eſtime. Il eſt ſi éloigné de vouloir vous cauſer aucun chagrin, que voilà vos billets qu'il m'a chargé de vous remettre. (*Il les lui préſente*) Vous les garderez juſqu'à ce que vous ſoyez en état de les acquitter ſans vous gêner. Il croit qu'ils ſeront en sûreté entre vos mains comme entre les ſiennes; votre réputation d'honneur & de probité...

ADRASTE (*frappé, & repouſſant la main de Théophane*)

De quel nouveau piege me menacez-vous? Les bienfaits d'un ennemi...

THÉOPHANE.

C'eſt moi que vous entendez par cet ennemi... Mais Araſpe n'a pas mérité votre haine. Ce n'eſt pas moi, c'eſt lui

qui veut vous faire ce bienfait, ſi cependant un ſi petit ſervice en mérite le nom... Vous rêvez? Tenez, Adraſte, reprenez vos billets!

ADRASTE.

Je m'en garderai bien.

THÉOPHANE.

Je vous en prie, mon cher Adraſte, ne me donnez pas le déſagrément, d'aller porter votre refus à un homme qui ne veut que votre bien. Il rejetteroit ſur moi, le mépris que vous auriez fait de ſon offre. (*Dans le moment qu'il préſente les billets à Adraſte, Jean les lui arrache de la main.*)

JEAN.

Eh bien, Monſieur, entre les mains de qui ſont-ils à préſent?

THÉOPHANE (*tranquillement*)

Entre les tiennes. Garde-les.

ADRASTE (*marche en fureur vers ſon domeſtique*)

Infâme! il t'en coûtera la vie...

THÉOPHANE.

Modérez-vous, Adraſte.

ADRASTE.

Rends ces billets à l'inſtant. (*Il les lui prend*) Ote-toi de mes yeux.

JEAN.

En vérité...

ADRASTE.

Si tu dis encore un mot.... (*Il le pouſſe dehors*)

SCENE VI.

THÉOPHANE, ADRASTE.

ADRASTE.

Je rougis de honte, Théophane! Mais je ne crois pas cependant, que vous pouſſiez l'injuſtice juſqu'à me croire d'accord avec ce malheureux.... Reprenez ce qu'on vouloit vous ravir...

THÉOPHANE.

Il eſt dans les mains où je déſirois qu'il fût.

ADRASTE.

ADRASTE.

Non, vous dis-je, non: je ne vous eſtime pas aſſez pour vous empêcher de commettre la mauvaiſe action que vous méditez.

THÉOPHANE.

Ce que vous dites-là, eſt ſenſible! (*Il reprend les billets*)

ADRASTE.

Je vous remercie, de ne m'avoir pas forcé de les jetter à vos pieds. Je ſaurai trouver des moyens plus décens, pour les faire rentrer dans mes mains; mais ſi par malheur je n'en trouve point, ce ſera la même choſe: vous vous réjouirez de me perdre, & moi de pouvoir vous haïr de tout mon cœur.

THÉOPHANE (*en dépliant les billets, & les lui montrant*)

Ces billets ſont bien véritablement les vôtres, Adraſte?

ADRASTE.

Croyez-vous que je veuille les nier?

THÉOPHANE.

Je ne crois pas cela ; je voulois ſeulement être ſûr de mon fait. (*Il les déchire avec un air d'indifférence*)

ADRASTE.

Que faites-vous, Théophane ?

THÉOPHANE.

Rien. (*en jettant les morceaux dans les ſcenes.*) J'anéantis une miſérable bagatelle qui a pu engager Adraſte à des propos indignes de lui.

ADRASTE.

Mais ils ne ſont pas à vous...

THÉOPHANE.

Ne vous inquiétez pas ; je peux juſtifier ce que je fais... Vos ſoupçons ſubſiſtent-ils encore ? (*Il s'en va*)

SCENE VII.

ADRASTE (*le ſuit quelque temps des yeux*)

QUEL homme ! J'en ai trouvé mille de ſon Ordre, qui trompoient ſous le maſque de la dévotion, mais pas un ſous celui de la généroſité. Il eſt le premier !... Ou il cherche à me confondre, ou à me gagner : ni l'un ni l'autre ne lui réuſſira. Heureuſement je me ſuis ſouvenu d'un banquier, avec qui j'ai fait autrefois des affaires. Il ne connoît pas encore le dérangement de mes affaires, & il ne fera point de difficulté de m'avancer la ſomme dont j'ai beſoin. D'ailleurs il ne riſque rien avec moi ; il me reſte des biens fonds au-delà de ce que je dois, & je ne cherche qu'à gagner du temps pour m'en défaire le mieux que je pourrai.

SCENE VIII.

HENRIETTE, ADRASTE.

HENRIETTE.

OU vous êtes-vous donc caché, Adraſte? Voilà pour la vingtieme fois qu'on demande après vous. Il eſt honteux pour vous, que je ſois obligée de venir vous chercher.

ADRASTE.

Pardon, Mademoiſelle; j'ai une affaire extrêmement preſſée.....

HENRIETTE.

Vous ne devez rien avoir de plus preſſé que d'être auprès de moi.

ADRASTE.

Vous raillez, Mademoiſelle....

HENRIETTE.

Je raille? Mais ſavez-vous, que vous me faites là un joli compliment?

ADRASTE.

Je n'en fais jamais.....

HENRIETTE.

Quel air ſombre !.... Je crains bien, que nous n'ayions ſouvent des querelles enſemble ſur votre taciturnité, même avant que la cérémonie nous y autoriſe....

ADRASTE.

Ce que vous dites-là, ne ſied pas dans votre belle bouche.

HENRIETTE.

Vous croyez que les idées malignes n'ont bonne grâce que dans la vôtre, ſans doute?

ADRASTE.

A merveille, Mademoiſelle; vous avez la réplique prompte!

HENRIETTE.

Ce n'eſt pas par-là que nous brillons, nous autres pauvres créatures!

ADRASTE.

Plût à Dieu!

HENRIETTE.

Votre franchiſe me fait rire, quoique j'aye fort envie de me fâcher. Allons,

Adraſte, faiſons la paix; je ne ſuis plus en colere.

ADRASTE.

Vous en êtes une fois plus charmante quand vous vous fâchez. Un peu d'humeur vous convient à merveille; elle vous donne un petit air ſérieux, qui vous va d'autant mieux qu'il eſt étranger à votre viſage: une vivacité conſtante, un ſourire continuel, deviennent inſipides à la fin.

HENRIETTE (*d'un air grave*)

Oh, mon bon Monſieur! ſi l'air ſérieux vous plait ſi fort, nous vous en donnerons.

ADRASTE.

Je ſouhaiterois..... car je n'ai encore rien à vous preſcrire....

HENRIETTE.

Cet *encore* eſt bien heureux pour moi. Mais que ſouhaiteriez-vous donc?

ADRASTE.

Que vous voulſiez vous régler un peu

plus ſur Mademoiſelle votre ſœur. Je n'exige pas cependant, que vous preniez tout-à-fait ſon air & ſon maintien modeſte ; peut-être ne vous réuſſiroient-ils pas auſſi-bien qu'à elle.

HENRIETTE.

Je ſuis enchantée, que vous en ſoyez venu au chapitre des exemples : j'ai auſſi un petit verſet de ce même chapitre à vous prêcher.

ADRASTE.

Quelle façon de s'exprimer !

HENRIETTE.

Je ſai que vous ne faites pas grand cas de la prédication ; mais n'importe, écoutez.... (*ſur le ton d'Adraſte*) Je ſouhaiterois.... car je n'ai rien encore à vous preſcrire....

ADRASTE.

Et vous ne l'aurez jamais.

HENRIETTE.

Je ſouhaiterois, que vous vouluſſiez un peu plus vous former ſur le modele de Théophane. Je n'exige pas que vous

preniez tout à-fait ſon air gracieux & complaiſant, parce que je ne veux rien exiger d'impoſſible ; mais un peu, un peu de cet air vous rendroit beaucoup plus ſupportable. Ce Théophane qui vit d'après des principes plus auſteres que ne ſont ceux d'un certain Eſprit Fort, eſt toujours de bonne humeur, toujours affable. Sa vertu ; & quelque autre choſe dont vous rirez, ſa piété..... Ne riez-vous pas ?

ADRASTE.

Ne vous dérangez pas : continuez, Mademoiſelle. En attendant, je vais travailler à mon affaire, & je ne tarderai pas à revenir. (*Il s'en va*)

HENRIETTE.

Ne vous preſſez pas. Vous reviendrez quand vous reviendrez..... Quelle groſſiéreté ! Je ne ſai ſi je dois m'en fâcher ou rire. Allons y penſer.

Fin du troiſieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

JULIE, HENRIETTE, LISETTE.

HENRIETTE.

Dis tout ce que tu voudras; ſa conduite n'eſt pas excuſable.

JULIE.

C'eſt de quoi je pourrois juger, ſi j'avois entendu ſes raiſons auſſi. Mais, ma chere Henriette, prendrois-tu en mauvaiſe part un petit avertiſſement que je voudrois te donner en bonne ſœur?

HENRIETTE.

Je ne peux te le dire d'avance. S'il portoit ſur un certain point que j'imagine....

JULIE.

Oh, ſi tu veux y mêler tes imaginations.....

HENRIETTE.

Je ſuis très-contente de mes imaginations ; elles ne m'ont jamais beaucoup trompée.

JULIE.

Que veux-tu dire par-là ?

HENRIETTE.

Faut-il donc toujours vouloir dire quelque choſe ? Ne ſais-tu pas que je parle aſſez légérement, & que je ſuis étonnée de moi même, lorſque par haſard il arrive que je touche le moins du monde ſur un certain point qu'on voudroit bien que je n'euſſe pas touché ?

JULIE.

L'entends-tu, Liſette ?

HENRIETTE.

Oui, Liſette ; voyons quelle eſt cette leçon de ſœur, qu'elle veut me donner !

JULIE.

Moi te donner une leçon ?

HENRIETTE.

Tu le disois tout-à-l'heure.

JULIE.

Je me garderai bien de te dire la moindre chose.

HENRIETTE.

Oh, je t'en prie....

JULIE.

Laisse-moi.

HENRIETTE.

La leçon, ma petite Sœur !....

JULIE.

Tu ne la mérites pas.

HENRIETTE.

Donne-la moi toujours.

JULIE.

Tu me fâcheras.

HENRIETTE.

Et moi je suis toute fâchée..... mais ne pense pas que ce soit contre toi. Je ne le suis que contre Adraste ; & ce qui m'irrite davantage, c'est de voir que ma Sœur devient injuste à mon égard, à cause de lui.

JULIE.

De quelle Sœur me parles-tu ?

HENRIETTE.

De laquelle ?.... De la ſeule que j'aye jamais eue.

JULIE.

Je ne t'ai jamais vue ſi ſenſible.... Tu ſais, Liſette, ce que je lui ai dit ?

LISETTE.

Oui, je le ſais ; & en effet, ce n'étoit qu'un panégyrique d'Adraſte, où je n'ai trouvé à redire, ſi ce n'eſt qu'il devoit rendre Mademoiſelle Henriette un peu jalouſe.

JULIE.

Un panégyrique d'Adraſte ?

HENRIETTE.

Moi jalouſe ? jalouſe d'Adraſte ? Je ne demande rien au Ciel avec tant d'inſtances que d'être débarraſſée de lui !

JULIE.

Moi ? un panégyrique d'Adraſte ? Eſt-ce donc faire le panégyrique d'un homme, que de dire qu'il ne peut pas être tous

lés jours d'une humeur égale? Quand je dis, que l'amertume d'Adraſte dont ſe plaint ma ſœur, ne lui eſt pas naturelle, & qu'il faut qu'elle ait été occaſionnée par quelqu'accident? Quand je dis qu'un homme comme lui, qui peut être ne s'occupe que trop de ſombres réflexions...

SCENE II.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, ADRASTE.

HENRIETTE.

VOUS arrivez bien à propos, Adraſte. Vous m'avez tantôt quittée impoliment au milieu de l'éloge que je faiſois de Théophane; mais cela n'empêchera pas de vous inviter à venir entendre la répétition du vôtre.... Vous promenez vos regards? Sans doute pour voir votre Panégyriſte? En vérité, ce n'eſt pas moi; c'eſt ma chere Sœur. Une Dévote faire le panégyrique d'un Eſprit Fort! Quelle

contradiction ! Ou votre converſion, Adraſte, ou la ſéduction de ma ſœur ſe manifeſtera inceſſamment.

JULIE.

La voilà rentrée dans ſon caractere !

HENRIETTE.

Ne vous tenez donc pas là comme un corps ſans ame !

ADRASTE.

Vous voyez, belle Julie, comme elle me traite !

HENRIETTE.

Viens, Liſette, laiſſons-les ſeuls. Adraſte, ſans doute, n'a pas beſoin de notre préſence, ni pour faire ſes remercîmens, ni pour m'accuſer.

JULIE.

Liſette reſtera ici.

HENRIETTE.

Non, je ne le veux pas.

LISETTE.

Vous ſavez bien, que j'appartiens aujourd'hui à Mademoiſelle Henriette.

HENRIETTE.

Prends garde à toi, ma Sœur, je t'en avertis ; ſi je rencontre ton Théophane, tu verras ce qui arriveta. Ne vous imaginez pas, Monſieur, que je diſe cela ; pour vous rendre jaloux : c'eſt que je ſens très-ſérieuſement que je commence à vous haïr.

ADRASTE.

Vous ferez très-bien, de ne pas ſonger à me rendre jaloux.

HENRIETTE.

Il ſeroit plaiſant, que vous me reſſemblaſſiez en cela ! C'eſt alors que nous pourrions eſpérer, que notre mariage ſeroit peut-être heureux. Réjouiſſez-vous, Adraſte ! Oh ! comme nous allons nous rendre mépris pour mépris !... Partons, Liſette.

SCENE III.

ADRASTE, JULIE.

JULIE.

Vous aurez un peu beſoin de patience avec elle.... mais elle le mérite; elle a le meilleur cœur du monde quoique ſa langue...

ADRASTE.

Vous êtes trop bonne, belle Julie. Elle a le bonheur d'être votre ſœur; mais qu'elle profite peu de cet avantage! J'excuſe tout dans une femme dont la jeuneſſe eſt reſtée ſans culture & ſans modele à imiter; mais vouloir excuſer celle qui a eu Julie pour exemple, & qui n'eſt cependant devenue qu'une Henriette: ma complaiſance ne vas pas juſques-là...

JULIE.

Vous êtes irrité, Adraſte; ce n'eſt pas le moment d'être juſte.

ADRASTE.

Je ne sai pas ce que je suis à présent ; mais ce que je sai, c'est que je parle d'après le sentiment...

JULIE.

Mais il est trop violent pour durer.

ADRASTE.

Quel malheur m'annoncez-vous ?

JULIE.

Que voulez-vous donc dire ?... Avez-vous oublié, que ma sœur...

ADRASTE.

Ah, Julie ! pourquoi me forcez-vous de vous dire, que mon cœur ne sent rien pour elle ?

JULIE.

Vous m'effrayez....

ADRASTE.

Vous ne savez cependant encore que la plus petite partie de ce que j'ai à vous dire.

JULIE.

Vous me permettrez donc de ne pas entendre le reste. (*Elle veut s'en aller*)

ADRASTE.

Où fuyez-vous, belle Julie? Je vous ai avoué mon changement : & vous auriez la cruauté de ne pas entendre les raisons qui le justifient? Vous me quitterez avec la prévention que je suis un homme inconséquent ou volage?

JULIE.

Ce n'est pas moi, Adraste, c'est mon pere, c'est Henriette, qui ont seuls droit d'exiger & d'entendre votre justification.

ADRASTE.

Eux?... Hélas!...

JULIE.

Ne me retenez pas davantage...

ADRASTE.

Encore un mot.... on entend le plus grand criminel....

JULIE.

Oui, son Juge; & je ne suis pas le vôtre.

ADRASTE.

Soyez-le pour un moment, belle Julie! Votre pere & votre mere me con-

damneront, & ne me jugeront pas. C'eſt à vous ſeule que j'ai la confiance de ſuppoſer l'équité qui peut me tranquilliſer.

JULIE. (*à part*)

Je crois qu'il me perſuadera de l'écouter.... Eh bien, dites-moi donc ce qui vous a prévenu à ce point contre ma ſœur ?

ADRASTE.

C'eſt elle-même qui m'a prévenu contre elle. Elle a peu des agrémens de ſon ſexe, & preſque tous les inconvéniens du nôtre. Si ſes traits n'annonçoient pas qu'elle eſt femme, on la prendroit pour un jeune Etourdi déguiſé, qui joueroit mal ſon rôle. Quelle intempérance de langue ! Et quel doit être la trempe de l'eſprit qui lui inſpire tout ce qu'elle dit ! N'allez pas me dire, que ſon eſprit n'a point de liaiſon avec ſa langue. Tant pis. En prouvant que les écarts d'une telle perſonne ſont moins répréhenſibles, vous anéantiriez en même-temps juſqu'à l'ombre du bien qu'on pourroit penſer d'elle,

S'il faut lui paſſer ſes mauvaiſes plaiſanteries, ſes remarques inſultantes, par la raiſon, comme on dit, qu'elle n'y entend pas malice : ne faudra-t'il pas, par la même raiſon, n'attacher aucun mérite à ce qu'elle peut dire d'honnête & d'obligeant ? Comment pourra-t-on juger de la façon de penſer de quelqu'un, ſi on ne le peut pas ſur ſa façon de parler ? Et ſi les conſéquences qu'on tire des diſcours pour le ſentiment, ne ſont pas bonnes dans un cas, pourquoi le ſeroient-elles dans l'autre ? Elle dit, en termes clairs, qu'elle commence à me haïr : & je croirai qu'elle m'aime ? Je croirai donc auſſi qu'elle me hait, quand elle me dira qu'elle commence à m'aimer ?

JULIE.

Vous attachez trop d'importance à des petites vivacités, & vous confondez la fauſſeté avec l'étourderie. Elle peut ſe rendre vingt fois par jour coupable de l'une, & cependant être toujours fort éloignée de la premiere. Il faut la juger

ſur les faits, & non ſur les paroles. Au fond, elle a l'ame belle & faite pour aimer.

ADRASTE.

Ah, Julie! les paroles annoncent les faits; elles en ſont comme ſes élémens. Comment voulez-vous qu'on préſume, qu'une perſonne agira bien & ſe conduira avec prudence, quand elle parle toujours mal & ſans diſcrétion? Sa langue n'épargne rien, pas même ce qui devroit lui être le plus ſacré au monde. Devoir, vertu, décence, religion; tout devient un objet de raillerie pour elle...

JULIE.

Doucement, Adraſte! Vous devriez être le dernier à faire une pareille remarque.

ADRASTE.

Pourquoi cela?

JULIE.

Pourquoi?... Voulez-vous que je vous parle ſincérement?

ADRASTE.

Pourriez-vous parler autrement?

JULIE.

Si je vous faisois remarquer, que toute la singularité de ma sœur, que ses efforts pour paroître indévote, & son penchant à la raillerie sur-tout, ne se sont développés que depuis un certain temps, & que cette époque est la même que celle de votre séjour chez nous?

ADRASTE.

Que dites-vous?

JULIE.

Je ne veux pas dire, que vous ayiez eu dessein de l'égarer; mais où l'exemple ne nous conduit-il pas? Quand même vous auriez moins fait paroître votre façon de penser... & quelquefois, convenez-en, vous ne l'avez que trop fait... Henriette n'auroit pas été long-temps à la deviner. Et dès qu'elle l'a devinée, il étoit assez naturel, qu'une jeune personne de son âge cherchât à s'y conformer, dans la vue de vous plaire. Après

cela, aurez-vous encore la cruauté de lui imputer comme une crime, un choſe dont vous devriez lui ſavoir gré ?

ADRASTE.

Je ne ſaurois avoir obligation à quelqu'un qui a la petiteſſe de ſortir de ſon caractere pour me plaire, & qui me prend pour un ſot qui ne connoît de bonne façon d'être que la ſienne qu'il voudroit que tout le monde copiât.

JULIE.

De cette maniere, vous ne ferez pas beaucoup de Proſélytes.

ADRASTE.

Moi faire des Proſélytes ? Me ſoupçonneriez-vous capable d'un projet auſſi inſenſé ? A qui m'avez-vous vu vouloir faire adopter mes idées ? Je ſerois bien fâché qu'elles ſe répandiſſent trop. Quelquefois je les ai ſoutenues avec une certaine chaleur ; mais c'étoit plus pour me juſtifier, que pour perſuader les autres. Si mes principes devenoient trop com-

muns, je les abandonnerois bientôt, & j'en adopterois d'autres.

JULIE.

Ainſi ce n'eſt pas parce que vous les croyez bons, que vous vous y tenez: c'eſt parce qu'ils ſont ſinguliers?

ADRASTE.

Non, je ne cherche pas le ſingulier, mais le vrai; & ce n'eſt pas ma faute, ſi malheureuſement celui ci eſt une ſuite de celui-là. Il ne m'eſt pas poſſible de croire, que la vérité puiſſe être commune. Ce qui, ſous la forme de la vérité, ſe traîne parmi tous les peuples de la terre & qui eſt reçu avidement par les plus ſtupides, n'eſt certainement pas la vérité. On n'a qu'à oſer lui arracher ſon maſque, & on verra l'impoſture dans toute ſa laideur.

JULIE.

Les hommes ſeroient bien malheureux, & leur créateur bien injuſte, ſi ce que vous dites eſt vrai! De deux choſes l'une, Adraſte: ou il y a une vérité, ou il n'y en

en a point. S'il n'y en a point, vous êtes dans l'erreur comme le reſte du monde; & s'il y en a une, elle doit néceſſairement être de nature à être apperçue & ſentie par le plus grand nombre, & même par tous les hommes, dans ce qu'elle a d'eſſenciel.

ADRASTE.

Ce n'eſt pas la faute de la vérité, ſi elle n'eſt pas ſentie : c'eſt la faute des hommes.... Au reſte, je ſuis bien éloigné de vouloir qu'on éclaire la multitude. Le peuple a beſoin d'erreurs; elles ſont le fondement de ſon bonheur, & le ſoutien des Etats dans leſquels il trouve ſa ſûreté, l'abondance & ſes plaiſirs. Il eſt néceſſaire de conſerver la Religion, non-ſeulement au peuple, mais encore à cette portion aimable du genre humain, deſtinée à faire la félicité de l'autre. C'eſt pour elle une eſpece d'ornement, comme elle eſt un frein pour l'autre. La Religion s'unit à merveille avec la modeſtie

d'une femme : elle donne à la beauté un certain air noble, ſenſé, touchant...

JULIE.

Arrêtez, Adraſte ; vous ne faites pas plus d'honneur à mon ſexe qu'à la Religion. Quelque délicate que ſoit votre tournure, vous nous confondez l'un avec le peuple, & vous faites de l'autre une eſpece de fard propre à relever nos appas. Non, Adraſte ! la Religion eſt un ornement pour tous les hommes, & doit être leur ornement principal. C'eſt par orgueil qu'ils la méconnoiſſent, mais par un orgueil mal entendu. Car enfin, rien peut-il remplir votre ame d'idées auſſi nobles, auſſi ſublimes, que la Religion ? Et la beauté de l'ame, en quoi conſiſte-t-elle, ſi ce n'eſt dans ces idées ? En eſt-il au-deſſus de celles de la Divinité, de notre Etre, de ſes devoirs & de ſa deſtination ? Qui peut mieux calmer l'agitation de notre cœur, en remplir le vuide, en arracher les penchans & les paſſions qui le dégradent, que cette

même Religion? Qui peut mieux nous consoler dans le malheur? C'est par elle seule, que l'homme peut être véritablement homme, bon citoyen, ami généreux & sincere... Peu s'en faut que je ne rougisse, Adraste, d'avoir pris ce ton sérieux avec vous; ce n'est pas sans doute celui qui vous plait dans un femme, quoique cependant le contraire ne paroisse pas vous y plaire davantage.... Vous pourriez entendre ces choses-là d'une bouche plus éloquente: & si Théophane....

SCENE IV.

HENRIETTE *s'arrête à la Scene pour écouter*, ADRASTE, JULIE.

HENRIETTE.

ST!

ADRASTE.

Ne me parlez pas de Théophane. Un mot de votre bouche fait plus d'impres-

ſion ſur moi, que toutes ſes triſtes déclamations. Vous en êtes ſurpriſe?.... Ah! ſi vous connoiſſiez l'aſcendant, le pouvoir qu'à ſur moi la ſeule perſonne que j'aime, que j'adore.... oui, que j'aime.... le mot eſt lâché! il eſt dit!.. Me voilà enfin débarraſſé d'un ſecret qui me tourmentoit.... Mais ne croyez pas que j'eſpere rien d'une ouverture.... Vous pâliſſez?...

JULIE.

Qu'ai-je entendu, Adraſte?...

ADRASTE (*en ſe jettant à ſes pieds*)

La vérité! Laiſſez-moi vous jurer à vos genoux, que vous avez entendu la vérité..... Oui, belle Julie, je vous aime & je vous aimerai à jamais. Mon cœur eſt à préſent à découvert devant vous. En vain voulois-je vous perſuader que mon indifférence pour Henriette étoit l'effet des qualités blâmables que je trouvois en elle; elle n'étoit que l'effet du penchant qui m'entraînoit vers vous. Ah! l'aimable Henriette n'a peut-être de dé-

faut que celui d'avoir une ſœur encore plus aimable....

HENRIETTE.

Bravo! Il faut que je faſſe interrompre cette Scene par Théophane. (*Elle ſort*)

SCENE V.

JULIE, ADRASTE.

ADRASTE (*ſe levant bruſquement*)

QUELLE voix ai-je entendue?

JULIE.

Ciel! c'eſt la voix d'Henriette.

ADRASTE.

Oui, c'étoit elle. Quelle lâche & perfide curioſité! Non, non, je n'ai rien révoqué; elle a tous les défauts que je lui ai imputés, & bien d'autres encore; elle me ſeroit odieuſe, quand même je ſerois indifférent pour toute autre.

JULIE.

Quel chagrin vous m'occaſionnez, Adraſte!

ADRASTE.

Soyez ſans aucune inquiétude; je ſaurai vous mettre à l'abri de tout chagrin par mon prompt éloignement.

JULIE.

Par votre éloignement?

ADRASTE.

Oui, il eſt réſolu. Ma ſituation eſt telle, que ce ſeroit abuſer de la bonté de Liſidor, ſi je demeurois plus long-temps ici. D'ailleurs, j'aime mieux prendre mon congé que d'attendre qu'on me le donne.

JULIE.

Vous n'y ſongez pas, Adraſte. Et qui vous le donneroit?

ADRASTE.

Je connois les peres, belle Julie; & je connois auſſi les Théophane. Permettez que je ne m'explique pas davantage. Ah! ſi je pouvois ſeulement me flatter

que Julie..... Mais non; elle ne peut aimer Adraſte : elle doit même le haïr...

JULIE.

Je ne hais perſonne, Adraſte....

ADRASTE.

C'eſt me haïr que ne pas m'aimer.... Théophane a votre cœur... Le voici.

SCENE VI.

THÉOPHANE, ADRASTE, JULIE.

JULIE (*à part*)

QUE me va-t-il dire? Que lui répondrai-je?

ADRASTE.

Je me doute bien par quels ordres vous venez ici. Mais que croit-elle y gagner? M'attirer à elle de nouveau?... Il ne ſied guere, Théophane, à un homme d'un caractere auſſi reſpectable que le vôtre, de ſe rendre l'inſtrument de la jalouſie d'une femme! Mais vous êtes venu, peut-être, pour me demander une expli-

cation? Je vous avouerai tout; je ferai même gloire....

THÉOPHANE.

De quoi me parlez-vous? Je ne vous entends pas.

JULIE.

Permettez que je me retire. Je me flatte, Théophane, que vous avez quelqu'eſtime pour moi, que vous ne ferez point d'interprétations ſiniſtres, & que vous reſterez convaincu que je connois aſſez mes devoirs pour ne pas même avoir la penſée d'y manquer.

THÉOPHANE.

Attendez.... Que veulent dire ces diſcours? Je n'y connois pas plus qu'à ceux d'Adraſte.

JULIE.

Je ſuis charmée que vous ſachiez vous mettre au-deſſus d'une bagatelle, dans le fond très-innocente.... mais je vous prie de me laiſſer aller....

(*Elle s'en va*)

SCENE VII.

THÉOPHANE, ADRASTE.

THÉOPHANE.

VOTRE Amante, Adraſte, m'envoie ici, où elle me dit que ma préſence eſt néceſſaire; j'acours: & tout ce que j'entends eſt une énigme pour moi.

ADRASTE.

Mon Amante?.. Que ce mot eſt finement employé! Il étoit difficile que vous puſſiez mettre plus d'amertume & plus de préciſion dans vos reproches.

THÉOPHANE.

Dans mes reproches? Qu'ai-je donc à vous reprocher?

ADRASTE.

En voudriez-vous peut-être entendre la confirmation par ma bouche?

THÉOPHANE.

Que voulez-vous donc me confirmer?

Expliquez-vous : vous me jettez dans un étonnement.....

ADRASTE.

Cela va trop loin. Quelle baſſe diſſimulation ! Cependant, pour ne pas vous tenir plus long-temps mal à votre aiſe, je vais vous forcer de la quitter... Oui, Monſieur, tout ce que vous en a dit Henriette eſt vrai ; elle a été aſſez lâche pour nous épier.... J'aime Julie, & je lui ai déclaré mon amour....

THÉOPHANE.

Vous aimez Julie ?

ADRASTE (*d'un air moqueur*).

Et ce qu'il y a de plus audacieux de ma part, ſans en avoir demandé la permiſſion à Théophane.

THÉOPHANE.

Raſſurez-vous là-deſſus ; vous n'avez négligé qu'une très-petite formalité.

ADRASTE.

Votre ſang froid, Théophane, n'a rien de merveilleux. Vous croyez être ſûr du cœur de Julie.... Ah, que ne

l'êtes vous moins, en effet! Que ne puis-je être autoriſé, par la plus légere vraiſemblance, à vous dire que Julie m'aime auſſi! Avec quelle ſatisfaction je jouirois de votre trouble! Quelle volupté ce ſeroit pour moi, de vous voir ſoupirer & frémir, de vous entendre, dans votre fureur, exhaler contre moi tout ce que le déſeſpoir & la haine ont de plus envenimé!

THÉOPHANE.

Ainſi il n'y auroit point de vrai bonheur pour vous, s'il n'étoit aſſaiſonné du malheur d'un autre?.. Je plains Adraſte! Il faut que l'amour ait verſé ſur lui une influence bien maligne, puiſqu'il ſe ravale juſqu'à tenir des propos ſi indécens.

ADRASTE.

Fort bien! Votre air & votre ton me font ſouvenir que je ſuis votre débiteur, Théophane; & on a le droit de trancher de l'homme important avec ceux qui nous doivent... Mais patience! J'eſpere que je ne le ſerai pas encore long-temps.

J'ai été assez heureux, pour trouver un galant homme qui veut bien me tirer de ce cruel embarras. Il m'avoit promis de venir ici avec l'argent que je vous dois; mais je vois bien qu'il vaut mieux l'aller chercher.

THÉOPHANE.

Écoutez-moi, Adraste, je vais vous découvrir le fond de mon cœur....

ADRASTE.

Cette découverte ne me seroit peut-être pas agréable. Adieu; je pourrai bientôt paroître plus hardiment devant vous. (*Il s'en va*)

THÉOPHANE (*seul*)

Esprit inflexible! Je commence presqu'à désespérer du succès de mon entreprise. Tout devient inutile auprès de lui. Qu'auroit-il dit, s'il m'avoit laissé la liberté de m'expliquer, & que je lui eusse rendu confidence pour confidence?...

SCENE VIII.

HENRIETTE, LISETTE, THÉOPHANE.

HENRIETTE.

EH bien, Théophane, ne vous ai-je pas procuré un joli ſpectacle?

THÉOPHANE.

Vous êtes méchante, belle Henriette! Mais de quel ſpectacle voulez-vous me parler? Je ne comprends rien dans tout ceci.

HENRIETTE.

C'eſt dommage!... Vous êtes donc venu trop tard? Adraſte n'étoit donc plus aux genoux de ma Sœur?

THÉOPHANE.

Vous l'avez vu à genoux devant elle?

HENRIETTE.

Et ma Sœur ſe tenoit, là.... là... je ne le ſaurois bien vous peindre.... d'une maniere, là.... là.... comme ſi elle

avoit été bien aiſe de le voir dans cette poſture. Je vous plains, Théophane...

THÉOPHANE.

Vous êtes bien compâtiſſante: vous voulez donc que je vous plaigne auſſi?

HENRIETTE.

Que vous me plaigniez? moi? Vous me devez féliciter.

LISETTE.

Une pareille choſe crie vengeance!

THÉOPHANE.

Et comment Liſette penſe-t-elle qu'on devroit s'en venger?

LISETTE.

Vous êtes donc dans l'intention de vous venger?

THÉOPHANE.

Peut-être.

LISETTE.

Et vous auſſi, Mademoiſelle?

HENRIETTE.

Peut-être.

LISETTE.

Bon! voilà deux *peut-être* dont on pourra faire quelque choſe.

THÉOPHANE.

Mais il eſt encore très-incertain, que Julie aime Adraſte; & ſi elle ne l'aime pas, je penſerois trop tôt à la vengeance.

LISETTE.

N'allez-vous pas faire réflexion, qu'on ne doit pas ſe venger?

THÉOPHANE.

La vengeance que je permettrois, ſeroit très-innocente.

LISETTE.

Je le crois. Ecoutez, Monſieur Théophane: votre vengeance à vous, ſeroit une vengeance maſculine; & la vôtre, Mademoiſelle, ſeroit une vengeance féminine. Or, une vengeance maſculine & une vengeance féminine... comment expliquerai-je ceci avec aſſez d'eſprit....

HENRIETTE.

Tu es folle, Liſette.

LISETTE.

Aidez-moi donc un peu, Monſieur Théophane!.. Qu'en penſez-vous? Si deux perſonnes ont la même route à faire, n'eſt-il pas convenable qu'elles la faſſent enſemble?

THÉOPHANE.

Aſſurément; mais dans la ſuppoſition, cependant, que ces deux perſonnes ſe conviendroient.

HENRIETTE.

Voilà le point!

LISETTE, *à part.*

Ils n'y veulent pas mordre! Eſſayons une autre tournure.... Monſieur Théophane diſoit tantôt, & il peut avoir raiſon, qu'il étoit encore incertain, ſi Mademoiſelle Julie aime Adraſte. J'ajoute qu'il eſt même très-incertain auſſi, que Monſieur Adraſte aime Julie en effet.

HENRIETTE.

Tais-toi! je veux que cela ſoit ainſi.

LISETTE.

Je le veux bien auſſi.... Il me vient

une excellente idée pour ſavoir au juſte ce qui en eſt entre Monſieur Adraſte & Mademoiſelle Julie....

THÉOPHANE.

Quelle eſt-elle?

HENRIETTE.

Tu me donnerois de la curioſité, ſi je n'étois pas déjà ſûre de la vérité.

LISETTE.

Si nous leur donnions une fauſſe allarme?

HENRIETTE.

Qu'entends-tu par-là?

LISETTE.

Une fauſſe allarme eſt une allarme dans laquelle il n'y a rien de réel; mais qui cependant tient l'ennemi alerte.... & le rend attentif.... Par exemple, pour ſavoir ſi Mademoiſelle Julie aime Adraſte, il faudroit que Monſieur Théophane fît ſemblant d'en aimer une autre; & pour ſavoir ſi Monſieur Adraſte aime Mademoiſelle Julie, vous, Mademoiſelle, vous feriez ſemblant d'en aimer un autre.

Or, comme il ne conviendroit pas que Monſieur Théophane fît ſemblant d'être amoureux de moi, & moins encore que vous fiſſiez ſemblant d'être amoureux de ſon Martin : mon avis ſeroit que vous fiſſiez ſemblant d'être amoureux l'un de l'autre.... Remarquez bien, que je ne parle que de faire ſemblant... ſans quoi ce ne ſeroit plus une fauſſe allarme.... Dites-moi maintenant comment vous trouvez mon projet ?

THÉOPHANE (*à part*)

Si je ne quitte pas la partie, elle ſera ſi bien que je ſerai obligé de m'expliquer.... Le projet n'eſt pas ſi mauvais.., mais....

LISETTE.

Mais.... vous ferez ſeulement ſemblant....

THÉOPHANE.

C'eſt juſtement ce *ſemblant* qui ne me plait pas.

LISETTE.

Et vous, Mademoiſelle ?

HENRIETTE.

Je n'aime pas non plus ce déguiſement.

LISETTE.

Craindriez-vous, l'un & l'autre, d'y mettre trop de naturel?...

THÉOPHANE.

Il faut abſolument que je vous quitte pour quelques momens, belle Henriette....

HENRIETTE.

Dirai-je que vous reviendrez bientôt, Théophane?

THÉOPHANE.

Dans un inſtant.

(Henriette & Liſette s'en vont par un côté. Au moment que Théophane veut s'en aller par l'autre, le Banquier arrive)

SCENE IX.

THÉOPHANE, LE BANQUIER.

LE BANQUIER.

PARDON, Monſieur! je cherche Monſieur Adraſte.

THÉOPHANE.

Il vient de ſortir; pourriez-vous me charger de ce que vous avez à lui dire?

LE BANQUIER.

Si vous vouliez avoir la bonté.... Il eſt venu tantôt chez moi, pour m'emprunter une ſomme que je lui avois promiſe d'abord; mais j'y trouve à préſent des difficultés, & je venois pour lui dire que la choſe ne ſe peut pas.

THÉOPHANE.

Des difficultés, Monſieur? Quelles difficultés? Ce n'eſt pas ſur le compte d'Adraſte que vous en avez, ſans doute?

LE BANQUIER.

Pour quoi?

THÉOPHANE.

C'eſt un homme dont le crédit eſt bien établi.

LE BANQUIER.

Vous ſavez auſſi bien que moi, Monſieur, ce que c'eſt que le crédit. On peut en avoir aujourd'hui, ſans être ſûr d'en avoir encore demain. Je viens d'apprendre l'état actuel de ſes affaires....

THÉOPHANE (*à part*)

Empêchons que rien n'en tranſpire dans le public.... (*haut*) Il faut qu'on vous ait mal inſtruit... Ai-je l'honneur d'être connu de vous, Monſieur?

LE BANQUIER.

Je ne connois pas votre perſonne; mais peut-être ſi vous me diſiez votre nom,...

THÉOPHANE.

Théophane.

LE BANQUIER.

J'ai toujours entendu parler de vous avec la plus grande conſidération.

THÉOPHANE.

Si vous ne voulez pas donner à Adraſte, ſur ſon billet, la ſomme qu'il vous demande, voudriez-vous bien la lui donner ſur le mien?

LE BANQUIER.

Avec plaiſir.

THÉOPHANE.

Ayez donc la bonté de paſſer avec moi dans mon cabinet. Je vais vous expédier tout ce qui ſera néceſſaire pour votre ſûreté. Je vous prierai ſeulement de ne rien dire de ceci à Adraſte.

LE BANQUIER.

Pourquoi?

THÉOPHANE.

Il faut lui épargner la petite mortification que lui donneroit votre peu de confiance....

LE BANQUIER.

Vous êtes un ami bien généreux....

THÉOPHANE.

Ne nous arrêtons pas plus long-temps.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LE BANQUIER *arrive d'un côté, & ADRASTE de l'autre.*

ADRASTE.

JE n'ai pu trouver mon homme...

LE BANQUIER.

De cette maniere, la choſe me convient.

ADRASTE.

Ah vous voilà, Monſieur; je vous ai cherché par-tout.

LE BANQUIER.

Je ſuis bien aiſe que nous nous ſoyons rencontrés ici.

ADRASTE.

Je ſors de chez vous. Mon affaire preſſe

preſſe au moins. Je puis toujours compter ſur vous?

LE BANQUIER.

Oui, pour le préſent.

ADRASTE.

Que voulez-vous dire par-là?

LE BANQUIER.

Rien. Oui, vous pouvez compter ſur moi.

ADRASTE.

Auriez-vous quelque défiance ſur mon compte?

LE BANQUIER.

Point du tout.

ADRASTE.

Auroit-on cherché à vous en donner!

LE BANQUIER.

Encore moins.

ADRASTE.

Ce n'eſt pas la premiere affaire que nous ayons faite enſemble; & vous me trouverez dans celle-ci comme dans les autres.

LE BANQUIER.

Je n'en ai aucune inquiétude.

ADRASTE.

Il importe à ma réputation de confondre la méchanceté de ceux qui voudroient détruire mon crédit.

LE BANQUIER.

Je trouve qu'on fait tout le contraire.

ADRASTE.

Je ſai que j'ai des ennemis.

LE BANQUIER.

Vous avez auſſi des amis....

ADRASTE.

Soi-diſans. Je ne ſuis pas aſſez ſot pour y compter... & je ſuis même fâché que vous ſoyez venu dans cette maiſon.

LE BANQUIER.

Vous devriez cependant en être bien aiſe.

ADRASTE.

Il eſt vrai que je ne devrois m'y attendre qu'à de bons procédés : mais il y a un certain homme, Monſieur, un certain homme.... je ſai que je m'en ſerois

reſſenti, ſi par haſard vous lui aviez parlé.

LE BANQUIER.

Je ſuis venu tantôt demander après vous, & la perſonne à qui je me ſuis adreſſé, a fait voir le plus grand attachement pour vous.

ADRASTE.

Ce n'eſt donc pas Monſieur Théophane!

LE BANQUIER.

Théophane?

ADRASTE.

Oui, Théophane. Celui-là ne vous auroit certainement point dit du bien de moi; c'eſt l'ennemi le plus dangereux....

LE BANQUIER.

Théophane votre ennemi?

ADRASTE.

Vous vous en étonnez?

LE BANQUIER.

Et avec raiſon.

ADRASTE.

Parce que vous croyez, ſans doute, qu'un homme de ſon état ne peut être que bienfaiſant & généreux....

LE BANQUIER.

Monſieur...

ADRASTE.

C'eſt l'hypocrite le plus à craindre, que jamais j'aye trouvé parmi ſes ſemblables.

LE BANQUIER.

Monſieur...

ADRASTE.

Il ſait que je le connois : & voilà pourquoi il fait tous ſes efforts pour me nuire.

LE BANQUIER.

Que dites-vous ?

ADRASTE.

Il n'y a point de ruſes qu'il n'ait employé pour me faire ſortir de cette maiſon ; & il a l'art de leur donner une tournure ſi innocente, que j'en ſuis confondu moi-même.

LE BANQUIER.

Cela va trop loin, Monsieur, & je ne puis me taire plus long-temps. Vous vous trompez de la maniere la plus injuste...

ADRASTE.

Moi, je me trompe?

LE BANQUIER.

Il est impossible que Théophane soit tel que vous vous imaginez. Apprenez tout. J'étois venu ici tantôt, pour retirer la parole que je vous avois donnée. J'avois appris, par une voie sûre, le mauvais état de vos affaires: j'ai trouvé Monsieur Théophane, à qui je n'ai pas fait difficulté de m'en ouvrir...

ADRASTE.

A Théophane? Comme cette confidence a dû le réjouir!

LE BANQUIER.

Il a parlé pour vous on ne peut pas plus chaudement; & si je vous tiens ma premiere parole, c'est à lui que vous en avez l'obligation.

ADRASTE.

L'obligation? Où ſuis-je...

LE BANQUIER.

Il s'eſt rendu votre caution, il m'en a fait ſon billet. Il m'avoit bien défendu d'en parler à perſonne; mais je n'ai pu entendre calomnier ſi témérairement un homme de bien. Vous enverrez toucher chez moi, quand il vous plaira, la ſomme que vous m'avez demandée. Je vous prie ſimplement, de ne rien dire à Théophane de l'éclairciſſement que j'ai cru vous devoir. Il a témoigné dans cette occaſion tant de droiture & de ſincérité, qu'il faudroit qu'il fût le plus monſtrueux de tous les hommes, s'il étoit capable d'une pareille diſſimulation.... Adieu, Monſieur.

SCENE II.

ADRASTE (*ſeul*)

QUEL nouvel artifice!.. Je ne puis revenir de mon étonnement... Que faire contre un homme de ce caractere? J'ai employé le mépris, l'offenſe... & l'offenſe dans l'objet qui doit lui être le plus cher... Tout eſt inutile; il ne veut rien ſentir... Qui peut l'endurcir à ce point? La méchanceté, ſans doute; l'eſpoir de laiſſer mûrir ſa vengeance... A qui cet homme n'en impoſeroit-il pas? Je ne ſai plus moi-même ce que je dois en penſer; & la maniere dont il s'efforce de me faire accepter ſes bienfaits... ah quand il n'y auroit point de ſerpent caché ſous ces fleurs, je ne l'en haïrois que davantage! Je le haïrois, quand même il m'auroit ſauvé la vie! Il m'a ravi un bien qui m'étoit cent fois plus précieux, & dont rien ne peut me dédommager: le cœur de Julie!...

SCENE III.

THÉOPHANE, ADRASTE.

THÉOPHANE.

DANS quelle violente agitation je vous trouve encore, Adraſte?

ADRASTE.

Elle eſt votre ouvrage.

THÉOPHANE.

Il eſt donc du nombre de ces effets que nous produiſons malgré nous, en tâchant de produire de contraires. Je ne ſouhaite rien plus ſincérement que de vous voir tranquille, j'aurois même beſoin que vous le fuſſiez, pour pouvoir vous entretenir ſur une choſe qui nous intéreſſe également l'un & l'autre.

ADRASTE.

Convenez, Théophane, que c'eſt le comble de l'habileté, que de ſavoir jouer un tour à quelqu'un de maniere qu'on le

mette dans le cas de ne pouvoir ou n'oſer en faire des reproches ?

THÉOPHANE.

J'en conviens.

ADRASTE.

Félicitez-vous donc : vous êtes parvenu à ce ſuprême degré.

THÉOPHANE.

Qu'y a-t-il donc encore ?

ADRASTE.

Je vous avois promis tantôt, de payer les billets en queſtion... (*d'un air mocqueur*) vous m'excuſerez ſi je ſuis dans l'impuiſſance de le faire à préſent. A la place de ceux que vous avez déchirés, je vais vous en faire d'autres.

THÉOPHANE (*ſur le même ton*)

Sans doute, & je ne les ai déchirés que pour que vous m'en fiſſiez de nouveaux...

ADRASTE.

Que ç'ait été votre intention ou non : vous les aurez... Mais ne ſeriez-vous

pas bien aiſe de ſavoir, pourquoi je ne peux les payer à préſent ?

THÉOPHANE.

Eh bien ?

ADRASTE.

C'eſt que je n'aime pas les cautions, Monſieur.

THÉOPHANE.

Les cautions ?

ADRASTE.

Oui ; & parce que je ne veux rien recevoir de votre main droite, pour le rendre à votre main gauche.

THÉOPHANE (*à part*)

Le Banquier m'a manqué de parole.

ADRASTE.

Me comprenez-vous, maintenant ?

THÉOPHANE.

Je ne ſaurois le dire poſitivement.

ADRASTE.

Je fais l'impoſſible pour ne vous avoir aucune obligation : & vous affectez de me mettre dans le cas de paroître vous en avoir ?

THÉOPHANE.

J'admire, avec quel art vous préſentez tout du mauvais côté.

ADRASTE.

J'admire bien plus votre adreſſe à cacher ce mauvais côté. Je ne ſai bientôt plus moi-même ce que je dois penſer de votre conduite à mon égard.

THÉOPHANE.

C'eſt que vous ne voulez pas vous rendre au ſentiment le plus naturel.

ADRASTE.

Vous voulez dire, ſans doute, que le ſentiment le plus naturel ſeroit de croire que votre démarche a été l'effet de votre généroſité & de l'intérêt que vous prenez à ma réputation ? Mais, ne vous en déplaiſe, je penſe que ce ſeroit préciſément le moins naturel.

THÉOPHANE.

Et vous avez raiſon ; car eſt-il poſſible d'imaginer qu'un homme de mon état ſoit capable du moindre bon procédé ?

ADRASTE.

Dans cette circonſtance, mettons votre état à part.

THÉOPHANE.

Le pourriez-vous?...

ADRASTE.

Suppoſons donc, que vous ne ſoyez pas un de ces hommes qui, pour ſoutenir ce qu'ils appellent la dignité de leur caractere, ſont obligés de tenir leurs paſſions auſſi ſecretes qu'il eſt poſſible, & qui à force de ſe contrefaire par préjugé de bienſéance, finiſſent par ſe faire de la diſſimulation une ſeconde nature: quand, dis-je, vous ne ſeriez pas de ces gens-là, n'êtes-vous pas au moins un homme, & par conſéquent ſenſible à l'offenſe? Et pour dire tout en un mot..... n'êtes-vous pas l'Amant de Julie? Et pouvez-vous n'être pas jaloux?...

THÉOPHANE.

Je ſuis enchanté que vous touchiez ce point-là.

ADRASTE.

Ne croyez pas que je puiſſe en parler avec modération.... je vous en avertis.

THÉOPHANE.

Je tâcherai donc d'en apporter d'autant plus.

ADRASTE.

Vous aimez Julie, & moi je... je... pourquoi chercher des détours?... Je vous hais à cauſe de cet amour, quoique je n'aie aucun droit ſur l'objet aimé; & vous qui y avez des droits, vous ne me haïriez pas auſſi, moi qui vous envie ces droits?

THÉOPHANE.

Aſſurément je ne le devrois pas.... Mais examinons les droits que vous & moi, nous avons ſur Julie.

ADRASTE.

Si ces droits dépendoient de la violence de notre amour, je vous les diſputerois peut-être... Il eſt heureux pour vous, qu'ils dépendent du conſentement d'un pere, & de l'obéiſſance d'une fille...

THÉOPHANE.

Voilà juſtement de quoi je ne veux pas qu'ils dépendent : l'amour ſeul doit en décider ; mais prenez garde, qu'ici je n'entends pas parler ou du vôtre ou du mien, mais de l'amour de celle dont vous me croyez en poſſeſſion. Si vous me pouvez convaincre que Julie ſoit ſenſible à votre paſſion...

ADRASTE.

Vous conſentirez peut-être à me céder vos droits?...

THÉOPHANE.

Dites que j'y ſerois obligé.

ADRASTE.

Avec quel mépris vous me traitez... Vous êtes sûr de votre fait, & bien convaincu que vous ne riſquez rien...

THÉOPHANE.

Ainſi vous ne pouvez donc pas me dire, ſi Julie vous aime?

ADRASTE.

Si je le pouvois, croyez-vous que je vous aurois laiſſé ignorer ſi long-temps

un avantage qui vous déchireroit le cœur?

THÉOPHANE.

Quels propos, Adraſte!... Vous vous faites plus inhumain que vous n'êtes.... Eh bien, je vous dis donc... moi..., que Julie vous aime.

ADRASTE.

Que dites-vous?... Mais ce que cette nouvelle a de raviſſant, alloit me faire oublier de quelle bouche je la tiens.... Fort bien, Théophane, fort bien; triomphez! Inſultez votre ennemi! Pour rendre votre raillerie plus amere, aſſurez-moi auſſi, que vous n'aimez pas Julie!

THÉOPHANE (*avec humeur*)

Il n'y a pas moyen de parler raiſonnablement avec vous. (*Il veut s'en aller*)

ADRASTE (*à part*)

Il ſe fâche?.... Attendez donc un moment, Théophane! Ce ton de colere, que je vous vois pour la premiere

fois, pique ma curioſité & me donne envie d'entendre ce que vous avez de raiſonnable à me dire ?

THÉOPHANE (*en colere*)

Savez-vous qu'à la fin je ſuis las de vos manieres extravagantes ?

ADRASTE (*à part*)

C'eſt tout de bon...

THÉOPHANE (*toujours en colere*)

Je tâcherai de vous montrer Théophane tel que vous l'avez ſuppoſé.

ADRASTE.

Un moment ! Je crois voir dans votre dépit plus de ſincérité que je n'en ai jamais vu dans votre douceur.

THÉOPHANE.

Homme biſarre & ſingulier ! Faut-il donc vous reſſembler, être auſſi hautain, auſſi défiant, auſſi dur que vous, pour attirer votre miſérable confiance ?

ADRASTE.

Il faut vous pardonner ce langage en faveur de ſa nouveauté,

THÉOPHANE.

Il n'en ſera peut-être pas moins dangereux pour vous !

ADRASTE.

Mais... vous achevez de me confondre.... Ce que vous me diſiez tantôt, ſeroit-il ſérieux en effet? Comment peut-on parler de choſes auſſi importantes avec autant de calme & de ſang froid? Je vous avoue que j'ai pris tout cela pour une dériſion de votre part, & je vous prie de me répéter...

THÉOPHANE.

Si je le fais, ne croyez pas que ce ſoit à votre conſidération.

ADRASTE.

J'y compterai davantage.

THÉOPHANE.

Mais ſans m'interrompre ! ſans quoi...

ADRASTE.

Dites toujours...

THÉOPHANE.

Je vais d'abord vous donner la clef de ce que j'ai à vous dire. Mon inclination

ne m'a pas moins trompé, que vous la vôtre. Je connois & j'admire toutes les qualités qui font de Julie l'ornement de ſon ſexe; mais... je ne l'aime pas.

ADRASTE.

Vous?...

THÉOPHANE.

Il m'eſt égal que vous le croyiez ou non... J'ai fait aſſez d'efforts pour changer mon eſtime en tendreſſe; mais tous ces efforts n'ont abouti qu'à me faire découvrir que Julie, de ſon côté, ſe faiſoit la même violence. Elle vouloit m'aimer, & ne pouvoit m'aimer. Le cœur n'écoute pas la raiſon: on peut le tyranniſer, mais on ne le force pas. A quoi bon ſe ſacrifier ſoi-même, lorſqu'on a la certitude qu'un ſacrifice auſſi cruel ne peut jamais nous procurer la tranquillité?... J'eus pitié de Julie... ou plutôt de moi-même: je ne ſongeai plus à réprimer le penchant qui m'entraînoit vers une autre, & j'eus la ſatisfaction de voir, que Julie cédoit également au ſien. Malheureuſement il

avoit pour objet un homme qui en étoit auſſi indigne qu'il l'eſt d'avoir un ami. Adraſte depuis long-temps auroit lu ſon bonheur dans les yeux de Julie, ſi Adraſte ſe poſſédoit aſſez pour obſerver de ſang froid ce qui ſe paſſe autour de lui; mais il ne voit que la ſuperficie des choſes, & encore prend-elle la couleur de ſes préventions. Depuis long-temps je méditois la maniere de vous faire connoître à l'un & à l'autre que vous ne deviez pas me regarder comme un obſtacle à votre bonheur; c'eſt même dans ce deſſein que je ſuis venu ici; mais Adraſte ne ſait qu'inſulter & braver, & je l'aurois quitté ſans lui dire un ſeul mot, ſi je ne m'étois fait violence par amitié pour la perſonne que je deſire de tout mon cœur voir heureuſe.... Je n'ai plus rien à vous dire... Adieu, Monſieur.... (*Il veut s'en aller*)

ADRASTE.

Où allez-vous, Théophane?... Jugez par mon ſilence de mon étonnement!...

Il eſt de la foibleſſe humaine, de ſe laiſſer aiſément perſuader ce qu'on ſouhaite ardemment... M'y livrerai-je? ou rejetterai-je...

THÉOPHANE.

Je ne veux pas aſſiſter à votre délibération.

ADRASTE.

Malheur à celui qui aura voulu ſe jouer de moi d'une façon ſi cruelle!

THÉOPHANE.

Que le tourment de votre incertitude me venge de vous!

ADRASTE (*à part*)

Je vais l'embarraſſer.... (*haut*) Me permettez-vous encore un mot, Théophane?... Comment pouvez-vous vous fâcher contre un homme, qui eſt dans le doute plutôt par étonnement de ſon bonheur que par défiance?...

THÉOPHANE.

Adraſte, je rougirois de m'être fâché un moment, dès que vous voulez parler raiſon.

ADRASTE.

S'il eſt vrai que vous n'aimez pas Julie, ne ſera-t-il pas néceſſaire que vous en parliez à Liſidor?

THÉOPHANE.

Sans doute.

ADRASTE.

Et vous en avez l'intention?

THÉOPHANE.

Et même plutôt que plus tard.

ADRASTE.

Vous voulez dire à Liſidor, que vous n'aimez pas Julie?

THÉOPHANE.

Quelle autre choſe lui dirois-je?

ADRASTE.

Et que vous en aimez une autre?

THÉOPHANE.

C'eſt même ce que je lui dirai avant toute autre choſe. Je ne veux lui laiſſer aucun droit d'imputer à Julie la rupture de notre alliance.

ADRASTE.

Feriez-vous cet aveu dans le moment même?

THÉOPHANE.

Tout-à-l'heure.

ADRASTE (*à part*)

Je le tiens... (*haut*) Tout-à-l'heure, dites-vous?

THÉOPHANE.

Mais vous, feriez-vous la même démarche? & diriez-vous auſſi à Liſidor que vous n'aimez pas Henriette?

ADRASTE.

J'en brûle d'impatience.

THÉOPHANE.

Et que vous aimez Julie?

ADRASTE.

En doutez-vous?

THÉOPHANE

Et bien, ſuivez-moi.

ADRASTE (*à part*)

Il veut...

THÉOPHANE.

Allons donc!

ADRASTE.

Réfléchiſſez-y bien.

THÉOPHANE.

Et à quoi voulez-vous que je réfléchiſſe?

ADRASTE.

Il eſt encore temps...

THÉOPHANE.

N'en perdons point. Allons, venez... (*en voulant aller le premier*) Vous reſtez? Vous rêvez? Vous me regardez avec des yeux étonnés? Que veut dire cela?

ADRASTE (*après une petite pauſe*)

Théophane!...

THÉOPHANE.

Eh bien? Ne ſuis-je pas prêt?

ADRASTE (*touché*)

Théophane!... vous êtes peut-être un honnête homme.

THÉOPHANE.

Comment cette idée vous vient-elle à préſent?

ADRASTE.

Comment elle me vient? Eh! puis je

exiger une preuve plus forte, que mon bonheur ne vous eſt pas indifférent?

THÉOPHANE.

Vous le reconnoiſſez bien tard..... mais vous le reconnoiſſez... Cher Adraſte, embraſſez votre ami...

ADRASTE.

Je meurs de honte!... Je ne mérite pas... laiſſez-moi ſeul... je vous ſuivrai bien-tôt...

THÉOPHANE.

Je ne vous laiſſerai pas ſeul... Eſt-il poſſible, que j'aie vaincu l'horreur que vous aviez pour moi? Que je l'aie vaincue par un ſacrifice qui me coûte ſi peu? Ah! Adraſte, vous ignorez encore à quel point je ſuis intéreſſé dans tout ceci. Je perdrai peut-être de nouveau votre eſtime... J'aime Henriette.

ADRASTE.

Vous aimez Henriette? Ciel! Nous pouvons donc être heureux ici en même-temps! Pourquoi ne nous ſommes-nous pas expliqués plutôt? O Théophane!

Théophane!

Théophane ! j'aurois vu votre conduite avec d'autres yeux ; vous n'auriez pas essuyé l'injustice de mes reproches.

THÉOPHANE.

Oublions tout, Adraste ! La prévention & un amour malheureux justifieroient des excès plus condamnables que les vôtres... Mais que tardons-nous ?

ADRASTE.

Oui, Théophane, dépêchons-nous... Mais si Lisidor nous étoit contraire ? Si Julie en aimoit un autre ?

THÉOPHANE.

Prenez courage. Voici Lisidor qui vient à nous.

SCENE IV.

LISIDOR, THÉOPHANE, ADRASTE.

LISIDOR.

VOUS êtes des gens admirables, vous autres! Avez-vous donc juré de me laiſſer ſeul avec votre Etranger?

THÉOPHANE.

Nous étions ſur le point de vous aller trouver.

LISIDOR.

Qu'avez-vous fait enſemble? Diſputé? Croyez-moi une fois pour toutes; il ne réſulte rien de vos diſputes, & vous avez raiſon tous deux..., Par exemple, (*à Théophane*) celui-ci dit que la raiſon eſt foible, (*à Adraſte*) & celui-là dit que la raiſon eſt forte; l'un prouve par de fortes raiſons que la raiſon eſt foible; & l'autre prouve par de foibles raiſons que la raiſon eſt forte; tout cela ne re-

vient-il pas au même? Foible & fort, fort & foible : quelle différence y a-t-il donc-là?

THÉOPHANE.

Pour cette fois-ci nous n'avons parlé ni de la force ni de la foibleſſe de la raiſon...

LISIDOR.

C'étoit donc de quelqu'autre choſe auſſi peu importante.... peut-être de la liberté : & vous n'aurez pas oublié l'hiſtoire de l'âne qui, placé entre deux bottes de foin parfaitement égales, mourut de faim, faute de pouvoir faire un choix...

THÉOPHANE.

Nous n'y avons pas penſé non plus. Nous étions occupés d'une affaire dont la déciſion dépend abſolument de vous.

LISIDOR.

De moi?

THÉOPHANE.

De vous-même. Tout notre bonheur eſt entre vos mains.

LISIDOR.

Oh! vous me ferez plaiſir ſi vous le mettez, le plutôt poſſible, entre les vôtres..... Vous parlez de mes filles ſans doute?

THÉOPHANE.

Oui, Monſieur, & nous ne pourrions jamais témoigner aſſez, à quel point nous ſommes ſenſibles à l'honneur de votre alliance; mais cette affaire tient encore à une grande difficulté.

LISIDOR.

Quoi?

THÉOPHANE.

A une difficulté qu'il étoit impoſſible de prévoir.

LISIDOR.

Eh bien?

THÉOPHANE & ADRASTE.

Il faut vous avouer...

LISIDOR.

Tous les deux à la fois? Il faut que je vous entende l'un après l'autre.... De quoi s'agit-il, Théophane?

THÉOPHANE.

Il faut vous avouer... que je n'aime pas Julie.

LISIDOR.

N'aime pas?... Et vous, Adraſte?

ADRASTE.

Il faut vous avouer... que je n'aime pas Henriette.

LISIDOR.

N'aime pas?.... Vous ne pas aimer, & vous ne pas aimer; cela ne ſe peut pas! Il eſt impoſſible, que dans ce moment-ci vous vous trouviez d'accord pour refuſer mes filles. Encore une fois, cela ne ſe peut pas! Vous voulez plaiſanter.

ADRASTE.

Nous? plaiſanter?

LISIDOR.

Ou bien il faut que la tête vous tourne. Vous ne pas aimer mes filles?... Mais puis-je vous demander à vous, pourquoi vous ne pouvez pas aimer Julie?

THÉOPHANE.

Je ne vous diſſimulerai pas, que je crois ſon cœur épris pour un autre.

ADRASTE.

Je crois, avec raiſon, que Henriette eſt dans le même cas.

LISIDOR.

Eclairciſſons ce myſtere.... Liſette! holà, Liſette!

SCENE V.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, LISETTE.

LISETTE.

Me voici! Qu'y a-t-il pour votre ſervice?

LISIDOR.

Dis-leur de venir ſur le champ.

LISETTE.

A qui?

LISIDOR.

A mes filles; n'entends-tu pas?

LISETTE.

J'y vais. (*En ſe retournant*) Ne puis-je pas les prévenir ſur ce que vous avez à leur dire?

LISIDOR.

Non.

LISETTE (*s'en va & revient*)

Mais ſi elles me le demandent?

LISIDOR.

Partiras-tu?

LISETTE.

Je vais.... (*elle revient*) C'eſt ſans doute quelque choſe d'important?

LISIDOR.

Je crois, coquine, que tu veux le ſavoir avant elles!

LISETTE.

Je ne ſuis pas ſi curieuſe.

SCENE VI.

LISIDOR, THÉOPHANE, ADRASTE.

LISIDOR.

VOUS m'avez confondu tout-à-coup; mais patience: je raccommoderai tout cela. Je ſerois bien fâché d'aller chercher d'autres gendres. Vous étiez préciſément à mon goût, & je n'en trouverois point qui me convinſſent autant.

ADRASTE.

Vous, Monſieur, aller chercher d'autres gendres?... De quel malheur nous menacez-vous?

LISIDOR.

Mais vous ne voulez pas ſans doute épouſer mes filles ſans les aimer.

THÉOPHANE.

Sans les aimer?

ADRASTE.

Nous n'avons pas dit cela.

LISIDOR.

Et qu'avez-vous donc dit?

ADRASTE.

J'adore Julie.

LISIDOR.

Julie?...

THÉOPHANE.

J'aime Henriette plus que moi-même.

LISIDOR.

Henriette?... Ouf, je reſpire... Eſt-ce là le nœud?... Ainſi tout peu ſe raccommoder par un troc?

THÉOPHANE.

Quelle bonté vous avez, Liſidor!

ADRASTE.

Vous nous permettrez donc...

LISIDOR.

Oui, oui!... Il vaut bien mieux que vous troquiez avant qu'après la noce. Si mes filles y conſentent, j'y conſens auſſi de tout mon cœur.

ADRASTE.

Nous nous flattons qu'elles ne s'y oppoſeront pas... Mais, je ſerois indigne

de l'amitié que vous nous témoignez, Liſidor, ſi je ne vous faiſois pas encore un autre aveu.

LISIDOR.

Encore un autre aveu ?

ADRASTE.

Je manquerois à la probité, ſi je vous laiſſois ignorer ma ſituation.

LISIDOR.

De quoi s'agit-il ?

ADRASTE.

Mon bien eſt diſſipé au point qu'en payant mes dettes, il ne me reſtera plus rien.

LISIDOR.

N'eſt-ce que cela ? Je ne t'ai pas demandé tes facultés ! Je ſai que tu as été un homme de plaiſirs, & que tu as tout mangé ; c'eſt pour cela même que je veux te donner ma fille, afin que tu aies quelque choſe,.. Paix ! les voici. Laiſſez-moi faire.

SCENE VII.

JULIE, HENRIETTE, LISETTE. ADRASTE, THÉOPHANE.

LISETTE.

VOILA Meſdemoiſelles vos filles, Monſieur, très-curieuſes, comme vous pouvez croire, de ſavoir ce que vous avez à leur ordonner.

LISIDOR.

Prenez un air gai, mes enfans; je vais vous annoncer une bonne nouvelle : demain vos affaires ſeront terminées; préparez-vous.

LISETTE.

Quelles affaires?

LISIDOR.

Ce ne ſont pas les tiennes... Allons, à demain la noce.... Eh bien? Vous voilà toutes conſternées, toutes je ne ſais comment. Qu'as-tu, Julie?...

JULIE.

Vous me trouverez toujours ſoumiſe à vos volontés... mais oſerois-je vous repréſenter que votre réſolution eſt bien précipitée... Ciel! demain?

LISIDOR.

Et toi, Henriette?

HENRIETTE.

Moi, mon petit Papa? Je ſerai demain malade... mais malade à mourir!

LISIDOR.

Remets cela à après-demain!

HENRIETTE.

Cela ne ſe peut pas; Adraſte ſait mes raiſons.

ADRASTE.

Je ſais, belle Henriette, que vous ne m'aimez pas.

THÉOPHANE.

Et vous, belle Julie, vous voulez obéir?... Mais je vous reſpecte & je vous

chéris trop ſincérement, pour ne pas vous avouer que je ſuis indigne du ſacrifice que vous conſentiriez à me faire... Je vous rends tout ce qui vous eſt dû; je connois tout votre mérite, & cependant je n'oſe ſentir pour vous ce que je ne veux ſentir que pour une ſeule perſonne au monde.

LISETTE.

Mais cela a bien l'air d'un refus. Il n'eſt pas permis que les hommes ſe permettent ces choſes-là. Vîte donc, Mademoiſelle Julie, parlez!

THÉOPHANE.

Ce que je viens de dire ne pourroit offenſer qu'une femme vaine: & je ſai que Julie eſt au-deſſus d'une foibleſſe...

JULIE.

Ah, Théophane, je vois que vous avez porté des regards trop perçans dans mon cœur!

ADRASTE.

Vous voilà libre, belle Julie. Je ne vous répéterai pas l'aveu que je vous ai déjà fait... Que voulez-vous que j'eſpere?

JULIE.

Mon pere !... Adraſte !... Théophane !... ma Sœur !...

LISETTE.

Je me doute du reſte. Il faut que la grand-maman le fache bien vîte.

(*Liſette s'en va en courant*)

THÉOPHANE.

Et vous, ma chere Henriette, que penſez-vous? Adraſte, vous le voyez, eſt un Amant infidele! Ah, ſi vous vouliez jetter les yeux ſur un plus fidele! Nous parlions tantôt d'une vengeance... d'une vengeance innocente...

HENRIETTE.

Touchez-là, Théophane! je me venge.

LISIDOR.

Fort bien, ma fille, fort bien; tu as

raiſon. As-tu oublié la maladie de demain ?

HENRIETTE.

Si elle vient, je ferai dire que je n'y ſuis pas.

LISIDOR.

Vous êtes des Etres ſinguliers, vous autres ! Je voulois vous aſſortir ſelon vos caracteres, donner la dévote au dévot, la femme enjouée à l'homme du monde ; point du tout ! le dévot veut l'enjouée, & l'homme diſſipé la dévote...

SCENE *derniere.*

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, Mad. PHILANE, LISETTE.

Mad. PHILANE.

CE que je viens d'apprendre eſt-il vrai, mes enfans ?

LISIDOR.

Oui, ma mere, & nous eſpérons que vous n'y ſerez pas contraire.

Mad. PHILANE.

Moi, j'y ſerois contraire ? Ce changement a toujours été l'objet de mes vœux. Ah Adraſte ! ah Henriette ! combien j'ai tremblé pour vous ! Vous ſeriez devenus des époux infortunés. Vous avez l'un & l'autre beſoin d'un guide qui connoiſſe mieux le vrai chemin que vous. Théophane, depuis long-temps vous avez ma bénédiction ; mais voulez-vous avoir auſſi celle du Ciel ? faites de ma chere Henriette une femme digne de vous. Et vous,

Adraſte, je vous ai cru pendant un temps un homme dangereux, un méchant homme; mais je me raſſure. Qui peut aimer une perſonne pieuſe, eſt déjà pieux à moitié. A l'égard d'Adraſte, c'eſt à toi que je m'en rapporte, ma chere Julie... Tâche ſur-tout, de lui faire ſentir l'injuſtice & la cruauté qu'il y a de traiter les gens de bien avec autant de mépris qu'il en a fait paroître pour Théophane...

ADRASTE.

Ah, Madame, je vous demande grâce! Ne me rappellez pas des torts dont je rougis. Ciel! ſi je me trompe par-tout comme je me ſuis trompé ſur votre compte, Théophane!... Ah quel homme, quel homme abominable je ſuis!

LISIDOR.

Ne vous l'ai-je pas dit, que vous deviendriez les meilleurs amis du monde, quand vous ſeriez beau-freres? Ce n'eſt encore là que le commencement!

THÉOPHANE.

Je le répete, Adraſte; vous êtes in-

finiment meilleur que vous ne le croyez vous-même, meilleur que vous n'avez voulu le paroître jusqu'ici.

Mad. PHILANE (*à Lisidor*)

Viens, mon fils, donne-moi la main : la joie m'avoit fait oublier que j'ai laissé Araspe seul.

LISIDOR.

Allons, ma mere, allons... Au moins, mes enfans, plus de troc! plus de troc!

LISETTE.

Que nous sommes à plaindre nous autres qui n'avons rien à troquer!

FIN.

LE BILLET DE LOTERIE,

COMÉDIE

EN CINQ ACTES.

De M. GELLERT.

ACTEURS.

M. ORGON.

Madame ORGON.

M. DAMON.

Madame DAMON.

CAROLINE, Niece de Madame Damon.

M. SIMON.

M. ANTOINE, Amant de Caroline.

La Scene eſt dans la Maiſon de Monſieur Damon.

LE BILLET DE LOTERIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

M. ORGON, Mad. DAMON.

Mad. DAMON.

EH bien, Monſieur Orgon, me donnerez-vous de bonnes nouvelles de la Loterie de Berlin? En avez-vous reçu la liſte?

M. ORGON.

Pas encore, ma chere belle-ſœur; mais

la poſte de ce ſoir, ou celle de demain matin me l'apportera ſans faute. Je ſouhaite d'avance, de tout mon cœur, que vous ayiez gagné le grand lot.

Mad. DAMON.

Vous me ſouhaitez plus que je ne déſire. Ce n'eſt pas pour devenir riche, que je mets à la Loterie. Je ne cherche qu'à me procurer les moyens de pouvoir rendre quelques petits ſervices à ceux qui ont beſoin. L'extrême économie de mon mari me prive de cette ſatisfaction, vous le ſavez. Si par haſard je gagnois un lot, il eſt vraiſemblable qu'en en donnant la moitié à mon époux, il permettroit que je diſpoſaſſe du reſte en faveur de ma niece Caroline, qui en acheteroit de bons livres & de la muſique : c'eſt une fille charmante, fort bien élevée, & qui n'a preſque aucun des défauts de notre ſexe.

M. ORGON.

Elle a le meilleur caractere du monde, & je lui ferois du bien, ſi j'en étois le maître ; mais nos deux ménages ſont

exactement l'opposé l'un de l'autre. Chez vous, c'est le mari qui dispose de tout; & chez moi, c'est ma femme.

Mad. DAMON.

Oui; & par ce moyen vous vous êtes ôté jusqu'au pouvoir d'être utile à vos parens & à vos amis.

M. ORGON.

J'ai bien des raisons, ma sœur, pour me conduire comme je fais: & vous en conviendrez, si vous les connoissiez. Premiérement, ma femme exige que je lui donne tout mon argent; & pourquoi le lui refuserois-je, puisque je ne me soucie point d'argent? Toutes les façons de le dépenser me semblent plus pénibles qu'agréables: je n'aime point le jeu, parce qu'il me fatigue & m'oblige de penser; je n'aime point le vin, parce que je crains qu'il ne m'incommode; d'ailleurs, il y a toujours tant de monde à la taverne! Il faut saluer ceux-ci, parler à ceux-là, écouter l'un, répondre à l'autre: & tout cela me contrarie, & me tire de mon

aſſiette naturelle. J'aime une exiſtence paſſive.

Mad. DAMON.

Qu'entendez-vous par-là?

M. ORGON.

Je ne le ſai pas trop moi-même, & je ne me donnerai certainement pas la peine d'y réfléchir pour vous l'expliquer. A quoi bon ſe tourmenter ſur un mot? Je ſuis déjà excédé d'avoir tant parlé, & je voudrois bien que ma femme fût ici, pour vous entretenir à ma place.

Mad. DAMON.

Cela ſeroit plus commode en effet; mais comment imaginez-vous, que votre femme puiſſe parler en votre nom?

M. ORGON.

Parce qu'elle ſait tout ce que je penſe, & qu'elle parle plus volontiers que moi. Quelque peu que je diſe, elle s'y tient rarement. Ou elle le corrige, ou elle l'étend, ou elle m'en fait voir les inconvéniens: & je conſens à tout, pour n'avoir pas la peine de conteſter. Ainſi

ma

ma chere moitié penſe & parle pour moi.

Mad. DAMON.

J'admire votre franchiſe avec moi, mon frere: & pourquoi me faites-vous cet aveu? J'aurois craint de vous déſobliger en vous attribuant une partie des foibleſſes que vous vous donnez vous-même.

M. ORGON.

Je dis la vérité: elle me coûte moins que la diſſimulation. Ma façon d'être n'eſt peut-être pas la meilleure; mais au moins elle eſt la plus tranquille, & par conſéquent la plus raiſonnable.

Mad. DAMON.

Il me ſemble, que vous confondez l'apathie avec la tranquillité.

M. ORGON.

Soit: encore une fois je ne conteſte pas ſur les mots. Mon but eſt de n'avoir rien à faire; je veux éviter juſqu'à la peine d'avoir à me déterminer.

Mad. DAMON.

Je commence à comprendre tout l'embarras qu'a dû vous cauſer mon Billet de Loterie, & je vous en demande pardon. Il a d'abord fallu que vous m'en procuraſſiez un ; premiere peine. Enſuite il a fallu faire un choix ; ſeconde peine. Vous avez été obligé d'en faire toucher le prix à Berlin ; troiſieme peine : & ſi vous recevez aujourd'hui ou demain la liſte par votre Correſpondant, voilà une quatrieme peine, ſans compter encore celle que je vous cauſe actuellement.

M. ORGON.

Vous attachez trop de valeur au petit ſervice que je vous rends. Je ſais ce qu'on doit à une belle-ſœur qu'on aime ; mais je ne ſens pas moins, qu'une vie tranquille eſt la ſeule raiſonnable. Vous ne connoiſſez pas, quel bonheur c'eſt de n'avoir jamais à penſer à ce qu'on veut faire, & d'être même diſpenſé de vouloir. Mes rentes viennent ſans que j'y ſonge : & quand elles ſont arrivées, je n'y ſonge

pas davantage; c'eſt l'affaire de ma femme. Si elle me dit Mangeons, je mange; ſi elle me propoſe de prendre du café, j'en prends, pourvû qu'elle me le verſe. En un mot, elle fait de ma volonté comme de mon argent, tout ce qu'elle veut.

Mad. DAMON.

C'eſt-à-dire, mon cher frere, que vous êtes comme une machine qu'on pouſſe où l'on veut.

M. ORGON.

Vous [illegible] briſons là: machine [illegible] nous, [illegible] très-bien comme je ſuis; [illegible] envie de changer. Mais nous avons furieuſement parlé; j'en ſuis exténué....

Mad. DAMON.

Voulez-vous un oreiller pour repoſer votre tête?... Mais voici Madame votre épouſe.

SCENE II.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, Mad. ORGON.

Mad. ORGON.

PUISQUE vous le désirez, ma chere Sœur, je me rends à votre invitation ; mais je vous demande en grâce, de ne rien faire d'extraordinaire pour nous.

Mad. DAMON.

Ne craignez rien : vous connoissez mon mari ; il n'aime pas les grands repas, & le jour de sa fête n'est pas chez lui plus splendide que les autres jours. Je vais lui dire de venir.

SCENE III.

M. & Mad. ORGON.

Mad. ORGON.

VRAIMENT, notre belle-ſœur eſt bien parée! Si je ne la connoiſſois pas, je la prendrois pour une grande Dame. Si j'étois comme bien d'autres, je ne ſaurois que penſer, de trouver mon mari en tête-à-tête avec une femme qui, ſans doute, n'a pas mis ſes plus beaux habits pour rien.

M. ORGON.

Eſt-elle donc ſi bien parée? Je n'y avois pas fait attention.

Mad. ORGON.

Je ne ſai ſi vous y avez fait attention ou non; mais pourquoi êtes-vous venu ici avant moi?

M. ORGON.

C'eſt toi qui m'as dit d'y venir.

Mad. ORGON.

Bon; mais vous ai-je dit auſſi de reſter ſeul avec elle? Il paroît que vous ne vous ennuyez point enſemble. Que vous diſoit-elle donc de ſi intéreſſant?

M. ORGON.

Ma foi je n'en ſai rien: je ne m'impoſe pas le fardeau de retenir ce que j'entends.

Mad. ORGON.

Vous croyez m'échapper par cette indifférence affectée; mais, répondez-moi: m'aimez-vous, ou ne m'aimez-vous pas?

M. ORGON.

Eh oui, je t'aime.

Mad. ORGON.

Si vous m'aimez, j'exige que vous me rendiez compte de votre converſation avec Madame Damon.

M. ORGON.

Oui, ſi je m'en ſouviens. Je lui diſois, je crois, que le parler me fatigue.

Mad. ORGON.

Quelle adreſſe ! Où avez-vous pris cette défaite ingénieuſe ? Notre belle-ſœur, ſans doute, a prévu ma queſtion, & vous a ſuggéré la réponſe. Mais je n'en ſuis pas la dupe, & vous m'apprendrez, s'il vous plaît, ce que vous avez dit avec cette femme préſomptueuſe, folle, hautaine, & malheureuſement trop ſéduiſante.

M. ORGON.

Ne me tourmente pas davantage, je t'en conjure. Je m'endormirai, je crois, ſi tu me forces à penſer.

Mad. ORGON.

Duſſiez-vous vous endormir pour dix ans, il faut que je ſache de quoi vous avez parlé avec cette femme.

M. ORGON.

Je me le rappelle enfin. Nous parlions de la Loterie de Berlin.

Mad. ORGON.

Quel eſt donc ce ſecret ?

M. ORGON.

Il y a quelque temps que notre belle-ſœur me pria de prendre pour elle un billet de la Loterie de Berlin : cette Lotterie vient d'être tirée : elle me demandoit, ſi ſon billet avoit gagné.

Mad. ORGON.

Mais en vérité, voilà qui eſt admirable. Quoi, vous vous employez pour notre belle-ſœur ſans en dire un mot à votre femme ? Si le monde ſavoit ces choſes-là, que penſeroit-il, que diroit-il ?

M. ORGON.

Il diroit ce qu'il voudroit. Mais, au nom de Dieu, mon enfant, ne me fais pas tant parler, cela m'incommode.

Mad. ORGON.

Vous n'avez pas ces craintes, quand vous cauſez avec votre belle-ſœur, quand il eſt queſtion de myſteres entre vous. Vous devriez être honteux de tromper une femme auſſi droite, auſſi vertueuſe que moi, & qui en uſe avec autant de confiance avec vous !

M. ORGON.

Je ne te trompe pas. Notre belle-ſœur m'avoit demandé le ſecret, parce qu'elle ne veut pas que ſon mari ſache qu'elle met à la Loterie.

Mad. ORGON.

Quoi, ſon mari ne le ſait donc pas? Cela eſt excellent. Voilà donc cette femme ſi raiſonnable, ſi vertueuſe, dont tout le monde parle comme d'une merveille : elle trompe ſon digne mari : elle lui vole ſon bien, pour mettre à la Loterie, afin de ſe procurer de quoi ſoutenir ſon luxe & écraſer les autres femmes de ſon état. Eh, mon Dieu ! on n'a pas tant de ſoin de ſe parer, quand on ne veut plaire qu'à ſon mari. Qu'en dites-vous? Prendrez-vous ſa défenſe? Direz-vous, que je lui fais injuſtice?

M. ORGON.

Je crois qu'il ne ſeroit pas difficile de la défendre, mais je ne m'engagerai pas dans cette diſcuſſion.

Mad. ORGON.

C'eſt-à-dire que votre femme a tort? Vous me prenez donc pour une calomniatrice; car il faut l'un ou l'autre : ou notre belle-ſœur eſt telle que je dis, ou je la calomnie. Lequel ſoutiendriez-vous?

M. ORGON.

Je ne ſoutiens ni l'un ni l'autre.

Mad. ORGON.

Et moi je ſoutiens que j'ai raiſon...

M. ORGON.

Eh oui, mon enfant, tu as raiſon, elle a raiſon, nous avons tous raiſon; mais ſi cela te plait davantage, tu auras ſeule raiſon. Laiſſe-moi en repos, & embraſſe-moi.

Mad. ORGON.

Vous ne le méritez pas; mais pour vous faire voir que je ſuis ſans rancune... (*Elle l'embraſſe*) N'eſt-ce pas, mon ami, tu avois tort?

M. ORGON.

Aſſurément.

Mad. ORGON.

N'eſt-il pas vrai, qu'il s'en faut beau-

coup que notre belle-ſœur ſoit auſſi belle qu'on le dit ?

M. ORGON.

Eh oui, mon Ange, tu es beaucoup plus belle.

Mad. ORGON.

J'ai donc raiſon de dire, que notre belle-ſœur n'a pas (*Elle l'embraſſe*) à beaucoup près autant d'eſprit & d'agrémens qu'on s'efforce de lui en trouver dans toutes les ſociétés ?

M. ORGON.

Oui, tu vaux mieux qu'elle à tous égards ; mais, je t'en prie, ne me fais pas tant parler.

Mad. ORGON.

Ah, mon cher petit mari ! Je m'apperçois dans ce moment, que j'ai laiſſé mon argent dans ma commode, & que j'ai oublié de la fermer. Ne me feras-tu pas le plaiſir de l'aller chercher ?...

M. ORGON.

Ce que tu me propoſes là, eſt bien

terrible ; mais j'y conſens, à condition que je prendrai des Porteurs.

Mad. ORGON.

Sans doute. Tenez, voilà de quoi les payer.

SCENE IV.

Mad. ORGON, M. DAMON.

M. DAMON.

JE ſuis charmé, Madame, de vous poſſéder aujourd'hui chez moi ; mais ne vous attendez pas à faire bonne chere.

Mad. ORGON.

C'eſt pour avoir le plaiſir d'être avec vous que je ſuis venue, & non pour faire bonne chere ; je vous ſouhaite une bonne fête, mon cher frere ; puiſſions-nous dans cinquante ans nous raſſembler encore pour la célébrer enſemble.

M. DAMON.

Que le Ciel accompliſſe vos vœux & vous accorde & à votre mari tout ce qui

peut vous rendre heureux. Pour moi, je ſens que la plus grande partie de ma carriere eſt finie : je m'apperçois tous les jours, que mes forces diminuent : je ſuccombe ſous le poids des affaires & des ſoins du ménage. Vous ſavez que je fais valoir moi-même tout mon bien; & quand on y veille avec attention, & qu'on veut ſe ſoutenir honorablement dans le monde, il en coûte bien des peines. Heureuſement que rien ne me rebute; & pour économiſer un écu ou pour le gagner, je ne trouve rien difficile. Mais, hélas! il en coûte tant pour amaſſer, & ſi peu pour dépenſer! & nos beſoins ſont ſi multipliés! Je ne ceſſe de répéter à ma femme, qu'un homme n'eſt jamais ſûr d'avoir aſſez de bien que quand il eſt mort.

Mad. ORGON.

Vous avez raiſon, mon cher frere. Votre Epouſe eſt mon amie intime; je la regarde comme une autre moi-même : mais je ne ſaurois m'empêcher de blâmer ſa

générolité, que j'appellerois volontiers indiſcrétion & légéreté. Ses intentions ſont louables; cependant... mais il ne faut pas, que des amies parlent l'une de l'autre. Il en coûte furieuſement à une femme pour ſe conformer à toutes les modes. Voyez quelle ſimplicité & quelle modeſtie regnent dans mes ajuſtemens. Je pourrois cependant, eu égard à mon âge, porter des habits plus brillans.

M. DAMON.

Pour le coup vous me mettez à mon aiſe. Ma femme, à la vérité, eſt belle, jeune & vertueuſe: auſſi l'aimé-je tendrement; mais je trouve qu'elle recherche un peu trop la parure, & qu'elle eſt trop libérale: & cela me déplait infiniment. Je ne la trouve jamais ſi aimable que quand elle eſt dans ſon négligé. Si jamais elle pouvoit contracter du goût pour l'économie, elle ſeroit adorable, & je ne pourrois ſouhaiter une femme plus accomplie.

Mad. ORGON.

Elle y parviendra ; elle connoîtra un jour la valeur de l'argent.

M. DAMON.

De l'argent, elle n'en a pas ! Elle eſt obligée de me demander juſqu'au moindre ſou dont elle a beſoin.

Mad. ORGON.

En ce cas-là vous devez être tranquille ; car j'imagine qu'elle ne vous demande pas au-delà de ſes beſoins ?

M. DAMON.

Et voilà ce que je ne ſai pas. Elle aime à donner, & je crains qu'elle ne ſe ruine pour la fille de feu ſa ſœur, qu'elle aime comme ſon enfant ; mais je mettrai fin à mes inquiétudes de ce côté-là : je marierai ma niece avec Monſieur Simon, mon Pupille. Il eſt riche ; ainſi ma femme n'aura plus le prétexte des beſoins de ſa parente, pour exercer ſa généroſité envers elle. Monſieur Simon & Caroline viennent ſouper avec nous ; peut-être en

ferons-nous ce ſoir des Epoux ſans qu'ils s'y attendent.

Mad. ORGON.

Mais, mon cher frere.... Non, non; pour Dieu ne me demandez pas ce que j'allois vous dire; cela ne ſortira jamais de ma bouche; votre Epouſe eſt trop mon amie; ſans doute que c'eſt le fruit de ſes épargnes....

M. DAMON.

Quoi donc, quoi donc, ma femme veut-elle me ruiner? Parlez, expliquez-vous..... Quoi! après ce qu'elle ma promis encore aujourd'hui? Malheureux que je ſuis! Quoi! cette femme qui m'eſt ſi chere, que j'ai épouſée ſans dot, c'eſt elle qui m'égorgera? Qui diſſipera tout mon bien?

Mad. ORGON.

Pouvez-vous concevoir de pareils ſoupçons ſur le compte de votre femme? Elle eſt mon amie; & ſi je m'étois doutée que vous vous porteriez à cet excès, je me ſerois bien gardée de vous dire un

mot. Quand eſt-ce que j'ai dit, qu'elle diſſipoit votre bien? Que le Ciel me préſerve d'en avoir la penſée; & quand elle riſqueroit quelques écus à la loterie, eſt-ce là de quoi renverſer votre ménage?

M. DAMON.

Comment? Ma femme met de l'argent à la loterie? Oh la maudite femme! Je (*a*) me refuſe juſqu'au néceſſaire: & mon abominable femme met à la loterie? Ah! elle me fera périr de déſeſpoir! Cruels amis, qui m'avez conſeillé ce mariage funeſte!... Parlez, Madame, au nom de Dieu, parlez; apprenez-moi combien ma femme a mis à la loterie... Voilà qui eſt fini; je ne veux plus entendre parler d'elle.... je la livre au bras ſéculier.... à la rigueur des loix! Oui,

(*a*) L'Auteur ajoute, j'expoſe mon corps & mon ame; j'imagine tous les expédiens poſſibles pour éviter d'aller à confeſſe, & je n'y vais que trois fois l'an pour épargner la quatrieme piece de vingt-quatre ſols, &c.

oui, je l'abandonne, je ne la connois plus....

Mad. ORGON.

Calmez-vous, mon cher Frere...

M. DAMON.

Vous ſavez qu'il eſt défendu, par une Ordonnance publique, de rien mettre aux loteries étrangeres.... Je vais me plaindre à la Juſtice, & la prier de venir à mon ſecours.... Je veux me ſéparer d'une ſi méchante femme!... Mais où prend-elle de l'argent? On pend à Paris un malheureux qui a volé vingt ſols, on le pend ſans miſéricorde : & on ne ſépareroit pas un homme d'avec une femme qui le trompe? Je veux qu'elle ſoit miſe dans une maiſon de force. Je cours ſur le champ en faire expédier l'ordre. Elle n'y ſera pas même alimentée à mes dépens.... non, jamais!...

Mad. ORGON.

Votre fureur ceſſera-t-elle enfin? Avez-vous aſſez déliré? Que ſignifient, dites-moi, tous les vilains propos que vous

tenez? à quoi ſervent-ils? Votre femme a mis quatre écus à la loterie: eh bien, eſt-ce une raiſon pour aller comme un imbécille vous expoſer au mépris & à la riſée des Juges?

M. DAMON.

Soit; je ne le ferai pas; je ne la citerai pas devant les Juges: vous avez raiſon, ma Sœur, il m'en coûteroit encore des frais. Je ne veux rien avoir à déméler avec la Juſtice; elle pourroit déférer le ſerment à ma femme; & pour reſter chez moi, elle ſeroit peut-être capable d'affirmer &....

Mad. ORGON.

Eh doucement, M. Damon, doucement; pas tant de mépris, s'il vous plait: ne croyez pas qu'un homme ſoit une choſe aſſez merveilleuſe aux yeux d'une femme, pour qu'elle veuille s'en conſerver la ſociété par un faux ſerment.

M. DAMON.

Je me chargerai moi-même de la punition de la mienne; je la réduirai juſ-

qu'à me demander pardon à genoux, & je la priverai pendant huit jours de tout commerce avec moi.

Mad. ORGON.

Vous me faites pitié avec vos ſots propos. Vous ne prenez pas garde apparemment, que vous inſultez tout le ſexe, & que j'y ſuis compriſe auſſi. Si votre femme eſt une inſenſée, faites en tout ce qu'il vous plaira; mais ſouvenez vous en ma préſence, de ne jamais parler de mes ſemblables qu'avec reſpect, ou je vous ferai voir ce que c'eſt qu'une femme. Il ne vous manqueroit plus que de battre la vôtre... Si je l'étois, je vous...

M. DAMON.

Il faut de l'ordre & de la ſubordination dans un ménage. Feu mon pere jetta un jour ma mere du haut d'un eſcalier en bas, parce qu'elle l'avoit contredit: ma femme me connoîtra auſſi; je vais de ce pas....

Mad. ORGON.

Où allez-vous? Etes-vous donc aſſez

crédule pour ajouter foi à l'hiſtoire de la loterie? Ne voyez-vous pas que j'ai voulu vous mettre à l'épreuve, & ſavoir ſi vous étiez méchant? Voilà comme on apprend à connoître Meſſieurs les maris. Votre épouſe n'a ſongé de ſa vie à mettre à la loterie; mais vous êtes ſi violent, ſi ſoupçonneux, que dans un inſtant vous la croiriez capable du plus grand forfait. Si vous aviez fait attention à mon air & à mon ton, vous vous ſeriez apperçu que tout ce que je vous ai dit n'étoit qu'une fiction. Je vous déclare qu'il n'y a pas un mot de vrai, que je n'ai voulu que voir comment vous prendriez la choſe; & ſi vous ne me croyez pas, je vais à l'inſtant même ſortir de votre maiſon pour n'y rentrer jamais.

M. DAMON.

Je vous pardonne, ma chere Sœur, de vous être jouée de ma crédulité, puiſque vous m'avez mis dans le cas de connoître & de déteſter la violence à laquelle je ſuis capable de me laiſſer em-

porter. Oui, je ſuis trop crédule, j'en rougis, & j'en demanderai mille fois pardon à ma pauvre femme.

Mad. ORGON.

Gardez-vous en bien; je ne veux pas que vous lui diſiez un mot de cette aventure: promettez-le moi, ou de ma vie je ne mettrai le pied chez vous.

M. DAMON.

J'y conſens; je ne lui en dirai rien. La voici: regardez-là, Madame, n'ai-je pas là une femme adorable?

SCENE V.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, Mad. DAMON.

Mad. DAMON.

OU voulez-vous, ma chere Madame Orgon, que nous prenions notre café? Dans le jardin, ſur le balcon, ou ici?

Mad. ORGON.

Où il vous plaira, ma chere amie; je me trouverai bien par-tout avec vous.

M. DAMON.

Allons le prendre au jardin, ma Sœur: je vous ferai voir en même-temps un petit échantillon de l'intelligence & de l'adreſſe de ma femme. Elle a arrangé mon jardin dans un goût admirable.

Mad. DAMON.

Grâces à votre Jardinier, mon ami; c'eſt lui qui en a tout le mérite.

M. DAMON.

Je vais tout diſpoſer pour vous recevoir, ma chere Sœur, & quand tout ſera prêt, je viendrai vous donner la main.

SCENE VI.

Mad. ORGON, Mad. DAMON.

Mad. ORGON.

JE ſuis honteuſe de l'embarras que je vous cauſe, ma chere Sœur.... Il me ſemble que vous avez là des boucles d'oreilles bien magnifiques? Je ne vous les ai pas encore vues. Eſt-ce une acquiſition que vous avez faite, ou un préſent de votre mari?

Mad. DAMON.

Ni mon mari ni moi ne mettrions tant d'argent à une choſe de pur agrément, & dont on peut fort-bien ſe paſſer: c'eſt un préſent que m'a fait un célebre Jouaillier d'Auſbourg, ami de mon mari. Il y a quelque ſemaines qu'il paſſa ici, & vint deſcendre chez nous, où il fut retenu pendant quelque temps par une maladie dont il avoit été ſurpris en route. En partant, il me força d'accepter ces boucles d'oreilles

d'oreilles & une très-belle aigrette, pour me remercier, disoit-il, des peines qu'il m'avoit occasionnées pendant son indisposition. J'aurois refusé son présent, si je l'avois pu sans le désobliger : c'est bien l'homme le plus honnête & le plus estimable que j'aye vu de ma vie. Il me pénétroit de compassion & d'admiration tout-à-la fois, par la douceur & le courage avec lesquels il supportoit les plus vives douleurs.

Mad. ORGON.

En vérité, Madame, vous êtes heureuse avec les hommes. Tous les présens que j'ai reçus d'eux en toute ma vie, ne valent pas la moitié de vos boucles d'oreilles. Vous dites qu'il vous a donné aussi une aigrette? Montrez-la moi, je vous le demande par grâce. Vous ne sauriez croire quel plaisir me fait le bien qui vous arrive. Je consentirois à passer ma vie dans l'habillement le plus simple, pourvu que je vous visse toujours magnifiquement mise. La parure vous

ſied à merveille. Faites-moi donc voir votre aigrette, je vous en prie : elle eſt bien riche, n'eſt-ce pas ?

Mad. DAMON.

Très-riche. Je vais vous la chercher, ſi vous trouvez bon que je vous laiſſe un moment ſeule.

Mad. ORGON.

Volontiers, volontiers. Eh, voilà mon pauvre mari de retour.

SCENE VII.

M. & Mad. ORGON.

M. ORGON.

TENEZ, voilà votre argent. Je ſuis excédé, moulu. Ces maudits Porteurs ont poſé la chaiſe ſi rudement à terre, que tout mon corps en a été ébranlé.

Mad. ORGON.

N'êtes-vous pas déjà fâché du petit ſervice que vous m'avez rendu ? Il n'y a rien que je ne faſſe pour vous ; & quand

il s'agit de faire un pas pour moi, vous ſemblez en avoir du regret? Vous n'avez nul égard, nulle attention pour moi. Vous ne vous appercevez pas ſeulement, que dans ce moment je ſouffre beaucoup, & que je ſuis très-mal?

M. ORGON.

En vérité, ma chere enfant, je ne m'en apperçois pas en effet.

Mad. ORGON.

Cela ne m'étonne pas; vous craindriez de vous fatiguer la vue, ſi vous me regardiez attentivement. Je vous répete que je ſuis très-mal, mais très-mal. La foibleſſe m'ôte la force de parler. Vous ne voulez pas le croire? Vous êtes ſans pitié pour moi?

M. ORGON.

Ne te fâche pas, mon amie, ne te fâche pas: je vois bien que tu es malade... Dis-moi ce que tu as?

Mad. ORGON.

Ce que j'ai? Je n'en ſai rien..... mais ce que je ſai; c'eſt que je ſuis une femme

très-malheureuſe..... oh oui, très-malheureuſe! Je cherche à obliger tout le monde; j'aime mon mari; je remplis avec une exactitude ſcrupuleuſe tous les devoirs d'une honnête femme: & rien ne me réuſſit, tandis que tout proſpere à ma belle-ſœur. Croiriez-vous qu'on a fait préſent à cette créature inconſidérée & préſomptueuſe, d'une paire de boucles d'oreilles magnifiques?..... Dieu ſait qui & pourquoi! Elle prétend que c'eſt un Jouailler qui les lui a données. Je veux bien le croire; mais à quelle occaſion les lui a-t-il données? On ne fait pas de pareils préſens ſans de fortes raiſons. Pourquoi ne m'en fait-on point à moi, ſi on peut les offrir à des femmes innocentes? En vérité, ſi vous voyiez l'aigrette qui accompagne les boucles d'oreilles, vous en ſeriez ébloui.....

M. ORGON.

Vous l'avez donc vue?

Mad. ORGON.

Belle queſtion! Cela eſt bien eſſenciel

à la choſe ! Il impoſte peu que je l'aye vue ou non ; c'eſt comme ſi je l'avois vue cent fois. Je ne dis rien que je ne le croie : & ce que je crois eſt plus ſûr que ce que les autres voient. Enfin, je ſuis la femme du monde la plus infortunée..... Auſſi c'eſt vous..... votre indifférence, vos manieres froides, ſont cauſe que les hommes n'ont aucun égard pour moi : ils me ſuppoſent du même caractere, de la même inſenſibilité que vous, parce que j'ai fait la ſottiſe de vous épouſer.

M. ORGON.

De quoi s'agit-il donc ? Pardon, ma chere Epouſe, je n'ai pas fait attention à ce que tu me diſois ; je ſongeois à la brutalité de ces maudits Porteurs, à la ſecouſſe épouvantable qu'ils m'ont donnée : tous mes membres en ſont encore diſloqués.

Mad. ORGON.

Peſte de vous & de vos Porteurs ! Ne diroit-on pas que votre corps eſt comme une toile d'araignée que le moindre ſouf-

ſle eſt capable de briſer? Laiſſez-là vos Porteurs, & dites-moi de grâce, pourquoi vous ne me demandez pas des nouvelles de ma ſanté? Ne voyez-vous pas que mon mal va en augmentant?.... Oh, les maudites boucles d'oreilles! l'exécrable aigrette!

M. ORGON.

Si tu le crois néceſſaire, envoie chercher ton Médecin. Ton indiſpoſition eſt peut-être une ſuite du mariage: les femmes.....

Mad. ORGON.

Ne me tenez pas de ces propos-là! Il y a dix ans que je demande au Ciel de me donner un enfant, mais il ne m'écoute pas. Ma mere en a eu treize, & ce n'eſt pas ma faute, ſi nous mourons ſans deſcendans: mais vous ne ſavez que dormir, manger & boire. Soit; notre bien paſſera à des héritiers qui ſe moqueront de nous..... Si on remontoit à l'origine des cauſes, on trouveroit peut-

être dans les égaremens de la jeuneſſe.... je n'en veux pas dire davantage.

M. ORGON.

Les enfans ſont une bénédiction du Ciel : d'ailleurs, on peut fort bien ſe paſſer d'en avoir ; on en vit plus à ſon aiſe. Je voudrois qu'on apportât le caffé : je me ſens lourd, & j'ai de la peine à réſiſter au ſommeil ; je n'ai ceſſé de bâiller toute la matinée : je ne ſai ce que cela m'annonce. Vous verrez, que les ſecouſſes que m'ont données ces maudits Porteurs..... Dieu veuille qu'il ne m'en arrive point d'accident !

Mad. ORGON.

Eh, finiſſez donc, je vous en prie ! Vos ridicules lamentations ne ſont qu'irriter mon mal. Il eſt bien queſtion de vos Porteurs : il s'agit des boucles d'oreilles, de l'aigrette.....

M. ORGON.

Que n'en achetes-tu ? Notre Fermier a apporté dix écus ce matin, tandis que j'étois au logis ; prends-les, mon

l'Ange, prends-les, & achetes-en des boucles d'oreilles.

Mad. ORGON.

Vraiement, voilà une belle ſomme pour acheter des boucles d'oreilles! Vous êtes un ſot homme. Mais ſavez-vous, que cinquante piſtoles ne ſuffiroient pas, pour en avoir comme celles de ma belle-ſœur? Et de pareilles aux ſiennes ne feroient pas mon affaire. J'en veux de plus belles, par la raiſon que je vaux mieux qu'elle à tous égards.

SCENE VIII.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, Mad. DAMON.

Mad. DAMON.

QU'AVEZ-VOUS donc, Madame? Je vous trouve l'air bien triſte.

Mad. ORGON.

Ah! ma chere; & vîte allons prendre l'air, je vous en prie; je ne me trouve

pas bien. Mon mari vient de me raconter, avec quelle inhumanité ſes Porteurs l'ont traité : ce récit m'a fait une révolution..... J'étouffe de dépit.... Ah ! les vilaines gens que ces Porteurs ; ils l'ont poſé à terre avec une violence, une brutalité ! ils lui ont tenu des propos !.... & il ne veut pas porter ſa plainte.... Avez-vous là cette aigrette ?

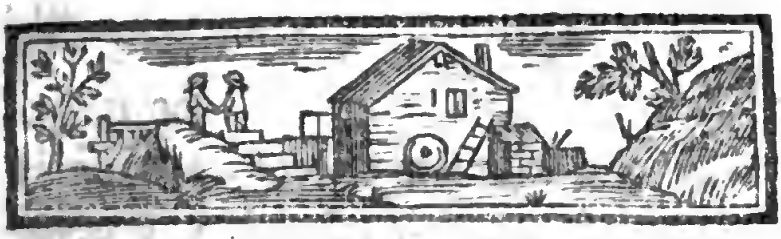
Mad. DAMON.

Je vous la ferai voir, quand nous aurons pris notre café. Venez, Monſieur Orgon ; aidez-moi à conduire Madame votre Epouſe.

M. ORGON.

Le jardin eſt-il loin d'ici ?.... Je ſuis déjà très-fatigué..... Ah, je me ſouviens qu'il tient à la maiſon.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

M. ORGON, M. DAMON.

M. Damon.

Eh bien, mon frere, comment trouvez-vous mon petit jardin ? N'eſt-il pas charmant ? Il eſt vrai que j'y fais bien de la dépenſe, & que je la regrette ſouvent. Mais enfin, il fait les délices de ma femme ; & quand elle me préſente une fleur ou un fruit, avec toutes ces grâces que vous lui connoiſſez, j'oublie tout ce que cela me coûte.

M. Orgon.

Je trouve votre jardin fort beau ; j'y ai pris mon café avec plaiſir. Cependant je voudrois n'y avoir pas été : un maudit

couſin m'y a piqué à la jambe ; cela me cauſe une démangeaiſon inſuportable, & ce qui pis eſt, je ſuis obligé de me baiſſer pour me gratter. Je ſuis ſûr que je ne pourrai fermer l'œil de toute la nuit.

M. DAMON.

Vous êtes trop délicat. Allez, allez, ſoyez tranquille ; vous ne mourrez pas de cette bleſſure. Je ne veux cependant pas, que ſur la parure de mon jardin vous me regardiez comme un prodigue. Cette magnificence dans le fond ne me coûte pas un ſou ; & voici comme je m'y prends. Vous ſavez qu'en qualité de Tuteur de Monſieur Simon j'ai à lui des ſommes conſidérables entre les mains : je les fais travailler à raiſon de huit ou dix pour cent ; je ne les porte dans mes comptes que ſur le pied de cinq, ſelon les loix du Pays, & je retiens le ſurplus, que je conſacre à l'entretien de mon jardin. Je crois que ce bénéfice m'appartient très-légitimement, & que je peux me

l'approprier ſans bleſſer ma conſcience. Il eſt pourtant bon, que ma femme ne le ſache pas; elle eſt ſi délicate ſur ces miſeres là, qu'elle y attacheroit de l'importance. Si je penſois comme elle, notre maiſon ſeroit le temple de la vertu, mais on y mourroit de faim. Je tâche de prendre un milieu en toutes choſes. N'ai-je pas raiſon? Qu'en dites-vous, mon frere? Lequel vaut mieux, à votre avis, être tout à la fois vertueux & riche par induſtrie: ou n'être que vertueux, & pauvre par ſimplicité?

M. ORGON.

La queſtion eſt trop difficile à décider pour moi: je ne me mêle point de ces ſubtilités; je ne hais ni n'aime la vertu, non plus que je n'eſtime ni ne mépriſe les richeſſes. Pourvu que j'aye une bonne table, toutes mes commodités & du repos, je ſuis content. Quant à la vertu.... ma foi, je ne m'en mets pas fort en peine.

M. DAMON.

J'entends; c'eſt-à-dire que vous vous

trouveriez à merveille dans un monde où on employeroit quinze heures de la journée à dormir, & le reſte à boire & à manger.

M. ORGON.

Je ne trouverois pas cela ſi déraiſonnable. Quoi ! donneriez-vous au travail la préférence ſur le plaiſir ? Et pourquoi travaille-t-on ? Pour vivre heureux & content. Or, ſi je peux être content & heureux ſans travailler, n'ai-je pas raiſon de ne rien faire ?

M. DAMON.

Mais ſi nous avons été inutiles ſur la terre, quelle réputation laiſſerons-nous après nous ?

M. ORGON.

Vous êtes excellent avec votre réputation. Ne me bercez pas de ces contes-là. Je ſuis capable de garder mon ſérieux en écoutant les choſes les plus plaiſantes. Mais quand on me parle de la réputation qui nous attend lorſque nous ne ſerons plus, je ne peux m'empêcher d'écla-

ter de rire. Il faut que les hommes ſoient bien fous, pour s'embarraſſer d'une choſe qui n'eſt rien.

M. DAMON.

Vous ne faites pas attention, mon cher frere, que vous renverſez ce que la Morale & la ſaine Philoſophie ont de plus reſpectable. Quoi ! n'eſt-ce donc rien, qu'on diſe de nous après notre mort : « L'honnête homme que c'étoit ! combien il a travaillé ! combien il s'eſt donné de peines ! Il ſavoit ce que l'argent coûte & ce qu'il vaut : c'eſt lui qui a bâti cette grande maiſon, qui a fait faire ce beau jardin : il a été chargé de dix riches tutelles, dont il s'eſt acquité avec ſoin : il payoit tant au Roi pour la taille & la capitation : il ne buvoit du vin que le jour de ſa fête & lorſque ſa femme étoit en couches ». Je ne me pique pas de me connoître en gloire ; mais ſi vous n'êtes pas ſenſible à celle-là, & ſi elle vous paroît une chimere, il faut que vous n'ayiez aucune idée de Philoſophie.

M. ORGON.

J'ai perdu, comme bien d'autres, quelques années dans les Univerſités ; j'ai eu le triſte avantage d'entendre brailler les Savans : le Diable ſeul peut deviner ce que ces Meſſieurs-là veulent dire. Pour moi, je ne me ſuis pas tourmenté à ſuivre leurs opinions. Leur Philoſophie eſt une belle choſe, ſans doute ; mais je ne m'en ſoucie guere. La mienne fait conſiſter le bonheur dans la paix & la tranquillité : que ceux qui le font conſiſter dans le travail, ſe tuent à travailler, j'y conſens, mais cette phrénélie ne me prendra jamais. Il me ſemble que je commence à avoir appétit, & je mangerois volontiers un morceau. J'ai beaucoup fatigué, beaucoup parlé aujourd'hui. Faites-moi apporter un fauteuil, mon cher frere ; & tandis que vous me raconterez quelque choſe, je verrai ſi je ne pourrai pas faire un petit ſomme : je n'aime pas à être long-temps debout.

SCENE II.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, Mad. ORGON.

Mad. ORGON.

JE trouve l'air un peu froid. Je ne saurois avoir la plus légere indiſpoſition, que tout ce qui eſt ſain pour les autres ne devienne nuiſible pour moi. Je rentre un moment, pour voir ſi je me trouverai mieux ici. Vous voulez bien me le permettre, mon frere?

M. DAMON.

Vous vous mocquez de moi: je ſerai enchanté de pouvoir contribuer à votre rétabliſſement. Avez-vous beſoin de quelque choſe de chez l'Apothicaire?

Mad. ORGON.

Entendez-vous, mon mari, entendez-vous, combien Monſieur eſt prévenant & poli? Vous n'en feriez certainement

pas autant pour moi, quand même je ſerois en travail.

M. ORGON.

Il eſt vrai que je ne ſuis pas grand complimenteur de mon naturel : cependant j'ai le cœur excellent, & je le prouve volontiers tant qu'il ne faut ni parler ni agir. Ces ſortes d'efforts ne conviennent ni à mon corps ni à mon ame. Tâche, mon cher cœur, tâche de prendre le deſſus : pour moi, j'aime mieux tomber malade pour l'amour de toi, que de me trémouſſer pour te ſecourir.

Mad. ORGON.

N'en jurez pas, je vous crois.

M. DAMON.

Vous vous amuſez à plaiſanter votre Epoux ; je vous réponds cependant, qu'il a le meilleur cœur du monde.

Mad. ORGON.

Oui : mais ſi tous les hommes l'avoient auſſi bon, le genre humain ne ſubſiſteroit pas long-temps. Il n'a le deſſein d'offenſer ni d'obliger perſonne. Je vous

prends pour Juge, mon frere : peut-on être plus malade que je le ſuis, & peut-on y être auſſi inſenſible qu'il l'eſt ?

M. ORGON.

J'ai pour maxime, que la meilleure excuſe eſt de n'en donner aucune. Je ſai, quoi que tu puiſſes dire, que tu m'aimes : tu ſais que je t'aime auſſi. N'auriez-vous pas, mon frere, quelque liqueur confortative, quelques gouttes de beaume à lui faire avaler ?

M. DAMON.

Je n'ai jamais de ces choſes-là chez moi, & je ne dépenſe guere d'argent en drogues : je regarde la Nature comme le meilleur Médecin. Je n'ai qu'une façon chez moi de guérir tous les malades : la diete. Si je ſuis incommodé, je fais abſtinence ; & j'en uſe de même à l'égard des autres, juſqu'à ce que je voie qu'ils ſont parfaitement rétablis.

Mad. ORGON.

Je penſe, que vous n'avez pas intention de me mettre à votre régime ?

M. DAMON.

A Dieu ne plaiſe ! Je vais à l'inſtant vous envoyer chercher de la poudre d'écreviſſe.

Mad. ORGON.

Gardez votre remede de deux liards.

M. DAMON.

Nous y mêlerons de la corne de cerf ; j'en ai ; cela eſt fort rafraîchiſſant.

M. ORGON.

Prends quelques gouttes d'eſſence de caſtor, ma chere enfant ; tu en fais ſouvent uſage, & tu t'en trouves toujours bien.

Mad. ORGON.

Vous êtes un ſot & un impudent ! Si je n'étois pas déjà malade, vos propos ſuffiroient pour me rendre telle. N'imaginez-vous point de maladies plus ridicules à me ſuppoſer ? Au nom de Dieu, laiſſez-moi tranquille & allez faire un tour dans le jardin : auſſi-bien ai-je quelque choſe à dire en particulier à Monſieur.

M. ORGON.

Et pourquoi voulez-vous que je m'en aille ? Laiſſez-moi ici. Dites à Monſieur tout ce qu'il vous plaira ; je vous promets de ne rien écouter ; j'eſpere même que je m'endormirai.

Mad. ORGON.

Vous ne voulez donc pas partir ? Vous voulez me contrarier en tout ?....

M. ORGON.

Eh non, je ne veux pas te contrarier ; & quoi qu'il m'en coûte, je ne ſaurois te rien refuſer. Ouf ! la jambe me fait mal ! Ces diables de couſins ! Je crains que cela ne devienne ſérieux.

SCENE III.

Mad. ORGON, M. DAMON.

Mad. ORGON.

SI vous me promettez de ne pas vous mettre en colere, je vous apprendrai une choſe que ma franchiſe ne me permet pas

de vous cacher plus long-temps ; mais encore une fois, vous me promettez que vous ne vous fâcherez pas?

M. DAMON.

Je vous promets tout ce que vous voudrez, excepté de l'argent. Les temps ſont ſi durs! Je me ſentirai toute ma vie des contributions des Pruſſiens. Grand Dieu, préſervez-nous de la guerre! En vérité, Madame, il me ſeroit impoſſible de me défaire d'une piſtole : la guerre m'a ruiné; & pour comble de maux, on parle encore d'établir une capitation.

Mad. ORGON.

A propos de quoi, je vous prie, ce beau ſermon ſur la miſere du temps? Dieu merci, je ne ſuis pas dans le cas de vous rien emprunter, & je n'ai beſoin de perſonne. Ecoutez-moi : l'affaire de la loterie, dont je vous parlois tantôt, eſt vraie, vraie.

M. DAMON.

Je ſuis mort!

Mad. ORGON.

Ne me trahiſſez pas : votre femme a mis quatre écus à la loterie de Berlin.

M. DAMON.

Comment, quatre écus ? quatre écus jettés par la fenêtre ! Une femme qui dans toute l'année ne gagne pas un ſou ! qui n'a pas apporté une ſerviette dans ma maiſon ! elle met quatre écus à la loterie ? Ah, malheureux que je ſuis ! Attends-toi, attends-toi que le Ciel répande ſes bénédictions ſur un ménage où, on proſtitue ainſi ſes dons, où on met de l'argent à la loterie ! Enlever ſecrétement l'argent d'un mari qu'elle a épouſé à la face de l'Egliſe !

Mad. ORGON.

Souvenez-vous, que vous avez promis de ne pas vous fâcher. Mais ſavez-vous ce qu'il y a à faire ? Votre argent n'eſt pas encore perdu : fouillez dans la commode & le ſecrétaire de votre femme ; tâchez d'enlever le billet : vous trouverez des gens de reſte qui vous l'achete-

ront, puiſque la loterie n'eſt pas encore tirée ; mais il faut que tout cela ſoit ſecret. Par ce moyen vous rattraperez votre argent ; & votre Epouſe, qui ſe doutera bien du tour que vous lui aurez joué, vous ſaura gré de votre diſcrétion, & deviendra plus circonſpecte à l'avenir. Si je croyois qu'elle dût gagner un lot, je ne lui envierois pas cette ſatisfaction, dût elle employer tout ſon gain à tâcher de m'humilier par ſa parure & ſa magnificence.

M. DAMON.

Ah ! vous m'avez rendu la vie. Oui, ma divine ſœur, je ſuivrai votre conſeil ; je fouillerai par-tout ; j'enleverai le billet ; je le vendrai au premier venu..... duſſé-je même y perdre quelque choſe. Soyez tranquille ; je me ferai violence, & je ne dirai rien à ma femme. Je ne choiſirai pas juſtement le jour de ma fête, pour quereller & pour gronder. Hélas, qui ſait ſi je le verrai encore renaître ! Et ſi ce bonheur m'eſt réſervé, la miſere

me permettra-t-elle de la célébrer l'année prochaine? Qui peut prévoir où l'inconduite de ma femme eſt capable de me réduire!

Mad. ORGON.

Suppoſé que tôt ou tard l'envie vous prenne de reprocher cette affaire à votre femme, gardez-vous bien de me nommer, au moins.

M. DAMON.

Non, je ne vous nommerai pas; je vous le jure ſur mon honneur. Permettez que je vous quitte un moment, pour aller chercher le billet. Dès que je l'aurai trouvé, je reviens à vous ſur le champ.

Mad. ORGON.

Me laiſſerez-vous ſeule en l'état où je ſuis? Si je venois à me trouver mal, je ſerois ſans ſecours.

M. DAMON.

Je vous enverrai ma femme.

Mad. ORGON.

Oui, vous verrez que pour tomber en défaillance,

défaillance, j'attendrai l'arrivée de Madame votre Epouſe ! Je ſens déjà....

M. DAMON.

Prenez courage, le Ciel vous ſoutiendra : il m'eſt impoſſible d'attendre davantage. Que n'ai-je déjà ce maudit billet ! La coquine de femme ! Quatre écus, dites-vous ?

Mad. ORGON.

Allez, partez. J'entends Madame Damon dans l'anti-chambre ; elle viendra voir vraiſemblablement comment je me porte.... La, voilà, cette amie généreuſe & compâtiſſante !

SCENE IV.

Mad. ORGON, Mad. DAMON, CAROLINE.

Mad. DAMON.

NOUS vous cherchons, Madame. Eh bien, comment vous trouvez-vous ? Avez-vous un peu repoſé ?

Mad. ORGON.

Je ne ſaurois trop dire comme je ſuis. Tantôt je me trouve un peu mieux, tantôt plus mal. Je ſuis bien malheureuſe d'être née ſi ſenſible ! Le moindre petit chagrin fait autant de ravage ſur moi, qu'une maladie conſidérable en fait ſur les autres. J'ai été cruellement affectée des propos inſolens, que ces coquins de Porteurs ont fait eſſuyer à mon mari, & j'en ſuis honteuſe. J'ai le courage de ſupporter les choſes qui ne regardent que moi ; mais je ne peux réſiſter à ce qui le concerne. Ma femme de chambre m'a auſſi impatientée ce matin, & .....

CAROLINE.

Eh, Madame, oubliez ces bagatelles, elles ne ſervent qu'à irriter votre mal.

Mad. ORGON.

Vous en parlez bien à votre aiſe, Mademoiſelle, & les avis ne vous coûtent rien. Je vois bien, que vous ignorez ce que c'eſt que les domeſtiques : quand vous ſerez à votre ménage, vous m'en direz

des nouvelles. J'avois ordonné le matin à cette coquine, de m'apporter ici une robe brodée & d'autres nippes, pour m'habiller un peu plus décemment que je ne ſuis ; vous voyez qu'elle n'eſt pas encore venue.

Mad. DAMON.

Ne vous impatientez pas, ma chere ſœur ; je vais envoyer à l'inſtant quelqu'un la chercher.

Mad. ORGON.

N'en faites rien ! Je veux voir combien de temps elle me fera encore attendre : elle aura ſûrement rencontré quelqu'un de ſes Galans. Ma foi, tant pis pour elle, ſi elle fait un faux pas ; j'en ſerois ravie : ce ſeroit une juſte punition de tous les mécontentemens qu'elle m'a donnés.

CAROLINE.

Mais ſi cette fille vous déplaît ſi fort, comment ne la renvoyez-vous pas ?

Mad. ORGON.

Excuſez-moi, Mademoiſelle, ſi je ne réponds pas à cette queſtion : vous n'y

entendez rien, & vous ne ſavez pas apparemment que ſi je la mets dehors avant la fin de ſon année, je ſerai obligée de la lui payer toute entiere. Il n'y a que ſix ſemaines qu'elle eſt à mon ſervice : elle m'a déjà fait plus de dégat que neuf mois de ſes gages n'en pourront acquiter... Ah, que je ſouffre ! Je ſuis cependant moins affligée de mon indiſpoſition, que de l'embarras que je vous cauſe, ſurtout un jour comme celui-ci. Je vous en demande pardon, ma chere ſœur; vous auriez quelqu'indulgence pour moi, ſi vous connoiſſiez à quel point je vous aime : je crois que je donnerois ma vie pour faire une choſe qui pourroit vous être agréable.... Vos boucles d'oreilles vous vont à ravir. Pourquoi donc ne me faites-vous pas voir votre aigrette ?

Mad. DAMON.

La voici : je balançois de vous la montrer, parce que quand on ſouffre, on ne ſe ſoucie guere de ſemblables bagatelles.

Mad. ORGON.

Quel bijou ! Une femme de la premiere qualité ne rougiroit pas de la porter. Il faut que l'honnête homme qui vous a fait ce préſent ait l'ame bien généreuſe. Elle me fait mille fois plus de plaiſir que ſi elle m'appartenoit : mon bonheur ſuprême eſt de voir mes amis heureux. Mais êtes-vous bien ſûre que ce ſont de vrais diamans?

Mad. DAMON.

Très-ſûre, & vous pouvez vous en rapporter à moi. Ce qui me plait le plus de ce préſent, c'eſt la ſatisfaction qu'il paroît vous cauſer.

Mad. ORGON.

Ce Monſieur vous a donc donné bien de l'embarras ? Sa maladie a donc duré bien long-temps?

Mad. DAMON.

Trois jours; & il m'a cauſé on ne peut pas moins d'embarras. Je paſſai à côté de ſon lit la nuit où il fut ſi mal; il me pria de lui lire quelque choſe d'un

livre de dévotion : je lui lus un ſermon de Saurin. Je vous ſuis plus obligé de ce ſervice, me dit-il le lendemain, que de tous les ſoins que vous vous êtes donnés pour moi : je ne connoiſſois pas cet excellent livre. Lorſqu'à ſon départ il me donna les boucles & l'aigrette : c'eſt, dit-il, pour le ſermon de Saurin.

Mad. ORGON.

L'honnête homme !

Mad. DAMON.

Comme il montoit dans ſa chaiſe, j'y mis le livre. Je l'accepte, me dit-il ; & quand je mourrai, je vous le léguerai, ou à Mademoiſelle, (Caroline étoit avec moi) & j'y joindrai de quoi en acheter d'autres.

Mad. ORGON.

Eſt-il poſſible ! Ah, que vous me cauſez de joie ! Ainſi vous voilà ſûre d'être ſur ſon teſtament ? Dieu ! s'il alloit mourir en chemin ! Je crois que j'en mourrois auſſi..... Et vous, Mademoiſelle,

avez-vous auſſi obtenu ſes bonnes grâces?

CAROLINE.

Moi, Madame? Je ne me flatte pas d'avoir eu cet avantage. Il a cru, ſans doute, devoir me montrer quelqu'attention, pour me remercier de ce que dans les viſites que je rendois à ma Tante, j'exécutois ſur un clavecin, qui étoit dans une chambre à côté de la ſienne, les airs qu'il déſiroit que je jouaſſe: voilà le ſeul mérite que j'aye eu auprès de lui, & dont il m'a marqué trop de reconnoiſſance en me forçant d'accepter cette bague.

Mad. ORGON.

Il vous a fait un préſent auſſi? En vérité, Meſdames, vous êtes nées l'une & l'autre ſous une heureuſe planete. Comment donc; cette bague eſt admirable. Je ſuis enchantée de votre bonheur, ma chere enfant, & je vous plains en même temps. Une bague de prix demanderoit des habits plus riches que

les vôtres.: mais il ne faut pas déſeſpérer, que votre bonne fortune ne vous amene quelque jour un nouveau malade qui vous donnera de belles étoffes pour vous faire des robes; peut-étre méme votre Monſieur d'Augſbourg aura pourvu à cet objet dans ſon teſtament. Les beaux diamans! quelle groſſeur! quelle netteté! quel feu! En vérité ils m'éblouiſſent, & me font venir les larmes aux yeux.

SCENE V.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, M. DAMON.

M. DAMON.

MA chere Sœur, j'ai quelque choſe à vous dire en particulier: ſi vous voulez venir faire un tour dans le jardin, ma femme & Mademoiſelle Caroline vous attendront ici.

Mad. ORGON.

Comme il vous plaira; je vous prie

ſeulement de ne pas me tenir trop long-temps au grand air.

SCENE VI.

Mad. DAMON, CAROLINE.

CAROLINE.

JE ne ſuis plus ſurpriſe, que Socrate, comme dit le Spectateur, ait eu en partie à ſa femme l'obligation d'être devenu Philoſophe. Une Xantippe comme Madame Orgon, doit rendre plus de ſervice à ſon époux, que ne feroient tous les Traités de Morale. Il me ſemble qu'elle n'étoit pas ſi ridicule la premiere fois que je l'ai vue. Elle a toutes les miſeres & les inconvéniens des enfans. Avez-vous pris garde à toutes les choſes pitoyables qu'elle a dites à M. Simon dans le jardin? Avec quelle indécence elle a parlé à ſon mari?

Mad. DAMON.

Ma chere Caroline, vous ne connoiſſez

pas encore Madame Orgon. La premiere fois qu'on la voit, on la prendroit pour la meilleure perſonne du monde: elle ſe fait violence dans les commencemens, pour paroître aimable & pour ſe faire admirer; & ce ſentiment jette une eſpece de voile ſur ſes véritables penchans, qui la portent invinciblement à l'avarice, à l'envie, à l'orgueil, à la calomnie & à la haine du genre humain. Elle ſe fait une eſpece de gloire, de régner ſur ſon mari, & de le rendre vil & ridicule. Mais les vertus factices ne brillent pas long-temps; le naturel perce, & nous trahit bientôt. Dès la ſeconde fois qu'on la voit, on ſent ce qu'il lui en coûte pour ſe déguiſer, & on la connoît telle qu'elle eſt.

CAROLINE.

Voilà un aimable caractere! Il ne lui manqueroit plus que d'être infidele à ſon mari.

Mad. DAMON.

Sa vanité & l'envie de déprimer in-

funément les autres, l'empêchent de tomber dans cet excès criminel.

CAROLINE.

Croyez-vous qu'elle ſoit malade en effet?

Mad. DAMON.

Point du tout. Je parierois que ſon indiſpoſition eſt une méchanceté qu'elle a inventée pour me tenir en l'air, pour m'obliger à mille ſoins, à mille attentions auprès d'elle, & pour gâter la joie que nous nous propoſions de goûter aujourd'hui : elle ſe venge des boucles d'oreilles & de l'aigrette qu'on m'a données.

CAROLINE.

En vérité, ma chere Tante, je vous trouve bien patiente & bien bonne de fréquenter une pareille femme. Si j'étois dans le cas de vivre avec elle, je ne lui ferois pas peut-être voir tout le mépris qu'elle m'inſpireroit, mais je la traiterois avec tant d'indifférence & de lé-

géreté, qu'elle ſeroit bientôt dégoûtée de ma ſociété.

Mad. DAMON.

Il y a long-temps que j'aurois pris ce parti, ſi je n'avois conſulté que mon cœur; mais il faut ſavoir vivre avec tout le monde, & ſur-tout avec ſes parens. Il y a plus de mérite à ſupporter des gens ridicules, qu'à les écarter de chez ſoi au riſque de mettre la diviſion dans une famille. Vous verrez quelle modération j'oppoſerai à toutes les impertinences & à la malignité de ma belle-ſœur; la raiſon & l'humanité l'exigent.

CAROLINE.

Je vous admire, ma Tante. Veuille le Ciel, que je puiſſe encore vous imiter dans la pratique de cette vertu pénible, comme j'ai tâché de faire dans le reſte! Il me ſemble que je pourrois pardonner à Madame Orgon ſon avarice; mais la cruauté avec laquelle elle traite ſes domeſtiques, me révolte.

Mad. DAMON.

Elle ne ſe borne pas à regarder ſes domeſtiques comme des êtres malheureux, condamnés à ſe mouvoir du matin juſqu'au ſoir à la volonté & au gré de ſes caprices : elle les regarde encore comme des victimes deſtinées à ſupporter ſans murmure tous les traits de ſa mauvaiſe humeur. Si elle éprouve quelque déſagrément chez elle ou ailleurs, c'eſt ſur eux qu'elle décharge ſa fureur & qu'elle répand ſon venin : vous gémiriez de la façon outrageante & barbare avec laquelle elle ne ceſſe de traiter ſa femme de chambre.

CAROLINE.

Il faut qu'une fille ait quelque grand crime à expier, pour ſe mettre en ſervice chez une pareille femme. Je préférerois une priſon à un ſi dur eſclavage.

Mad. DAMON.

Quelle que ſoit la tyrannie que Madame Orgon exerce ſur ſes gens, il y a des momens cependant où elle en fait

ſes confidens ; alors elle ſe dégrade avec eux au point de leur confier tout le mal qu'elle penſe de ſon mari & de ſes amis.

CAROLINE.

Je trouve que la condition de ſes domeſtiques eſt affreuſe ; mais je ne comprends pas comment on peut réſiſter au malheur de l'avoir pour femme.

Mad. DAMON.

Le Ciel arrange tout pour le mieux : ſon mari eſt un être qui végete dans l'indolence & dans l'inſenſibilité ; il n'eſt pas plus malheureux avec cette femme odieuſe, qu'il ne ſeroit heureux, s'il en avoit une tendre & raiſonnable.

SCENE VII.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, M. DAMON.

M. DAMON.

J'AI conduit notre belle-ſœur au jardin; va la rejoindre, je t'en prie, & lui tenir compagnie : elle dit qu'elle ne peut ſe paſſer de toi.

Mad. DAMON.

J'y vais à l'inſtant : vous m'y accompagnerez, Caroline ?

M. DAMON.

Va toujours devant ; nous t'y ſuivrons dans un moment, Mademoiſelle & moi.

SCENE VIII.

M. DAMON, CAROLINE.

M. DAMON.

JE vais, ma chere niece, vous faire une propoſition qui pourra vous plaire à plus d'un égard. L'affection que vous porte ma femme, m'en a donné pour vous : & de tout temps....

CAROLINE.

Vous n'avez pas envie que les bontés dont vous m'honorez me rendent avantageuſe, puiſque vous débutez par m'avertir que je ne les dois qu'à ma Tante.

M. DAMON.

Oh, vous êtes bien épineuſe! Et que vous importe que je vous veuille du bien pour telle raiſon, plutôt que pour telle autre? Il ſuffit que je vous en veuille en effet, & que je tâche de vous en donner des preuves.

CAROLINE.

Fort bien; il faudra donc me contenter de l'honneur de votre bienveillance, quand même je ne la devrois qu'au haſard qui vous a fait épouſer ma Tante. Soit; voyons la propoſition que vous avez à me faire?

M. DAMON.

Il s'agit de votre fortune & de votre bonheur.

CAROLINE.

Voilà qui eſt bien noble, bien grand! Mais ſavez-vous, mon chere oncle, ſi ce qui vous paroît un bonheur pour moi, me le paroîtra auſſi? Je crains fort que nous ne ſoyons pas d'accord là-deſſus.

M. DAMON.

Il eſt vraiſemblable, qu'à mon âge on ſait ce que c'eſt que le bonheur. Si nous ne ſommes pas d'accord, ce ſera la faute de votre âge & de votre inexpérience.

CAROLINE.

Je ſuis jeune, il eſt vrai; mais j'ai tâché de m'accoutumer à penſer de bonne

heure. Quoiqu'il en ſoit, comment appellez-vous le bonheur que vous me deſtinez?

M. DAMON.

Il s'appelle M. Simon.

CAROLINE.

Expliquez-vous mieux.

M. DAMON.

Comment? Une Demoiſelle qui ſe vante d'être inſtruite, n'a pas le don de deviner ce que je veux dire?

CAROLINE.

Il y a des choſes qu'une jeune perſonne ne peut pas décemment deviner ſur un ſimple mot.

M. DAMON.

Votre modeſtie me plait: je vais donc m'expliquer ſans détour. Vous connoiſſez M. Simon, mon pupille; c'eſt un jeune homme aimable, plein d'eſprit, & qui a cinquante mille bons écus de bien. Il eſt de retour de ſes voyages depuis peu; il a beſoin d'une femme, & vous avez beſoin d'un mari. Je ne connois point

de parti au monde qui vous convienne mieux que celui-là : & ſi vous y conſentez, je me charge de vous marier enſemble.

CAROLINE.

Me donnez-vous du temps pour y penſer ? Ou votre intention eſt-elle que je m'explique ſur le champ ?

M. DAMON.

Et pourquoi du temps ? Une fille qui n'a ni pere ni mere, qui eſt ſans fortune, & qui n'a pour toute appanage qu'un teint rais & un beau viſage, a-t-elle beſoin de temps pour ſe déterminer, quand il eſt queſtion d'épouſer un jeune homme riche ?

CAROLINE.

Vous regardez donc le mariage, ce lien ſi redoutable, comme une bagatelle qui ne mérite pas qu'on y réfléchiſſe ?

M. DAMON.

Non, je crois que c'eſt une choſe très-importante ; & voilà pourquoi je veux que vous y conſentiez ſur le champ.

CAROLINE.

M. Simon veut donc m'avoir pour femme?

M. DAMON.

Rapportez vous-en à moi; vous lui plaiſez, & il fera, à ma conſidération, tout ce que je voudrai.

CAROLINE.

C'eſt-à-dire que, ſi Monſieur Simon m'épouſe, ce ſera plus pour vous obliger, que décidé par ce que je peux valoir. Je vous ai demandé ſi votre pupille voudroit de moi; mais vous ne m'avez pas demandé ſi je voulois de lui.

M. DAMON.

Vous le voulez, ſans doute?

CAROLINE.

Non, Monſieur; & tant que Dieu me conſervera la raiſon, je vous jure que je ne ſerai pas tentée de m'aſſocier à lui, fût il encore dix fois le voyage de Paris, pour achever de ſe rendre aimable.

M. DAMON.

Avez-vous perdu l'eſprit? Et pour-

quoi ne vous convient-il pas? Quelles raiſons avez-vous de n'en pas vouloir?

CAROLINE.

Celles mêmes qui vous perſuadent que je ne devrois pas le refuſer: il eſt trop riche.

M. DAMON.

Et s'il n'étoit pas riche, je me ſoucierois bien de lui! C'eſt parce qu'il eſt riche & que vous êtes pauvre, qu'il vous convient. Que feriez-vous d'un mari avec qui vous mourriez de faim? Croyez-moi, ma niece, un homme qui poſſede cinquante mille écus de bien, n'eſt pas une fortune à mépriſer.

CAROLINE.

Voici à quoi ſe réduiroit la fortune dont je jouirois avec votre pupille: Il m'épouſeroit, & ſous le titre de ſa femme, j'aurois l'honneur d'être ſa Pourvoyeuſe, ſa Gouvernante; en un mot, une eſclave malheureuſe, obligée de ſacrifier ſa liberté & tous ſes goûts aux caprices & au ſot

orgueil d'un étourdi opulent & mal né: & cela par la raiſon que je ſuis pauvre.

M. DAMON.

Votre vanité me met hors de moi. Mon pupille eſt-il donc indigne de votre main? Etes-vous une Princeſſe? Croyez-vous que j'ignore que votre grand-pere n'étoit qu'un ſimple fermier? Votre pere non plus n'avoit pas dérobé le feu céleſte: avec tout ſon ſavoir, il n'a pas laiſſé de quoi payer ſes funérailles; je vous ferai voir dans mon livre de compte ce que j'ai avancé pour ſon enterrement. Avez-vous envie que je vous faſſe enterrer auſſi à mes frais quand vous mourrez?

CAROLINE.

Si vous avez cru m'humilier en me rappellant le ſouvenir des auteurs de ma naiſſance, vous vous êtes trompé. Je me félicite d'avoir eu un pere auſſi éclairé, auſſi vertueux que le mien, qui a mieux aimé me donner une éducation raiſonnable, que de travailler à ſa fortune. Le reſpect que les gens de bien con-

ſervent pour ſa mémoire, me flatte plus que ne pourroient faire tous les biens & toute la nobleſſe du monde. Au reſte, Monſieur, ſi vous êtes inquiet des avances que vous avez faites pour ſon enterrement, tenez, voilà ma bague; je vous prie de la garder juſqu'à ce que vous ſoyez rembourſé de vos frais.

M. DAMON.

Je n'ai pas prétendu vous faire des reproches, ma niece, & Dieu m'en garde! J'ai voulu ſimplement vous remontrer la vérité. Mais quelle opinion vous puiſſiez avoir de ma ſimplicité, je n'en reſterai pas moins convaincu, que M. Simon vous vaudroit à tous égards, quand même vous ſeriez auſſi riche que vous êtes pauvre: m'entendez-vous?

CAROLINE.

Je vous entends très-bien; vous avez toute la force de l'éloquence d'un homme riche qui outrage ceux qui ne le ſont pas. Si l'eſprit & le cœur de M. Simon répondoient à ſon extérieur, il ſeroit

tures, votre muſique, & le peu de François que vous avez appris, vous ont tourné la tête; que votre pauvreté vous rend trop indolente, & votre beauté trop vaine: voilà votre portrait en peu de mots.

CAROLINE.

Il eſt excellent; vous devriez le mettre à la ſuite de ceux de la Bruyere: peut-être vous rapporteroit-il quelqu'argent. Je ſuis folle, j'y conſens, puiſque vous le voulez; je le ſuis même à un excès ſi monſtrueux, que je vous croirai peu raiſonnable auſſi.

M. DAMON.

Tout ce qu'il vous plaira; cela m'eſt indifférent. Mais apprenez cependant, qu'un homme qui depuis vingt ans eſt revêtu d'un emploi public, eſt ſuppoſé avoir plus de raiſon quand il dort, qu'une fille de votre âge quand elle veille.

CAROLINE.

Un emploi rapporte de l'argent, mais

je doute qu'il donne le mérite. Au reſte, vous m'avez ouvert votre cœur, & je vous ai ouvert le mien ; j'eſpere qu'il ne vous reſte plus rien de dur & de déſobligeant à me dire, & que vous trouverez bon que j'aille rejoindre la compagnie au jardin.

M. DAMON.

Ah ! ah ! je commence à vous entendre. La compagnie n'auroit peut-être pas tant d'attraits pour vous, ſi M. Simon n'en étoit pas : je me ſuis bien apperçu à votre air de ce qui ſe paſſoit dans votre cœur. Là, là, un peu de bonne foi ! Ne vous déguiſez pas.

CAROLINE (*avec aigreur*)

Voulez-vous que je vous diſe que M. Simon eſt auſſi cher à mon cœur, que l'argent l'eſt au vôtre ?

SCENE IX.

LES ACTEURS PRÉCEDENS, Mad. DAMON.

CAROLINE.

AU nom de Dieu, ma chere Tante, tirez donc mon Oncle de la prévention où il eſt. Il me croit tranſportée des perfections de M. Simon, & il parieroit que j'ai un grand attachement pour lui.

Mad. DAMON.

C'eſt donc pour traiter cette grave affaire que vous êtes reſtés ſi long-temps enſemble ? Allons, mon cher mari, venez rejoindre la compagnie ; elle vous déſire. La maladie de notre belle-ſœur augmente d'heure en heure, & on pourroit calculer au juſte le moment où elle va ſe trouver mal.

M. DAMON.

N'es-tu pas de mon ſentiment, mon cœur, & ne penſes-tu comme moi, que

M. Simon & Caroline ſont nés l'un pour l'autre?

Mad. DAMON.

Venez, vous dis-je : il n'eſt pas honnête d'abandonner notre monde auſſi long-temps.

M. DAMON.

Je parle très-ſérieuſement. Il faut abſolument que Caroline conſente à ce mariage : nous nous trouverons débarraſſés par-là, vous & moi, de mille ſoins déſagréables.

CAROLINE.

Je crois, en vérité, que s'il y avoit là un Prêtre tout prêt; vous avez tant d'envie de la choſe, que vous payeriez les frais de la cérémonie?

M. DAMON.

Oui, duſſent-ils monter à un écu.

CAROLINE.

Feriez-vous auſſi ceux du feſtin? Me donneriez-vous ma robe de noce?

M. DAMON.

Oui, oui, je ferai.... Faire le feſtin?

Donner un habit de noce? ..... Oh! M. Simon ne le ſouffriroit pas. Ce ſeroit une honte pour lui! Ce ſeroit une oſtentation de ma part!

CAROLINE.

Mais ſi je ne voulois épouſer M. Simon qu'a cette condition, vous déſirez certainement trop mon bonheur, pour me refuſer ce que je vous demande. Allons, voilà qui eſt fini: vous ferez le feſtin; vous me donnerez des habits & des meubles; je vous prends au mot; je veux épouſer M. Simon.

M. DAMON.

Je ne ferai rien du tout! C'eſt bien aſſez que je travaille à vous rendre riche; je ne me ruinerai pas en même temps.

Mad. DAMON.

Allons, mes enfans, allons, ne diſputez pas davantage ſur une choſe qui me paroît bien éloignée.

CAROLINE.

Encore un mot. Ah ça, mon cher Oncle, ne conſentez-vous pas de mettre

cinquante écus pour le feſtin? Eh bien, voilà tout ce que je vous demande: & j'épouſe M. Simon. Vous n'avez point d'enfans, ainſi vous pouvez en conſcience faire un pareil effort pour établir votre niece.

M. DAMON.

Je crois, Dieu me pardonne, que j'y conſentirois, ſans le dégat que m'ont cauſé les ennemis; mais je vous prie de m'en diſpenſer. Je ſuis ruiné; j'avois chez moi un capitaine de cavalerie, huit valets & douze chevaux.... Ah, ſi vous ſaviez ce qu'un cheval coûte en vingt-quatre heures!

CAROLINE.

Faites comme ſi le capitaine & ſes chevaux vous avoient coûté cinquante écus de plus. Qu'en dites-vous?

M. DAMON.

Oh non!... Non.... je ne ſuis pas avare; perſonne ne peut m'en accuſer... mais cinquante écus.... ſavez-vous que c'eſt une ſomme?

Mad. DAMON.

Finiſſez, je vous en prie; vous commencez l'un & l'autre à abuſer de ma patience.

CAROLINE.

Ne vous fâchez pas, ma Tante; penſez qu'il s'agit de mon bonheur, à ce que dit mon Oncle. Pour prouver que je mets de la raiſon & de l'équité à tout, au lieu de cinquante écus, je me contenterai de trente, mais à condition que vous me les compterez ſur le champ: & dès aujourd'hui vous aurez le plaiſir de m'appeller Madame Simon.

M. DAMON.

Ecoutez, ma Niece; ſi vous voulez épouſer M. Simon, je vous ferai préſent de l'argent que j'ai débourſé pour l'enterrement de feu votre pere: la ſomme monte à trente livres dix ſols.

CAROLINE.

Quelle généroſité! Allons rejoindre la compagnie: je ne déſeſpere pas que pendant le ſouper, quand le vin & la

bonne chere vous auront mis en gaieté, vous ne portiez la tendreſſe pour moi juſqu'à me donner une dot de cent écus.

M. DAMON.

Qu'appellez-vous une dot de cent écus? Je n'en ferai rien, je vous le jure! Mariez-vous quand & à qui vous voudrez, je ne m'en mêle plus....

Mad. DAMON.

Finiſſons, je vous prie, ou nous allons faire mourir la bonne Madame Orgon.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

M. DAMON, M. SIMON.

M. DAMON.

VOILA le billet de loterie : il coûte quatre écus; ſi vous voulez les riſquer & tenter fortune, il eſt à votre ſervice. Je ſais bien qu'à votre place je n'héſiterois pas.

M. SIMON.

S'il valoit quarante écus, paſſe ; je m'en accommoderois plus volontiers. J'ai honte qu'on voie mon nom ſur un effet de quatre écus; cela peut donner un ridicule; tout le monde ſait que j'ai cent mille écus.

M. DAMON.

Tout le monde ſait donc une choſe très-fauſſe. Perſonne, je penſe, ne connoît, auſſi bien que votre Tuteur, à quoi ſe monte votre bien. Vous avez cinquante mille écus, & pas un ſou avec! On le verra, quand je rendrai mes comptes. Il eſt bon de vous en prévenir. Au lieu de cinquante mille écus, vous pourriez bien m'en demander cent mille! Mais, je ſuis honnête homme, incapable de vous avoir fait du tort.

M. SIMON.

Et qui vous parle de cela, Monſieur Damon, qui vous en parle? Je n'ai que cinquante mille écus, ſoit: je ne dirai pas moins que j'en ai cent mille. Il faut qu'un homme comme moi paroiſſe toujours avoir plus de bien qu'il n'en a en effet. Si je vais à la Cour, & que l'occaſion d'un bon mariage ſe préſente, je pourrai bien faire monter ma fortune juſqu'à un million.

M. DAMON.

Vous avez là une excellente façon de compter. Mais pour en revenir à notre billet, il n'eſt pas néceſſaire d'y mettre votre nom. Le nom n'y fait rien; on ne regarde que le numéro & la deviſe. N'en voulez-vous point? Vous vous en repentirez peut-être.

M. SIMON.

Donnez, donnez; vous me le porterez en compte. (*Il regarde le billet*) Quelle eſt donc cette grave deviſe? *Pour la Vertu!* Voilà qui eſt beau au moins! Qui eſt-ce qui vous a appris le François? Vous avez pris ce mot, ſans doute, parce que vous n'en ſaviez pas d'autres. Je vais ôter cette deviſe, & y en ſubſtituer une autre moins triſte. Je mettrai à la place *Pour la petite Jeannette.*

M. DAMON.

Non, Monſieur, gardez-vous-en bien: il faut que la deviſe reſte telle qu'elle eſt, ou le billet ne vaudroit plus rien.

Eſt-ce donc qu'il y a quelque choſe de mauvais dans ces mots français ? C'eſt un de mes amis qui les y a mis.

M. SIMON.

Mauvais, non; mais cela eſt ſec, froid, & preſque ridicule; cela ne ſent pas ſon homme du monde.

M. DAMON.

Tout ce qu'il vous plaira; mais je n'en regarderai pas moins la vertu comme une très bonne choſe. Le Ciel la comble de ſes bénédictions; ſon nom ſeul me touche, & je ſerois tenté de ne pas vendre mon billet, parce qu'il eſt écrit deſſus.

M. SIMON.

Et moi, je pourrois bien ne pas l'acheter, parce qu'il y eſt. Quelqu'un qui verra ce billet, & qui ſaura qu'il m'appartient, pourra me prendre pour un pédant: tenez je vous le rends.

M. DAMON.

Non, non, je ne le reprendrai pas;

il eſt à vous; c'eſt un marché fait, & je vous ſouhaite bien du bonheur.

M. SIMON.

Je garderai donc votre billet conſacré à la Vertu; je n'en crains point la contagion: d'ailleurs, il y a tant de petits eſprits à qui je ferai plaiſir en le donnant.

M. DAMON.

Il ne faut pas le donner! Il eſt vrai qu'il ne coûte que quatre écus; mais les ports de lettres & les autres menus frais vont encore à près de ſeize ſous, & voici l'arrangement que nous prendrons relativement à ces ſeize ſous: je ne vous les porterai pas en compte; & ſi votre billet vient à gagner, vous me donnerez la treizieme partie du profit. M'entendez-vous?

M. SIMON.

Je vous entends fort bien; mais il ne me convient pas d'accepter une pareille propoſition.

M. DAMON.

Elle me convient à moi, & je la trouve très-ſenſée & très-raiſonnable. Quoi qu'il en ſoit, le billet eſt à vous; mais gardez-vous d'en dire rien à ma femme: elle a les loteries en horreur, & elle ne me pardonneroit jamais, ſi elle ſavoit que j'y ai mis.

M. SIMON.

Soyez tranquille, je ne lui en parlerai pas; d'ailleurs, Madame votre épouſe & moi nous ne ſommes pas enſemble ſur le ton de la confiance. Elle eſt belle, mais c'eſt une beauté ſans ame, dont tous les mouvemens indiquent des motifs communs & tous les petits préjugés. Elle n'a nulle gaieté, nulle gentilleſſe: elle a la morgue & le maintien d'une Prêtreſſe de la chaſte Diane. Elle eſt bien, mais ſon triſte bon ſens, ſes manieres bourgeoiſes, la rendent inſupportable. Ma foi, ſi elle tomboit dans une bonne ſociété de Paris, on la prendroit pour une habitante de la lune.

M. DAMON.

Je ne vous demande pas ſi ma femme vous plait ou non : & je ne me ſoucie guere qu'elle vous paroiſſe aimable : peut-être même n'en ſuis-je pas fâché : mais cela n'a point de rapport à notre affaire. Nous convenons donc que j'aurai la treizieme partie du gain, en cas que votre numéro ſorte, à cauſe des ſeize ſous que j'ai mis à la maſſe ; n'eſt-ce pas ?

M. SIMON.

Nous verrons. Mais où eſt donc Madame Orgon ? Elle m'avoit promis qu'elle ſe déroberoit de la grave compagnie, pour venir cauſer ici avec moi. C'eſt une femme, au moins, avec laquelle un homme raiſonnable peut s'entretenir : ce n'eſt pas ce qu'on peut appeller une femme du bon ton, mais elle eſt ſociable : elle cherche à plaire : & c'eſt quelque choſe.

SCENE II.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, Mad. ORGON.

M. SIMON.

EH, vous voilà enfin, ma chere Madame Orgon? Vous vous êtes un peu impatientée de ne pas me voir, n'eſt-ce pas? Ma foi, vous avez raiſon; nous nous convenons mieux que tous ces gens mariés. En vérité, ſans vous je me ſerois endormi dans le jardin. Il me ſembloit être à quelque cérémonie lugubre. Ces bourgeois-là ne connoiſſent pas le plaiſir. Comment vous trouvez-vous à préſent? Votre mal eſt-il un peu diminué?

Mad. ORGON.

Je ne ſuis pas aſſez heureuſe pour cela. Il n'en eſt pas de mes maux comme de ceux des autres; ils ne paſſent pas vîte. (*à M. Damon*) Votre femme &

mon mari vous demandent: il eſt queſtion, je crois, d'un Seigneur, qui envoie ſavoir ſi vous pourriez lui prêter quelques milliers d'écus ſur ſon billet.

M. DAMON.

Eſt-il poſſible? Je vais bien vîte m'informer qui c'eſt.

SCENE III.

Mad. ORGON, M. SIMON.

M. SIMON.

VOUS avez bien fait, de nous débarraſſer de ce fou, d'autant plus inſupportable qu'il ſe croit beaucoup d'eſprit. Allons, Madame, un peu de gaieté! Oubliez un moment avec moi que vous êtes malade. (*Il lui baiſe la main*) Mais ſavez-vous que vous avez la main d'une beauté..... mais d'une beauté.... Je crois, Dieu me damne, que vous l'avez

auſſi blanche que moi. En vérité, vous êtes une femme charmante.

Mad. ORGON.

Avec votre permiſſion, je vais m'aſſeoir: je ne ſaurois plus me tenir debout.

M. SIMON (*Il lui avance un fauteuil*)

Voilà comme on ſert les dames en France. Un Allemand prendroit un fauteuil & le porteroit comme un manœuvre. Voyez avec quelle adreſſe & quelle grâce on le fait couler: voilà ce qu'on appelle de la politeſſe.

Mad. ORGON.

Vous êtes bien l'homme le plus galant que j'aie vu de ma vie. Ah, que je ſuis fatiguée!

M. SIMON.

Un petit rafraîchiſſement, Madame! (*Il lui donne un baiſer*) Vous êtes raviſſante, belle comme un ange: que ne puis-je être toujours avec vous!

Mad. ORGON.

Petit méchant! qui vous permet ces libertés? Ne craignez-vous pas de devenir malade en embraſſant une pauvre malade?

M. SIMON.

Quand je devrois y gagner la fièvre, ma foi je ne m'en repentirois pas. Il vaut mieux mourir dix ans plutôt en adorant une jolie femme, que de végéter dix ans de plus comme un imbécille.

Mad. ORGON.

Je ne ſais..... j'ai une difficulté de reſpirer.... une ſuffocation..... c'eſt ſûrement d'avoir eu la gorge trop découverte. Je ne m'en apperçois que dans ce moment-ci.... je vous demande pardon..... Il faut que je m'étende.... ſur ce fauteuil..... pour reprendre haleine.....

M. SIMON (*Il lui donne des baiſers*)

Ah! Madame, quelle vue charmante! quelle gorge d'albâtre!..... Si votre étouffement dure encore, je me charge...

Mad. ORGON (*Elle frappe avec ſon éventail*)

Vous êtes un peu trop pétulant, mon cher M. Simon, & je ſuis tentée de vous gronder bien fort. Si quelqu'un nous voyoit, il nous croiroit les meilleurs amis du monde.

M. SIMON.

Fi donc! Vous parlez comme une Allemande. Il y a quelque temps que j'avois ces innocentes familiarités avec une Marquiſe de Paris; ah, mon cher Baron, me dit-elle, que vous êtes un ſéducteur charmant! Vous ſavez le françois, Madame?

Mad. ORGON.

Oui; mais il ne ſeroit pas étonnant que je l'euſſe oublié avec mon benet de mari.

M. SIMON.

Parlons donc françois, Madame.

Mad. ORGON.

Cela me ſeroit difficile à préſent; j'en ai perdu totalement l'uſage; mais

j'aime à l'entendre parler : il y a quelque choſe de doux, d'inſinuant.... Mais je voudrois bien voir arriver ma femme de chambre, pour changer d'habits.

M. SIMON.

Que dites-vous, Madame? Quoi, vous ne ſavez pas parler François, & votre prude de belle-ſœur le parle? Quel dommage ! Que de jolies choſes je vous dirois, ſi vous ſaviez cette langue? Ah vive la langue françoiſe ! Je ne ſais, mais tout me paroît ſi gauche en allemand ! Il n'y a pas moyen de donner une tournure agréable aux choſes les plus fines, dans ce langage gothique. Si j'étois le maître, j'ordonnerois que perſonne ne parlât allemand dans mes Etats, que les cochers : cette langue barbare paroît faite exprès pour eux. J'obligerois toutes les femmes de parler françois, & tous les pédants de parler grec, afin que perſonne ne les entendît.

Mad. ORGON.

Pourquoi dites-vous donc tant de

mal de la langue allemande? C'eſt votre langue maternelle.

M. SIMON.

Je donnerois cent louis, pour qu'elle ne le fût pas: & quatre cents, pour l'oublier.

Mad. ORGON.

On croiroit, à vous entendre, qu'on ne peut avoir de l'eſprit qu'en françois! Cependant, ma belle-ſœur & Mademoiſelle ſa niece n'en ont pas ſi prodigieuſement, quoiqu'elles parlent françois l'une & l'autre: elles ne ſavent pas mieux vivre que ſi elles étoient nées dans un village.

M. SIMON.

Auſſi elles parlent très-mal; c'eſt un françois qu'elles ont appris en Allemagne. On ne parvient à le ſavoir purement, qu'en voyageant en France.

Mad. ORGON.

Ne voudriez-vous pas, que nos femmes fiſſent ce voyage avec tous vos jeunes

Allemands qui ſont leur tour de France? Cela ſeroit commode?

M. SIMON.

Vous croyez plaiſanter? Eh bien, ayez pour maxime, que les femmes ſont toujours ſottes, tant qu'elles n'ont pas vécu avec les hommes: comme les hommes ſont toujours ſots, quand ils n'ont pas vécu avec les femmes; encore faut-il que ce ſoit à Paris: ce n'eſt qu'à Paris que nous nous défaiſons de cet air contraint & gêné que nous avons dans nos manieres, que nous oublions nos uſages antiques, & que nous nous mettons au-deſſus de ces petites craintes religieuſes que nous ſuçons avec le lait de nos meres Allemandes. Ce n'eſt pas dans un cabinet, au milieu d'un tas de livres, qu'un joli homme apprend à ſe former; c'eſt dans le monde. Ah ma divine, ma chere Madame! Je crois que je me ferois couper un doigt, pour que vous ſuſſiez parler françois!

Mad. ORGON.

Vous êtes trop bon! Quand je ſaurois la langue françoiſe à fond, elle ne me fourniroit pas de termes, pour exprimer ma reconnoiſſance & tout le cas que je fais de vous.

M. SIMON.

Quels mots enchanteurs! Je ne ſais comment vous peindre mon raviſſement. Quand je vous dirai triſtement en Allemand que je vous aime, que je vous adore, cela n'eſt pas touchant, & ne vaudroit pas autant que ſi je vous diſois en françois, *Ah, mon petit cœur!* Vous ne concevez pas tout ce qu'il y a de fin, de délicat, de tendre dans ces paroles. Eh bien, rendues en allemand elles deviennent froides & triviales.

Mad. ORGON.

Vous vous trompez, Monſieur; je les trouve charmantes dans l'une & l'autre langue: vous avez l'art de rendre aimable tout ce que vous dites: vous êtes un homme

homme admirable, on oublie qu'on eſt malade quand on eſt avec vous.

M. SIMON.

Qui eſt-ce donc qui s'avance là bas avec un panier? Seroit-ce déjà ma marchande de modes, qui m'enverroit quelques nouveautés de Paris? Non; c'eſt ſans doute la femme de chambre que vous attendiez. Je ſuis à vous dans l'inſtant, Madame; je reviendrai vous aider à changer d'habits.

SCENE IV.

Mad. ORGON, LA FEMME DE CHAMBRE.

Mad. ORGON.

ABOMINABLE créature que vous êtes! D'où venez-vous donc? Où avez-vous couru? N'êtes-vous pas honteuſe de faire attendre ainſi votre maîtreſſe pendant deux mortelles heures! Si je ne me retenois, je..... Mais je mérite bien

ce qui m'arrive; je devois m'y attendre quand je vous ai priſe à mon ſervice. Votre pere étoit un fripon, votre mere ne valoit pas mieux, & vous leur reſſemblez. Je regarde comme un châtiment du Ciel de vous avoir recueillie dans ma maiſon. Un temps viendra, où vous vous repentirez.....

LA FEMME DE CHAMBRE.

Mon Dieu, Madame, comme vous me traitez! Monſieur m'avoit ordonné de reſter à la maiſon, & d'y attendre le Facteur, qui n'eſt pas encore venu. Ne me ſouhaitez pas tant de mal, vous commettez un grand péché.

Mad. ORGON.

Tu t'aviſes encore de me faire des leçons? Et tu veux te juſtifier ſur les ordres de mon mari? Ignores-tu donc, que c'eſt moi qui commande dans ma maiſon? Et je commettrois un grand péché! Et contre qui le commettrois-je? Parle, eſt-ce contre toi? Miſérable, indigne que tu es! Qui eſt-ce qui t'a tirée

de la miſere, qui t'a donnée les guenilles que tu as ſur le corps? N'eſt-ce pas moi? Réponds! Va, tu ne vaux pas l'eau que tu bois. Faire attendre une maîtreſſe pendant une heure! une maîtreſſe qui eſt la bonté même..... Tu te ſouviendras de moi quand tu ſeras dans la peine: je ne te ſouhaite point de mal, mais....

SCENE V.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, Mad. DAMON, M. SIMON.

M. SIMON.

EH bien, Madame, de qui agréerez-vous les ſervices, de Madame Damon ou de moi? car nous venons tous deux dans l'intention de vous les offrir.

Mad. DAMON.

Accordez-moi l'avantage, M. Simon, de ſavoir mieux que vous ce qu'il faut pour l'ajuſtement des Dames; votre

ignorance ſur ce point ne vous fera pas déshonneur.

M. SIMON.

Comment donc, Madame Damon, me prenez-vous encore pour un novice qui n'entende rien à la toilette des Dames? Vous me confondez avec vos pédants de Germanie; mais je vous tirerai d'erreur: vous verrez, ſi c'eſt la premiere fois que je m'en mêle. Je vais arranger les cheveux de Madame Orgon comme on les porte aujourd'hui à Paris. Pardon, Madame Damon, ſi je prends la liberté de dire que vous êtes coëffée du mauvais goût, & que la tournure de vos boucles eſt déteſtable.

Mad. ORGON.

Souffrez, ma ſœur, que je paſſe ici à côté avec ma femme de chambre, pour m'habiller. Je ne veux donner cette peine ni a vous ni à M. Simon.

Mad. DAMON.

Comme il vous plaira; en attendant,

je tiendrai compagnie à M. Simon, pourvu cependant qu'il m'en trouve digne.

M. SIMON (*à Madame Orgon*)

Vous ne voulez pas que je vous ſuive, Madame? Vous ne ſavez pas tout ce que vous perdez : je vous ajuſterois d'un goût, mais d'un goût....

Mad. ORGON.

En voilà aſſez, Monſieur; vous me faites trop d'honneur ; mais ne trouvez pas mauvais que je n'en profite pas.

M. SIMON.

Voilà que vous retombez dans le ſtyle Allemand. Allez, Madame, allez; mais revenez bien vîte. Je parierois bien que je trouverai à redire à votre ajuſtement.

SCENE VI.

M. SIMON., Mad. DAMON.

M. SIMON.

OU avez-vous donc laiſſé Mademoiſelle Caroline, Madame? Elle eſt ſans doute reſtée dans le jardin, occupée à lire quelque livre ſavant?

Mad. DAMON.

Non, Monſieur; elle eſt auprès de M. Orgon, à qui elle tient compagnie: peut-être auſſi jette-t-elle un coup-d'œil ſur les préparatifs du ſouper.

M. SIMON.

Oh, Madame! Quoi, vous lui permettez de ſe mêler de ces choſes-là! Et qu'a-t-elle à voir dans un ſouper? Ne lui ſuffit-il pas d'avoir la pédanterie des Allemands? Aſpire-t-elle encore à la gloire de faire la cuiſine comme eux?

Mad. DAMON.

Une femme peut fort bien faire atten-

tion à ſon ménage, ſans ſe faire cuiſiniere pour cela. J'ai même peine à croire que cet uſage répugne aux mœurs françoiſes: en tout cas ce ſeroit tant pis pour les maris & pour les femmes. L'économie n'a rien qui dégrade; elle n'eſt pas au-deſſus des femmes du plus haut rang.

M. SIMON.

Pourquoi donc a-t-on des Gouvernantes, des Maîtres-d'Hôtel, des Intendans, s'il faut que les femmes ſe mêlent de leur maiſon? Je ſerois bientôt dégoûté de la mienne, ſi elle ſe faiſoit des occupations auſſi ignobles. La matinée n'eſt pas trop longue pour le choix de ſon ajuſtement & de ſa toilette: elle doit le reſte de la journée à la ſociété; & aſſurément elle n'y brillera pas, ſi elle a la tête remplie des petites idées de ſon ménage.

Mad. DAMON.

Mais ſi par haſard le mari eſt diſſipateur, & que la femme ſoit uniquement occupée de ſa parure & du déſir de plaire,

croyez-vous que leurs affaires ne ſe dérangent pas bientôt?

M. SIMON.

Vous parlez comme une bonne Bourgeoiſe, Madame; on ſent que vous ne connoiſſez pas le grand monde. Pour moi, ſi je me marie, & que ma moitié ne ſoit pas un être ſocial, j'entretiendrai deux maîtreſſes.

Mad. DAMON.

Ce ſeroit trop d'une! Vous êtes jeune, vous ignorez les riſques que court la vertu d'une femme livrée au torrent du monde; & vous finiriez peut-être par en devenir jaloux.

M. SIMON.

Moi, jaloux? Ma foi je regarde un jaloux comme l'ennemi de la ſociété, comme le deſtructeur de tous les plaiſirs: c'eſt à mon ſens un animal plus à fuir que tous les pédans à manteau noir, qui prêchent le décalogue. Au reſte, qu'entendez-vous par la vertu d'une femme? Il faudroit s'enterrer tout vif pour être

vertueux, ſelon le ſyſtême Allemand. Pour moi, je veux que chacun vive heureux ſelon ſa fortune & ſon état, qu'il cherche à plaire à tout le monde, & qu'il ſoit libre; ſans cela, quel contentement auroit-on dans la vie?

Mad. DAMON.

Je ne diſpute pas ſur le contentement; c'eſt le bien le plus précieux qu'un homme raiſonnable puiſſe ſe procurer; mais je crains que les choſes en quoi vous le faites conſiſter, ne ſoient juſtement celles qui le détruiſent. Voulez-vous que je vous diſe ingénument ce que je penſe? Je vois, mon cher M. Simon, que vous tranchez de l'eſprit fort. Vous n'avez pas encore réfléchi, combien cette eſpece d'hommes eſt odieuſe & mépriſable. Savez-vous ce qu'ils ſont preſque tous? Des eſprits fous, de mauvais cœurs, qui, d'après le ſyſtême Anglois ou l'effronterie Françoiſe, affectent de ne rien croire, & tâchent de jetter du ridicule ſur ce

que les autres reſpectent; des inſenſés qui, ſans diſcrétion, ſans pudeur. . .

SCENE VII.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, Monſieur ORGON.

M. SIMON.

VOUS venez fort à propos, Monſieur Orgon, pour prendre votre part d'un excellent prône que me faiſoit Madame votre belle-ſœur. Elle m'a ſi fort touché, ſi fort édifié, que je pourrois bien rêver du Diable cette nuit. Quand je mourrai, je veux que ce ſoit elle qui me prépare à la mort. Cherchiez-vous Madame votre Epouſe?

M. ORGON.

Au contraire, c'eſt-elle qui m'envoie vous chercher. Elle eſt au jardin où elle s'ennuie; elle vous prie de l'y aller joindre.

M. SIMON.

Vous pouvez vous vanter, M. Orgon, d'avoir une des femmes accomplies qui ſoient au monde. Quoique ſa figure ne ſoit pas tout-à-fait moderne, elle feroit encore un portrait de tabatiere. Je vole vers elle : vous viendrez quand vous jugerez à propos. (*à Madame Damon.*) Pour vous, Madame, je n'oſe pas vous prier de nous y ſuivre. Je vous laiſſe dans vos ſublimes principes de morale: conſervez-les bien précieuſement.

Mad. DAMON.

Oui, Monſieur, je les conſerverai: apprenez que ces principes, objet de votre dériſion, ont été l'objet du culte & du reſpect des plus grands hommes & des plus grands génies.

M. SIMON.

Sans rancune, Madame, ſans rancune!..... Je me ſens d'humeur à paſſer gaiement la journée. Avez-vous de bon vin, de bon Bourgogne, de bon Champagne? Je veux m'enyvrer aujour-

d'hui. Adieu, Monſieur; adieu, Madame; je ſuis votre valet.

SCENE VIII.

M. ORGON, Mad. DAMON.

Mad. DAMON.

JE le laiſſe aller le premier, pour n'avoir pas le déſagrément qu'il me donne la main. Je croyois Madame votre épouſe dans la chambre à côté: elle m'a promis de venir me prendre quand elle ſeroit habillée, ſans quoi je n'aurois pas attendu ici. Votre M. Simon eſt un homme bien confiant & bien futile! Quelle extravagance! Peut-on ſe faire gloire de renoncer à la raiſon, parce que la plupart du genre humain s'y ſoumet!

M. ORGON.

C'eſt donc un grand fou? Je n'ai pas fait grande attention à lui; je me ſuis bien apperçu qu'il parle beaucoup, & qu'il larde ce qu'il dit de mots François:

mais j'ai le bonheur de m'endormir aiſément. J'ai paſſé mon temps tantôt à fumer tantôt à ſommeiller; nous avons un peu cauſé auſſi; ſi j'ai beſoin de quelque choſe à préſent, c'eſt de manger un morceau : je me ſens de l'appétit. Je vous conjure, ma ſœur, que vos viandes ſoient bien cuites, afin que je ne me fatigue pas trop à mâcher.

Mad. DAMON.

Vous ſerez content; nous ſouperons dans une heure d'ici, après quoi nous ferons un tour dans le jardin. Mais à propos, la poſte de Berlin n'eſt-elle pas arrivée?

M. ORGON.

Pas encore; j'ai déjà envoyé un domeſtique à la poſte; il doit y être allé une ſeconde fois à ſix heures, & je ne tarderai pas d'avoir des lettres. Quoique les choſes de la vie ne m'intéreſſent pas beaucoup, j'ai cependant une ſorte d'impatience de ſavoir ſi notre billet a gagné ou perdu.

Mad. DAMON.

Quelle joie pour mon mari, ſi je venois à gagner! Peut-être un ſi heureux événement lui feroit-il oublier que je ne lui ai rien apporté en mariage; peut-être l'arracherois-je enfin à ſa trop grande économie, qui répand tant de dégoûts ſur ma vie. Je pourrois auſſi, comme je vous l'ai dit, rendre ſervice à Caroline, & lui donner les maîtres dont elle a beſoin. Il m'eſt cruel de ne pouvoir la tenir auprès de moi; je veillerois à ſon éducation, & je tâcherois de la former pour faire le bonheur d'un honnête homme. Elle a encore des défauts; j'ai bien celui de parler trop d'elle; elle eſt vive, un peu inconſidérée, & fait quelquefois briller avec affectation ce qu'elle ſait: mais un mari ſenſé la corrigera de ces légeres imperfections, & les changera en bonnes qualités.

M. ORGON.

Caroline eſt un bon enfant: elle trou-

vera un mari; ne vous mettez pas en peine.

Mad. DAMON.

Je ne ſouhaite pas ſeulement qu'elle trouve un mari, mais je voudrois qu'elle en trouvât un qui l'aimât & qui ſentît ce qu'elle vaut.

M. ORGON.

Cela s'entend. Celui qui l'épouſera l'aimera ſûrement. L'amour vient néceſſairement avec l'habitude de vivre enſemble.

Mad. DAMON.

Plût à Dieu! Mais il eſt bien rare que des perſonnes qui ſe ſont mariées ſans s'aimer, viennent à s'aimer après. Ce que vous dites-là, n'eſt qu'une fauſſe conſolation dont des peres & meres durs & avares tâchent d'éblouir des enfans qu'ils marient contre leur gré.

M. ORGON.

Voilà ce que vous aurez peine à me perſuader. Quand j'épouſai Madame Orgon, je n'avois certainement ni affection

ni antipathie pour elle. Elle étoit assez jolie, fort économe; elle devoit hériter d'un bien assez considérabe; ma mere me la proposa pour femme: je la pris comme j'en aurois pris une autre, si ma mere l'avoit voulu. Je ne m'en suis pas mal trouvé; vous voyez que nous vivons fort bien ensemble.

Mad. DAMON.

Un cas particulier ne prouve rien pour le général. Croyez-vous qu'une ame sensible, une ame qui a besoin d'aimer, regarde comme le bonheur suprême du mariage, celui d'y vivre platement en paix?

M. ORGON.

Quand on dit que des personnes ne se querellent pas & vivent en paix ensemble, il me semble que c'est dire qu'elles s'aiment. Le Ciel répand ses bénédictions sur elles, leur donne des enfans: un pareil mariage peut-il être sans amour?

Mad. DAMON.

Les enfans sont une preuve bien équi-

voque de la tendreſſe d'un mari & d'une femme. Le rapport des humeurs, la ſympathie du caractere, de nos ſentimens, de nos goûts, l'attrait involontaire qui nous porte à chercher les occaſions de nous plaire l'un à l'autre, un deſir vif de poſſéder toute l'affection, toute l'eſtime de la perſonne à laquelle nous ſommes unis : voilà le fondement de l'amour conjugal. De-là naiſſent les ſoins, les attentions, les prévenances, & l'envie d'acquérir tous les jours les qualités qui affermiſſent & ſatisfont cet amour : voilà ce que j'appelle le charme, la félicité des mariages. Qu'en dites-vous, mon frere?

M. ORGON.

Je dis, que je ne voudrois pas d'un pareil mariage; cela me paroît trop fatiguant; auſſi je prends pour plaiſanterie tout ce que vous venez de dire, ſans quoi vous me perſuaderiez que je ne ſuis pas encore marié, quoiqu'il y ait dix bonnes années que je le ſuis. Nos peres

& nos grands peres n'y mettoient pas tant de fineſſe ; ils étoient de bonnes gens, qui s'aimoient tout uniment ſans ſe laiſſer aller à des ſpéculations ſi ſubtiles. Allons, ma ſœur, retournons au jardin, & laiſſons-là l'amour : il n'eſt plus fait pour nous : vous avez votre mari, & moi ma femme ; tenons-nous en là ; nous avons chacun ce qu'il nous faut.

Mad. DAMON.

Plût à Dieu ! L'obéiſſance fait ſouvent des ſacrifices bien cruels.... Allons, conſolons-nous ; & ſi nous ne ſommes pas heureux, travaillons à ce que les autres le ſoient.

Fin du troiſieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

M. DAMON, Mad. ORGON.

M. DAMON.

OUI, ma ſœur, vous le voyez; le jour de ma fête n'eſt pas même un jour de repos pour moi: il faut que je travaille. Les lettres de change ſont expédiées: c'eſt une affaire ſur laquelle je compte bien gagner quelques milliers d'écus. Vous ai-je dit que j'avois trouvé le billet de loterie? Ma femme l'avoit mis dans la boëte où ſont ſes dentelles; c'eſt la premiere choſe qui m'a ſauté aux yeux; on auroit dit que le Ciel étoit d'accord pour me faire découvrir les menées de ma femme, & me mettre en

poſſeſſion de mon bien. Mais ce que vous ne ſavez pas encore, c'eſt que je l'ai déjà vendu, & avec profit.

Mad. ORGON.

A qui donc? Ne pouviez-vous pas me l'offrir auſſi bien qu'à un autre? Il me ſemble que ma ſincérité le méritoit. Je l'aurois repris pour la moitié de ſa valeur, & vous m'auriez fait la galanterie du reſte.

M. DAMON.

Je l'aurois pu, en effet, & même j'y avois penſé; mais la choſe eſt faite. M. Simon eſt actuellement poſſeſſeur du billet. J'en aurai quatre écus; & s'il gagne, j'aurai encore le treizième de la ſomme, & cela pour des raiſons très-légitimes. J'ai déjà pardonné à ma femme; c'eſt la meilleure perſonne du monde. Je la trouve charmante; elle m'aime; elle n'a d'autre défaut que de ne pas aſſez connoître le prix de l'argent: mais le temps l'en corrigera.

Mad. ORGON.

Je vous admire! Tantôt vous élevez votre femme jusqu'au ciel, & tantôt vous en dites tout le mal qu'on en peut dire.

M. DAMON.

Quoi, Madame, j'aurois mal parlé de ma femme? Dieu m'en préserve. Je ne pourrois m'être porté à cet excès que dans un mouvement de colere. Ma femme est la meilleure femme que je connoisse sur la terre. Je voudrois bien que quelqu'un osât blâmer quelque chose en elle! Apprenez que si elle a été pauvre, j'en ai fait une femme riche.

Mad. ORGON.

Doucement, mon frere. Faites une idole de votre épouse, je ne m'y opposerai pas: mais me dire en face, qu'elle est la meilleure femme du monde, voilà ce qui me blesse. Au reste, quoique vous en puissiez dire, le tour du billet n'est pas fort honnête.

M. DAMON.

Je lui ai pardonné, ainſi vous n'avez pas à y trouver à redire. Qu'avez-vous à dire contre elle? Qui attaque ma femme, m'attaque auſſi.

Mad. ORGON.

Que les hommes ſont changeans! Voilà donc la récompenſe de la découverte du billet de loterie? A préſent que vous avez rattrapé vos quatre écus, & que vous eſpérez participer au gain, s'il y en a, votre femme n'a point fait de mal: auparavant, vous la regardiez comme une créature abominable, comme une poſſédée du Démon.

M. DAMON.

Voilà des propos qui ne ſortent jamais de ma bouche. Je n'ai rien à déméler avec le Diable. M'en voudriez-vous, de ce que je ne vous ai pas donné le billet? Si les lumieres que vous m'avez données ſur le compte de ma femme, n'avoient que cela pour objet, je ne vous en ai pas grande obligation.

Mad. ORGON.

Si vous oubliez tous les égards qu'exige la politeſſe, ſouvenez-vous au moins, que vous parlez à une femme malade, & qui eſt votre parente.

M. DAMON.

Ah! vous vous rappellez que vous êtes malade! Il me ſemble que vous avez le talent de l'être quand vos deſſeins le demandent. Et pourquoi êtes-vous venu faire le procès à ma pauvre femme auprès de moi? Quel mal vous avoit-elle fait? Quatre écus ſont quelque choſe; mais quatre écus ne m'auroient pas ruiné. Vous avez cru, ſans doute, que j'étois avare, & vous avez voulu me prendre par mon foible. J'aime l'argent; mais j'aime encore mieux l'honneur, & ſur-tout celui de ma femme....

SCENE II.

Mad. ORGON, M. SIMON.

M. SIMON.

VOUS vous êtes donc échappée, Madame? Que faiſiez-vous ici, je vous prie, avec cet homme au coffre fort?

Mad. ORGON.

Je ne crois pas qu'il y ait ſous le ciel un animal auſſi inſolent, auſſi groſſier. Il vient de me tenir des propos qui m'auroient fait quitter ſa maiſon ſur le champ, ſi vous n'y étiez pas; mais je me ferai violence à cauſe de vous, & je diſſimulerai mon indignation: mais je ne perdrai pas l'occaſion de lui marquer tôt ou tard mon reſſentiment.

M. SIMON.

Laiſſez ce vieux radoteur. Il ne ſeroit pas bon pour être le portier d'une maiſon honnête en France; cependant ici il a l'adminiſtration d'une caiſſe publique. On m'a

m'a outragé jusqu'à me le donner pour tuteur : mais, laissez-moi faire; dans trois semaines il sera obligé de me rendre mes comptes, & je le traiterai comme il le mérite.

Mad. ORGON.

Oh, je vous en prie! faites-le pour l'amour de moi. Il vouloit me vendre un billet de loterie; & quand je suis venue pour le prendre, il m'a dit qu'il ne l'avoit plus, & m'a traitée comme une femme du peuple.

M. SIMON.

Voilà ce billet, Madame; faites-moi le plaisir de l'accepter de ma main. J'ai bien donné autrefois à Paris des louis d'or à des bouquetieres.

Mad. ORGON.

C'est donc à vous qu'il a vendu ce billet? Gardez-le, Monsieur, il est en bonnes mains; je ne l'accepterai pas, je ne.... (*Elle prend le billet*) Puisque vous le voulez.....

M. SIMON.

Ne faites donc point de ces façons-là avec moi. Une pareille miſere n'exige ni cérémonies ni remercîmens.

Mad. ORGON.

Quelle différence de ce fou de Damon & de mon mari, avec vous! Vous êtes la politeſſe même: on diroit que vous êtes né exprès pour être le conſolateur des Dames. Si j'avois un fils, il faudroit qu'il ſe modelât ſur vous, ou je le renierois pour mon fils. Les peres & les meres ont ordinairement la ſottiſe d'envoyer leurs enfans à l'Univerſité pour y être inſtruits; & lorſqu'ils en reviennent, & qu'ils ſe trouvent dans le cas de faire une politeſſe à une femme, il ſont comme ſi on leur avoit mis les fers aux pieds & aux mains.

M. SIMON.

Vous avez bien raiſon, Madame; & il vaudroit mieux envoyer ſon fils dans un mauvais Café, que dans les meilleurs Colleges du monde. Quand j'allai à l'Uni-

verſité, on m'avoit mis entre les mains d'un gouverneur qui m'auroit rendu auſſi ſot que lui, ſi je ne l'avois pas chaſſé. Il me forçoit à lire toute la journée des livres dont le nom ſeul me fait horreur à préſent. Liberté, ſociété, langue françoiſe & voyage dans les pays étrangers, voilà la vraie ſcience; le reſte n'eſt que miſere & que pédanterie. Mais, Madame, je me ſouviens qu'il y a long-temps que je ne vous ai embraſſée....

Mad. ORGON.

Ah! *ma cher Monſieur*, j'entends venir quelqu'un.

M. SIMON.

Doucement, Madame; il faut dire mon cher Monſieur, & non pas *ma cher*.

Mad. ORGON.

Oui, *mon cher Monſieur*, j'entends venir quelqu'un dans le corridor qui conduit au jardin. J'ai peur qu'on ne ſoit aux écoutes. Quoiqu'il en ſoit, je vais m'en aller, en faiſant ſemblant d'être fâchée contre vous; mais ne me ſuivez

pas trop tôt, cela pourroit faire naître des ſoupçons.

SCENE III.

M. SIMON, CAROLINE.

CAROLINE.

MADAME Orgon n'eſt pas ici? Je venois voir, ſi elle voudroit faire une partie de Trictrac avec mon oncle avant le ſouper. Pardon, Monſieur, ſi je vous ai dérangé; je ſuis votre ſervante.

M. SIMON.

Non, Mademoiſelle, Madame Orgon n'eſt plus ici; mais pourquoi vous ſauver ſi vîte? Avez-vous peur d'être ſeule un moment avec moi? Il faut que vous ayiez bien de la défiance ſur votre compte ou ſur le mien.

CAROLINE.

Il faut que vous vous croyiez bien dangereux ou moi bien timide, pour

imaginer que je m'enfuis par la crainte d'être ſeule avec vous. Je ne crains perſonne, Monſieur : ſi vous avez quelque choſe à me dire, j'y répondrai : cependant, ſi pour plus de bienſéance vous voulez m'accompagner au jardin, nous aurons le temps de nous y entretenir à notre aiſe.

M. SIMON.

Je vois bien que vous me craignez. Je ne vous comprends pas, vous autres beautés Allemandes. Une petite maîtreſſe de Paris ne s'enfuiroit pas ſi vîte à la vue d'une araignée, que vous à celle d'un jeune homme. Ma foi, j'ai compaſſion de vous. Avec une figure comme la vôtre, ſi vous vouliez vous défaire de votre pruderie, vous ſeriez une perſonne adorable. Vous avez toujours l'air contrit & humilié d'une bégueule qui va à confeſſe.

CAROLINE.

Si vous n'êtes pas poli, au moins vous paroiſſez ſincere. Votre critique

fait peut-être mon éloge. Je conviens, qu'une prude qui eſt trois quarts d'heure à compoſer ſon viſage & ſon maintien, eſt fort ridicule; mais une femme modeſte & décente eſt ce qu'elle doit être. Il y a un milieu entre la triſteſſe & la gaieté extravagante, entre le ſilence ſtupide & la démangeaiſon de dire tout ce qui vient à la tête. Rien n'eſt ſi aiſé que de babiller à tort & à travers : mais malheur à la compagnie qui eſt obligée d'eſſuyer le débordement d'un eſprit que l'envie de briller nous empêche de réprimer.

M. SIMON.

Mettez vous dans la tête, Mademoiſelle, qu'on ne peut être de bonne compagnie qu'en parlant beaucoup, & en diſant des choſes plaiſantes. La converſation languit & meurt bientôt, ſi elle n'eſt pas animée par les bons mots & les fines plaiſanteries : les gens d'eſprit ne s'en offenſent jamais.

CAROLINE.

Je ne voudrois pas être chargée de défendre votre ſentiment. J'avois toujours cru que la gaieté, pour être aimable, avoit beſoin d'être décente, ou qu'elle dégénéroit en groſſièreté. Mais, Monſieur, je vois bien que nous ne nous convertirons ni l'un ni l'autre, & je ſerois d'avis que nous allaſſions rejoindre la compagnie.

M. SIMON.

Allez-vous faire encore l'enfant? Allez-vous vous ſauver?

CAROLINE.

Je reſterois volontiers avec vous; mais vous avez une façon de parler ſi forte & ſi énergique qu'elle me réduit au ſilence.

M. SIMON.

Quoi! vous voulez railler? Vous croyez donc, Mademoiſelle, que je n'ai pas vécu avec des gens d'eſprit, avec ce qu'on appelle le grand monde, & que je n'y ai pas profité?

CAROLINE.

Vos manieres & votre ton ſont aſſez connoître que vous avez vu le monde, quand même vous ne le diriez pas. Vos diſcours ſont on ne peut pas plus inſtructifs; & quoique notre entretien ait été fort court, j'y ai tant profité, que déſormais j'eſſuyerai tous les traits de votre critique ſans me fâcher. Me voilà déjà de bonne humeur, & je pourrai bien aller juſqu'à la gaieté ſi vous continuez à m'inſtruire.

M. SIMON.

Que vous me diſiez cela ſérieuſement ou non, je vous conſeille en ami de voir plus ſouvent le monde, & moins ſouvent vos livres.

CAROLINE.

Je vois avec plaiſir que vous ne déſeſpérez pas tout-à-fait de moi. Mais une choſe m'embarraſſe. Quelles ſociétés voulez-vous que je fréquente? Il faudra donc auſſi que vous ayiez la bonté de réformer notre ville, & la monter ſur

un ton honnête. D'où ſavez-vous donc, Monſieur, que j'aime la lecture, & que les livres que je lis ſont mauvais?

M. SIMON.

Vous vous décelez vous-même : & à vos propos déciſifs & tranchans on voit aiſément que vous vous occupez plus à nourrir votre eſprit qu'à l'orner. Dites-moi en confidence, quelles ſont vos lectures? Je ne me vante pas d'avoir fait des études bien approfondies, mais j'en ſais cependant aſſez pour connoître les auteurs. Un livre le matin, quand on prend ſon thé, ou le ſoir, quand on a peine à s'endormir, ſont d'aſſez bonnes reſſources.

CAROLINE.

Je ne me flatte pas que ma petite proviſion de livres ſoit de votre goût: ils m'ont été, pour la plupart, indiqués ou procurés par un jeune homme qui cultive les Lettres à la vérité, mais qui n'eſt pas, à beaucoup près, auſſi ſpirituel, auſſi verſé dans l'uſage du monde

que vous. Il m'a recommandé, entr'autres, de lire le Spectateur.

M. SIMON.

Le Spectateur? Un livre de huit à neuf volumes? Vous n'y penſez pas! avec votre permiſſion, Mademoiſelle, celui qui vous a prôné cet ouvrage, eſt un pédant & demi. Toute ſa morale eſt preſque tirée de l'Eccléſiaſte. L'Auteur eſt un Anglois mélancolique, qui ſe fâche de ce que les autres ne ſont pas auſſi mélancoliques que lui. Il s'appeſantit ſur les miſeres, & ſe met l'eſprit à la torture, pour paroître ſavant. J'ai fait préſent de ce livre à un homme d'Egliſe, parce que je ne ſavois rien de plus mauvais à lui donner.

CAROLINE.

Cet homme a lieu de s'applaudir de votre erreur. Quels livres faudra-t-il donc que je liſe, puiſque vous trouvez nuiſibles ceux où regne le bon ſens? Aimeriez-vous mieux que je leur préféraſſe l'*Uleſpiegle*, *la belle Méluſine* ou

l'Ecolier en bonne humeur? Ou vous-même, Monſieur, n'auriez-vous pas compoſé quelques jolis ouvrages, ſupérieurs encore à ceux que je viens de nommer?

M. SIMON.

Quand je travaillerai, Mademoiſelle, ce ſera pour des gens de goût. Mais pourquoi, par exemple, ne liſez-vous pas des livres François?

CAROLINE.

Vraiment j'en lis, & avec grand plaiſir. Il n'y a que très-peu de temps que j'ai achevé les Tragédies de Racine, & le Poëme de la Religion de Racine le fils. Ce dernier m'a fait verſer des larmes d'admiration & de joie.

M. SIMON.

En voilà aſſez, Mademoiſelle, en voilà aſſez : dès que vous avez eu le courage de lire un Poëme ſur la Religion, tous les livres d'Oraiſons peuvent ſe promettre une grande attention de votre part. Continuez : vous aurez peut-

être un jour la gloire & le bonheur d'épouſer un Préfet de Collége, & alors votre érudition vous ſera d'un grand ſecours. Vous vous entretiendrez délicieuſement, votre mari & vous, de belles ſentences tirées des Anciens, de paſſages de l'Ecriture; après cela, vous trouverez un baiſer ou votre dîner excellent.

CAROLINE.

Je ne lis pas pour devenir ſavante, mais pour former mon eſprit & mon cœur; & j'aurois cru qu'un homme raiſonnable devoit y encourager notre ſexe. Plus nous aurons travaillé à ajouter aux qualités qui nous rendent aimables, celles qui peuvent nous rendre eſtimables, & plus les hommes qui vivront avec nous ſeront heureux. Croyez-m'en, M. Simon, tenez-vous en aux livres que vous aimez; laiſſez-moi dans mon mauvais goût, & parlez avec moins de légéreté d'ouvrages faits pour être reſpectés. Vous faites peu de cas du Poëme de la Religion; c'eſt que vous n'êtes pas en état d'en con-

noître ni d'en ſentir les beautés. Pour lire de pareils ouvrages, il faut être plus verſé dans la langue Françoiſe que vous ne l'êtes : vous n'en ſavez que quelques mots dont on fait uſage à table & au jeu ; & pour apprendre cela, ce n'étoit pas la peine de faire le voyage de Paris.

SCENE IV.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, M. DAMON.

M. DAMON.

JE m'en ſuis bien douté, que je vous trouverois ici enſemble. Tant que vous avez été dans le jardin avec la compagnie, vous n'avez ceſſé de vous contrarier ; on auroit cru que vous ne pouviez vous ſouffrir ; à préſent que vous voilà tête à tête, vous vous aimez comme de nouveaux mariés. Allons, que mon arrivée ne vous déconcerte pas. Je ſai comme ſont les jeunes gens : j'ai été

jeune comme vous, & vous pouvez vous aimer ſans que perſonne y trouve à redire.

CAROLINE.

Ce que vous dites-là, mon oncle, a aſſez l'air d'une exhortation matrimoniale. Je n'aurois jamais imaginé, que vous puſſiez me ſuppoſer des prétentions ſur Monſieur. Je vous proteſte que nous en ſommes, à l'égard l'un de l'autre, dans les termes de la plus parfaite indifférence.

M. DAMON.

J'en crois ce que je vois. Si M. Simon vous étoit indifférent, vous ne ſeriez pas ſeule avec lui. Mais vous avez juré, vous autres femmes, de ne dire jamais ce que vous penſez; & plus votre cœur eſt épris, plus vous affectez de froideur, voilà ce que vous appellez de la pudeur. Vous ſerez plus franc, n'eſt-ce pas, M. Simon? Vous ne me diſſimulerez pas, que Caroline a ſu vous plaire?

M. SIMON.

Elle me plairoit en effet, ſi elle avoit un peu plus d'uſage du monde, & qu'au lieu de ſes lectures ennuyeuſes.....

CAROLINE.

Permettez que je n'entende pas la fin de mon éloge. Vous êtes le maître de penſer de moi ce qu'il vous plaira; mais laiſſez-moi au moins la liberté de conſcience.

SCENE V.

M. SIMON, M. DAMON.

M. SIMON.

HA! ha! Elle court épancher ſon cœur dans le ſein de Madame votre épouſe. Je lui ai dit des vérités un peu dures, mais cependant avec tout le ménagement & toute la politeſſe poſſibles. C'eſt en vérité dommage, que cette petite perſonne-là connoiſſe auſſi peu le monde. A ce que j'ai pu conclurre de votre diſcours de

tantôt, il paroîtroit que Mademoiſelle Caroline ſe ſent du goût pour moi. Pauvre enfant! Ma victoire ne m'a pas coûté de grands efforts.

M. DAMON.

Pourquoi ne vous aimeroit-elle pas? Vous êtes jeune & aimable; elle eſt jeune & ſenſible: allez votre train. Je lui vois déjà de l'inquiétude; il y a toute apparence que vous lui plaiſez, & qu'elle tâche de le diſſimuler; c'eſt une bonne marque.

M. SIMON.

Il eſt très-certain que je lui plais; je m'en ſuis apperçu aux premiers regards qu'elle a jettés ſur moi. Sa diſſimulation ne durera pas long-temps; rapportez-vous-en à moi. Je me trompe fort, ſi dès ce ſoir je ne la réduis pas à la néceſſité de me faire une déclaration en forme.

M. DAMON.

Oh, cela ſeroit excellent! Je vous en prie, rendez la folle de vous: cela ne

doit pas vous être difficile : vous êtes un ſi joli homme !

M. SIMON.

Vous n'êtes pas le premier qui m'ait fait ce compliment. Je ne dis pas que je le ſois ; mais quand je parcours l'hiſtoire de ma vie, je ſuis forcé de m'avouer à moi même, que je ſuis dangereux pour les femmes. Je me ſouviens qu'en paſſant à Bruxelles, je me fis préſenter dans une des premieres maiſons de la ville, dont la fille étoit une grande demoiſelle charmante, qui parloit François comme un ange.

M. DAMON.

Cela m'importe fort peu.

M. SIMON.

Ecoutez. On me plaça à table vis-à-vis d'elle. Je lui lançai des regards vainqueurs, contre leſquels elle affecta une grande ſécurité. Oh ! dis-je en moi-même, vous n'y êtes pas encore, mon bel enfant, & vous vous ap-

percevrez bientôt que je ſuis quelque choſe de mieux qu'un jeune Allemand.

M. DAMON.

Faites-moi grâce de ce que vous avez penſé: allons vîte à ce que vous avez fait: je n'aime pas les détails.

M. SIMON.

Il ne ſe paſſa rien de remarquable pendant le repas; je m'en tins aux agaceries générales, & je mis deux ou trois fois mon pied ſur le ſien.....

M. DAMON.

Je ne trouve pas cela fort poli. Vous deviez craindre, au moins, de lui gâter ſes pantoufles avec vos ſouliers.

M. SIMON.

Je ne portois déjà plus alors que des ſouliers de maroquin. Quand on fut hors de table, le bal commença; & comme étranger, j'eus l'honneur de l'ouvrir avec la Demoiſelle du logis. C'eſt-là que je développai toutes mes graces: chaque regard que je lançois étoit comme un trait....

M. DAMON.

Vous me direz le reſte après ſouper; ou ce qui vaudra mieux encore, nous danſerons, & je vous invite à tâcher de faire ſur Caroline l'impreſſion que je me doute que vous avez faite ſur la Demoiſelle de Bruxelles. J'y prête les mains de tout mon cœur. Mais parlons d'autre choſe. Je vous apporte mon livre de comptes, pour vous faire voir que j'y ai porté les quatre écus du billet de loterie, & en même-temps les ſeize ſols que j'ai ajoutés à la maſſe. Nous ſommes mortels, & nous ne ſavons ce qui peut arriver: voyez, Monſieur.

M. SIMON.

Voilà qui eſt bon. Nous n'aurons point de procès enſemble là-deſſus. Pour en revenir à ma belle de Bruxelles....

M. DAMON.

Jettez un coup-d'œil ſur ces papiers, je vous prie; je ſuis venu exprès pour vous les montrer.

M. SIMON.

On ſe ſouviendra de moi à Bruxelles. En vérité, c'étoit une jolie perſonne : je boirai ce ſoir à ſa ſanté.

M. DAMON.

Voyez, Monſieur..... Quatre écus pour un billet de loterie. Plus, ſeize ſols que j'ai....

M. SIMON.

Ne me tourmentez pas davantage : oui, je vois, je vois. Vous allez me mettre de mauvaiſe humeur, me remplir la téte d'idées déſagréables, & vous me ferez manquer mon coup auprès de Caroline.

M. DAMON.

Voici M. Orgon. Que veut-il ? Allez, Monſieur, allez tenter fortune, & faites que ce ſoir nous ayions à vous faire un compliment.

M. SIMON.

Vous verrez combien il m'eſt aiſé de réduire un cœur aux abois.

SCENE VI.

M. ORGON, M. DAMON.

M. ORGON.

SAVEZ-VOUS que je meure de faim, & que je m'impatiente qu'on ne ſerve pas? Il eſt neuf heures ſonnées, &....

M. DAMON.

Dans un moment nous nous mettrons à table; il faut auparavant que je vous confie un projet que j'ai dans la tête, & que vous m'en diſiez votre avis. Vous ſavez que mon pupille eſt riche, & que Caroline ne l'eſt pas. Pour empêcher ma femme de ſe ruiner ſans ceſſe pour elle, j'ai réſolu de la marier le plutôt qu'il ſera poſſible, & j'ai jetté les yeux ſur M. Simon: croyez-vous qu'ils ſe conviennent?

M. ORGON.

Pourquoi pas? Qu'ils s'épouſent! Qu'avons-nous à ſouper? J'ai vu de

belles aſperges dans votre jardin; je les aime fort; j'eſpere que vous nous en donnerez.

M. DAMON.

Vous m'aiderez à arranger cette affaire, n'eſt-ce pas? Je déſire fort qu'elle réuſſiſſe.

M. ORGON.

Et moi auſſi. Je voudrois bien que les fraiſes fuſſent mûres; j'en mangerois volontiers avec du vin & du ſucre. Des fraiſes, des aſperges, une pipe: voilà mes délices pendant l'été.

M. DAMON.

Ce ſeroit un grand coup pour moi, ſi M. Simon épouſoit Caroline: je me débarraſſerois bien plus aiſément des comptes de ſa tutelle; je crains toujours qu'il ne me faſſe des affaires.

M. ORGON.

En voilà aſſez, mon cher frere. Allons faire un tour dans la cuiſine.

SCENE VII.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, Mad. ORGON.

Mad. ORGON.

AH! mon cher ami, que je te raconte toutes mes douleurs! Il vient de m'arriver une aventure.... Je crois que j'en mourrai de chagrin! J'étois assise dans le jardin avec Caroline, lorsque le pupille de M. Damon, ce jeune fat, ce jeune extravagant, est venu se permettre mille libertés avec moi. Je ne sais si je lui ai tourné la tête, mais il me poursuit & m'obsede sans cesse. Sous prétexte d'arranger quelque chose sur mon cou, il a eu l'insolence..... Je lui ai donné rigoureusement sur les doigts, & l'ai traité comme il mérite. Il s'en est fâché, & m'a dit les choses du monde les plus extravagantes. Caroline a tout vû & tout entendu. En vérité, je ne sais ce que je

ſerois devenue ſans elle; je ne pourrai jamais lui témoigner aſſez toute ma reconnoiſſance. Vous avez-là, M. Damon, un pupille bien mal élevé. Il m'a priſe, ſans doute, pour une de ſes Marquiſes Francoiſes!

M. DAMON.

Je ſuis au déſeſpoir, ma chere ſœur, de ce qui vous eſt arrivé dans ma maiſon. Je vais de ce pas laver la tête à mon pupille, & il viendra vous demander pardon, n'en doutez pas. De mon côté je vous fais auſſi de très-humbles excuſes des petites vivacités que je me ſuis tantôt permiſes avec vous. Oubliez-les, je vous en conjure. Je ſuis un peu prompt, mais je ſais reconnoître & réparer mes torts.

SCENE VIII.

SCENE VIII.

M. & Mad. ORGON.

Mad. ORGON.

ET vous ne dites rien? Je crois qu'on voudroit m'ôter l'honneur & la vie, que vous n'en ſeriez pas plus ému. Le bon Dieu vous béniſſe! Il vous eſt donc indifférent que votre femme ſoit vertueuſe ou non?

M. ORGON.

Je ne dis pas cela. Mais auſſi, peut-être as-tu pris trop ſérieuſement une plaiſanterie innocente. M. Simon eſt un jeune homme; il faut lui pardonner bien des choſes.

Mad. ORGON.

N'allez-vous pas prendre ſa défenſe? N'allez-vous pas me perſuader que c'eſt un badinage de mettre ſa main..... & cela en préſence de Caroline? Je crois que ſi vous le trouviez dans mon lit,

vous le prendriez encore en bonne part. Rien ne peut vous tirer de votre ſtupidité: je vois bien que vous ne faites pas grand cas de moi.

M. ORGON.

Si fait, mon cœur, ſi fait, je t'eſtime, & beaucoup. Monſieur Damon obtiendra ſans doute de Monſieur Simon qu'il vienne te demander pardon.

Mad. ORGON.

Comment, vous donnez encore la qualité de Monſieur à un fat, à un inſolent qui..... Vous ne voulez donc pas lui demander ſatisfaction vous-même?

M. ORGON.

Si fait, te dis-je.

Mad. ORGON.

Eh bien, que lui direz-vous?

M. ORGON.

Je lui dirai: Monſieur, ma femme eſt très-courroucée contre vous, & je vous en dirois davantage, ſi on pouvoit dire

ce qu'on a ſur le cœur, ſans être obligé de parler!

Mad. ORGON.

Et la colere vous emportera juſques-là? Allez, vous n'avez pas une goutte de ſang dans les ongles; vous ne méritez pas une femme comme moi: & puiſque vous faites ſi peu de cas de ma vertu, vous pourriez bien me forcer de l'oublier.

M. ORGON.

Mais ſi je grondois Monſieur Simon, il me gronderoit auſſi, & je ne pourrois pas y tenir.

SCENE IX.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, CAROLINE.

CAROLINE.

TRANQUILLISEZ-VOUS, Madame, & venez vous mettre à table. Monſieur Simon eſt dans l'intention de vous faire

des excuſes de ſon étrange galanterie. Je lui ai dit de votre part tout ce qu'on pouvoit lui dire. Monſieur Damon ne l'a pas épargné non plus, & nous nous vengerons de lui pendant le ſouper. Il n'eſt pas difficile de le confondre : il eſt auſſi lâche qu'il eſt inſolent.

M. ORGON.

Vous entendez. Allons ; je vais toujours me mettre à table, crainte que les mets ne refroidiſſent.

Mad. ORGON.

Allez, allez ; nous n'avons pas beſoin de vous ; nous trouverons bien le chemin.

SCENE X.

Mad. ORGON, CAROLINE.

Mad. ORGON.

COMMENT reconnoîtrai-je, ma chere Caroline, les obligations que je vous ai ?

Je vous le recommande pendant le ſouper. Humiliez-le ; écraſez-le : il n'y a que vous qui puiſſiez lui tenir tête & le couvrir de ridicule. En quoi, ma chere enfant, pourrois-je vous marquer ma reconnoiſſance?

CAROLINE.

Votre bienveillance me ſuffit, Madame; votre honneur m'eſt auſſi cher que le mien. Il me ſemble que toutes les femmes devroient être d'accord pour confondre un inſolent qui oſe manquer à quelqu'une d'elles.

Mad. ORGON.

Vous pouvez, ma chere Caroline, compter ſur mon amitié tant que je vivrai. Cependant, indépendamment du ſervice que vous venez de me rendre, je ſuis encore votre redevable ; vous avez fait des emplettes, & vous vous êtes donnée mille peines pour moi. Je vous prie de vouloir bien accepter ce billet de loterie comme une foible marque de ma reconnoiſſance.

CAROLINE.

Gardez votre billet, Madame, & laiſſez-moi le plaiſir de vous avoir obligée ſans récompenſe; c'en eſt une aſſez flatteuſe, ſi ce que j'ai fait pour vous a pu vous plaire. J'ai cependant une grâce eſſencielle à vous demander.

Mad. ORGON.

Dites, ma chere amie; que puis-je faire pour vous obliger?

CAROLINE.

Ce ſeroit, ſi l'occaſion s'en préſentoit, de tâcher de détruire dans l'eſprit de mon oncle, la prévention où il eſt, que ma tante dépenſe beaucoup pour moi. Je vous proteſte qu'il n'en eſt rien. La vieille parente chez laquelle je demeure, me donne aſſez, & ſes bienfaits, joints au produit du travail de mes mains, ſuffiſent pour que je ne manque pas du néceſſaire. Il s'en faut cependant beaucoup que je ſois dans l'aiſance.

Mad. ORGON.

Ce n'eſt que de ce moment que je com-

mence à vous connoître & à croire que vous m'aimez. Je ferai tout ce que vous déſirez ; mais je veux abſolument que vous preniez ce billet : autrement vous me déſobligerez.

CAROLINE.

Permettez-moi que je ne l'accepte pas : accordez-moi votre amitié, c'eſt tout ce que je demande. Partons, Madame ; on va ſe mettre à table, ne nous faiſons pas attendre. Il faudra bien que Monſieur Simon change de manieres & de ton, ou il nous réduira à la dure néceſſité de nous priver de l'honneur de ſa compagnie.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

M. ORGON, Mad. DAMON.

Mad. DAMON.

CE que vous dites, eſt-il bien vrai?

M. ORGON.

Très-vrai. Voilà la lettre de mon correſpondant de Berlin & la liſte de la loterie ; voyez & liſez vous-même. Le numéro 59, dont la deviſe eſt *pour la Vertu*, a gagné dix mille écus.

Mad. DAMON.

Ah ciel! c'eſt trop. Le croirai-je? Non, non, mon frere, il y a une erreur là-deſſous. Je ne mérite pas un

ſemblable bonheur. Je ſerois contente d'un lot de cent écus, & je....

M. ORGON.

Croyez-vous donc que je ne ſache pas lire?

Mad. DAMON.

Dix mille écus?

M. ORGON.

Oui, dix mille écus: & vous les toucherez dans huit jours d'ici. Prenez la liſte pour la montrer à votre mari, ſi vous jugez à propos.

Mad. DAMON.

Dix mille écus! O mon Dieu, comment employerai-je cet argent d'une façon utile? Me voilà donc en état de faire du bien à Caroline! Mais cela eſt-il bien vrai? Mes yeux ne me trompent-ils point? Quelle joie pour mon mari! Avec quatre écus en gagner dix mille!..... Cela eſt inoui. Je vais vîte porter cette bonne nouvelle à mon mari, & rendre mille actions de grâces au Ciel.... A combien d'honnêtes gens je pourrai faire

du bien ! Il me ſemble que je commence à vivre depuis que je ſuis en état de ſoulager les malheureux ! Mais vous, mon cher frere, que ferai-je pour vous remercier de toutes les peines que vous vous êtes données ? Parlez.

M. ORGON.

Rien au monde. Quand j'aurai encore fumé une pipe, je vous prierai ſeulement de m'envoyer chercher des porteurs ; car ma femme ne m'en payera pas ; & de leur donner quelques ſous de plus qu'à l'ordinaire, afin qu'ils me portent plus doucement qu'ils n'ont fait ce matin. Voilà le plus grand plaiſir que vous puiſſiez me faire. Si à cela vous ajoutez un petit verre de liqueur pour aider à ma digeſtion, je m'en irai très-content, & je dormirai bien.

Mad. DAMON.

Ce que vous demandez eſt bien peu de choſe. Ordonnez : tout ce qui eſt dans la maiſon eſt à votre ſervice. Croyez-vous que mon mari ſe contentera de mille

écus, & qu'il me permettra d'employer le reſte à marier Caroline, & à d'autres charités?

SCENE II.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, M. DAMON.

Mad. DAMON.

AH! mon cher époux! les tranſports de ma joie me permettent à peine.....

M. DAMON.

Je ſuis enchanté, ma chere amie, de te voir ſi joyeuſe le jour de ma fête. Tu ſais donc que j'ai fait venir des violons, & que nous allons danſer?

Mad. DAMON.

Ah! mon ami! point de violons aujourd'hui; ma ſatisfaction eſt trop grande pour que je puiſſe danſer. M'accorderas-tu une grâce?

M. DAMON.

Qu'eſt-ce qu'il y a donc, ma chere

enfant ? Parle, je te promets tout ce que tu voudras. Tu es ma chere épouſe ; il ne te manque, pour être adorable, qu'un peu d'économie. Je te dirai ce ſoir un petit grief que j'ai eu contre toi ; mais je l'ai déjà oublié ; je ſuis ſûr que tu n'avois pas intention de me déplaire.

M. ORGON.

Si vous voulez le lui dire, dépêchez-vous, ou bien je vais me coucher.

Mad. DAMON.

Si j'avois le bonheur de gagner dix mille écus à la loterie, me permettriez-vous d'en donner la moitié.....

M. DAMON.

Que dis-tu, mon enfant ? Qu'ai-je donc ! Je ſens un trouble, une inquiétude.... Aurois-je trop bu d'un coup ?... Que veux-tu dire avec ta loterie ? D'où préſumes-tu que tu as gagné dix écus ? Je n'oſe pas prononcer le mot de mille... une ſueur froide commence..... quel preſſentiment..... Acheve donc, que parles-tu de loterie.....

M. ORGON.

Ceci dure trop long-temps pour moi ; je vais fumer une pipe au jardin.

Mad. DAMON.

Allez toujours, mais ne dites rien à perſonne juſqu'à ce que je vous rejoigne.

SCENE III.

M. & Mad. DAMON.

Mad. DAMON.

AVEZ-VOUS toujours de l'inquiétude, mon cher ami ? Je vais la faire ceſſer bien vîte. Le Ciel vient de me combler d'un bienfait qui me fait verſer des larmes de reconnoiſſance. J'ai eu le bonheur.....

M. DAMON.

Grand Dieu, je vais avoir une attaque d'apoplexie!.... Que veux-tu? Cela n'eſt pas poſſible.... Malheureux que je ſuis!... Je tremble..... Garde-toi de me dire.....

Mad. DAMON.

Vous m'effrayez..... Qu'avez-vous? Ecoutez-moi ; il n'eſt pas queſtion de malheur. Sans vous le dire, j'ai pris quatre de ces vieux écus que je conſerve depuis long-temps, & les ai mis à la loterie. Dans ce moment M. Orgon a reçu, par la poſte, la liſte de la loterie, & j'ai gagné dix mille écus. J'en rends grâces au Ciel!

M. DAMON.

Ah oui, rends des grâces au Ciel!.. Je ſuis mort!.... Qu'as-tu dit?... Comment?.... Répete-le moi encore..... Tu as gagné dix écus!

Mad. DAMON.

Dix mille écus, vous dis-je. Tenez, liſez. Je vois que la joie vous met hors de vous-même. De grâce, n'ayez donc pas tant d'attachement pour l'argent; remettez-vous un peu, & ſongez plutôt à en faire un bon uſage ; regardez: Le numéro 59, *Pour la Vertu*, a gagné

dix mille écus. Je vais chercher le billet.

SCENE IV.

M. DAMON, M. SIMON.

M. DAMON.

EST-CE vous, M. Simon? Ah!.... mais laiſſez-moi ſeul..... Il faut que je penſe.... Non, non, reſtez.

M. SIMON.

Je viens pour vous donner le bon ſoir, & vous remercier de l'honneur que vous m'avez fait.

M. DAMON.

On vous a fait peu d'honneur..... peu d'honneur..... De grâce, reſtez encore un moment, & faites-moi le plaiſir de me confier le billet de loterie, ſeulement pour une minute..... Pour me mettre mieux en regle, je voudrois en avoir une copie, que j'ajouterai aux comptes comme une piece juſtificative.

M. SIMON.

A quoi bon cette copie? Vous n'avez pas à faire à un Juif. Bon ſoir; ne me priez plus à une ſi triſte fête.

M. DAMON.

Je ne vous laiſſerai pas partir ſeul. Je vais vous accompagner, mon cher M. Simon: vous êtes mon grand ami, mon protecteur; je vous baiſe humblement les mains. Rendez-moi le ſervice, je vous en conjure, de me prêter le billet de loterie, pour que j'en tire une copie. Vous ſavez que j'aime l'ordre; & quand j'ai un verre de vin dans la tête, les moindre choſes m'inquietent & me tourmentent pendant des heures entieres. Le billet, M. Simon! au nom de Dieu, le billet!

M. SIMON.

Je vois avec plaiſir, que vous vous êtes un peu griſé, M. Damon, ſi votre vin avoit été moins mauvais, je me ſerois griſé auſſi. Votre Bourgogne eſt déteſtable; il ſent horriblement le terroir;

il eſt du cru de Naumbourg (*a*) certainement. Adieu, Monſieur, allez vous repoſer, vous en avez beſoin; & dites à Mademoiſelle votre niece, qu'avec tout ſon eſprit & ſes lectures elle n'eſt qu'une platte Bourgeoiſe.

M. DAMON.

Quoi! vous voulez vous en aller ſans me donner.... Arrête!... Il faut que j'aie le billet, ou je vous tue.... Mon billet, entendez-vous? mon billet!

M. SIMON.

Voilà qui eſt plaiſant. Il faut qu'il y ait quelque choſe d'extraordinaire dans votre vin.

M. DAMON.

Non, non: je ne ſuis pas yvre, je veux avoir le billet de loterie..... Ne faites pas de façons, ou bien.... Voilà la poche où vous l'avez mis: vîte, ſortez-le!

(*a*) Ville en Saxe.

M. SIMON.

Fouillez dans mes poches; ſi vous le trouvez, il eſt à vous.

M. DAMON.

Il ſera à moi? Ah, je ſuis indigne de tant de bonté! Ainſi donc vous me l'avez donné? Il n'eſt pas dans cette poche..... ni dans celle-ci non plus. Où l'avez-vous donc mis?

M. SIMON.

Vous ne le trouverez pas: je l'ai donné.

M. DAMON.

Non, vous l'avez caché.... Montrez-moi votre chapeau; vous l'avez gliſſé quelque part.... Il n'y eſt pas non plus.... Déshabillez-vous; vous l'aurez mis dans votre ſein, ou.....

M. SIMON.

Savez-vous que cette Comédie commence à m'ennuyer? Puiſque vous voulez ſavoir ce qu'eſt devenu le billet, je l'ai donné à Madame Orgon. La voici qui vient. Laiſſez-moi en repos, &

allez cuver votre vin de Bourgogne à ſix ſols.

SCENE V.

M. & Mad. DAMON.

M. DAMON (*croyant que c'eſt Madame Orgon*)

VITE, donnez-le moi, ma ſœur, vous l'avez; je ſais que vous l'avez; M. Simon me l'a dit. Je ne vous laiſſerai pas ſortir d'ici.....

Mad. DAMON.

Ne voyez-vous donc pas que c'eſt moi? Pourquoi querellez-vous votre belle-ſœur? Je ſerois preſque tentée de croire que vous avez bu un coup de trop en l'honneur de votre fête. Allez vous coucher, mon ami. Je ne ſais ce qu'eſt devenu mon billet! Il n'y a coin ni recoin où je ne l'aie cherché ſans pouvoir le trouver. L'aurois-je perdu en effet?

M. DAMON.

Ah, malheureux que je ſuis! J'ai ſu que tu avois mis de l'argent à la loterie. Je t'ai moi-même dérobé ton billet, & je l'ai vendu à mon ſcélérat de pupille, qui ne veut pas me le rendre. Et je perdrois les dix mille écus que tu as gagné ſi légitimement? Non; il faut abſolument que j'aie mon billet, ou je ne vivrai pas juſqu'à demain. Je ſuis un homme de bien, un homme de probité: Dieu me l'a donné, & le monde me le feroit perdre? Ah! mon enfant, cours, vole chez M. Simon, je t'en prie. Il eſt allé chez ſui. Jette-toi à ſon cou, jette-toi à ſes pieds; ne ceſſe de le prier, de le conjurer, juſqu'à ce qu'il t'ait rendu le billet. Offre lui dix écus, offre lui en vingt, offre lui en cent, & rapporte-moi le billet: dis-lui que je ſuis au déſeſpoir, que je ſuis capable de tout; dis-lui que j'ai déjà le couteau ſur la gorge, & que je ne l'en tirerai pas que tu ne m'apportes le billet; dis que je....

Mad. DAMON.

Vous me faites pitié. Vous avez vendu mon billet? Vous voilà puni de votre avarice. En auriez-vous été plus malheureux, quand vous auriez eu de moins les quatre écus que j'avois mis à la loterie? Je ne ſuis pas née pour être heureuſe! Pauvre Caroline! c'eſt toi ſur-tout que je plains! Il eſt donc écrit que je ne pourrai jamais être utile à perſonne. O, qu'il eſt douloureux de voir s'évanouir une eſpérance ſur laquelle on avoit fondé ſa plus douce ſatisfaction! Mais, je vous le pardonne. Le deſtin ne l'a pas voulu! voilà ma conſolation. Calmez-vous, mon ami, & tâchez, comme moi, de vous ſoumettre à la providence.

M. DAMON.

Je n'entends rien à ces conſolations: je n'en veux point. Ce n'eſt pas le Ciel qui eſt cauſe de mon malheur; c'eſt moi, c'eſt mon pupille, c'eſt vous, c'eſt la déteſtable Orgon, c'eſt tout le monde entier. Ah! ma chere femme, ne me

refuſe pas ton ſecours; va vîte te jetter aux genoux de M. Simon,

Mad. DAMON.

N'exigez pas de moi une pareille indignité. Je n'irai pas chez M. Simon; je ne l'eſtime pas aſſez pour lui demander une grâce.

M. DAMON.

Vous ne voulez pas aller le voir? Vous n'avez donc plus aucune amitié pour moi? Dix mille écus! pour une pareille ſomme vous ne vous jetterez pas à ſes genoux? Allez-y, je vous en conjure. Vous ne connoiſſez pas l'empire qu'une femme a ſur un homme. Faites un effort généreux; prenez ſur vous de le toucher à force de careſſes: vous n'en ſerez pas moins ma femme. Allez-y, ou je vais mourir.

Mad. DAMON.

Penſez-vous à ce que vous dites? Eſt-ce ainſi que doit parler un époux qui veut être eſtimé de ſa femme? Vous voulez que je m'expoſe chez le plus impudent

des mortels? Quand même une démarche qui me compromettroit, pourroit vous rendre le plus riche de tous les hommes, je ne la ferois pas. Oubliez cet argent: le contentement vaut mieux que tous les tréſors de la terre.

M. DAMON.

Et c'eſt juſtement pour me le procurer, ce contentement, que je te conjure d'aller chez M. Simon. Veux-tu me réduire au déſeſpoir?

Mad. DAMON.

Je ne ferai pas un pas. Je n'acquérerai jamais des richeſſes par des moyens auſſi bas. Quand M. Simon ſaura que le billet m'a été enlevé, s'il veut m'aſſocier au gain, & s'il croit le devoir, peut-être y conſentirai-je; l'uſage que j'en ferois juſtifieroit ma condeſcendance. Croyez, mon ami, que ce n'eſt pas l'argent qui rend heureux. Si nous venions à mourir cette nuit, à quoi nous auroient ſervi les dix mille écus?

M. DAMON.

Oh que non, que non, je ne mourrai pas ſitôt ! Je n'ai pas encore mis ordre à mes affaires. Si le Ciel m'enlevoit inopinément, ce ſeroit le plus grand malheur qui pût arriver à toi & à toute ma maiſon. Non ; il ne le fera pas. Il me rendra juſtice auparavant ; il me fera toucher les dix mille écus. Ma chere amie, imagine, je t'en conjure, quelqu'expédient pour faire rentrer ce billet entre mes mains. Je vais envoyer chercher la garde & faire mettre mon pupille aux fers, pour qu'il ne s'évade pas. Prie Dieu ! Tu as de la Religion.

Mad. DAMON.

Dans l'état où vous êtes, je vois bien que la raiſon ni les repréſentations ne feront rien ſur vous. Venez, allons confier votre chagrin à Madame Orgon & à Caroline ; peut-être trouverez-vous de la conſolation auprès d'elles. Plaignez-vous, j'y conſens ; mais ne vous abandonnez

donnez pas à des excès, à des fureurs qui dégradent l'humanité.

M. DAMON.

Ah! la maudite belle-ſœur! C'eſt elle... La malédiction tombera ſur elle un jour. Je vais moi-même chez mon pupille. Je lui dirai tout. Je lui repréſenterai mon droit & ma juſtice... Je l'embraſſerai comme mon fils. Il eſt homme; il ſe laiſſera fléchir : prie Dieu ſeulement, prie Dieu ; je ſerai bientôt de retour.

Mad. DAMON.

Reſtez, je vous en prie. Où voulez-vous aller ? Attendez à demain matin. Vous ne voulez donc pas vous rendre à ma priere? Pourquoi faites-vous des imprécations contre votre belle ſœur ?

SCENE VI.

Mad. DAMON, M. ORGON.

M. ORGON.

AVEZ-VOUS fait venir des porteurs? Je m'en vais toujours chez moi, & ma femme me ſuivra quand bon lui ſemblera.

Mad. DAMON.

Ah, mon frere, ſi vous ſaviez....

M. ORGON.

Je ſuis fort content de votre ſouper, & je vous remercie. Il eſt tard. Bon ſoir. Auriez-vous un petit verre d'eau de canelle à me donner?

Mad. DAMON.

Un moment! Imaginez-vous que mon mari m'a enlevé ſecrétement le billet de loterie, & qu'il l'a vendu à ſon pupille? Il en eſt dans la plus grande fureur. Et moi pauvre infortunée, je vois anéantir la douce ſatisfaction dont je m'étois flat-

tée. L'idée de Caroline me déchire le cœur, & je n'ai pas la force de retenir mes larmes.

M. ORGON.

Eh, pourquoi pleurez-vous? Supposez que vous n'avez rien gagné à la loterie. Votre fortune est comme elle étoit auparavant, & suffit à vos besoins: voilà l'essenciel; les autres se tireront d'affaire comme ils pourront. J'ai pour principe, que toutes nos peines & nos travaux ne nous conduisent à rien. Il vaut mieux perdre dix mille écus, que de passer une nuit sans dormir. Imitez-moi: je ne me laisse ni entraîner à la joie, ni accabler par la tristesse, & pourvu que mon corps soit exempt de douleurs, je trouve que tout le reste va bien. Donnez-moi, je vous prie, un verre d'eau de canelle: cela fortifie l'estomac; après quoi je me mets en route.

Mad. DAMON.

Attendez un moment que mon mari soit de retour. Il est allé voir son pu-

pille malgré moi. Vous êtes bien peu ſenſible au malheur de vos amis! J'aimerois mieux ceſſer de vivre, que de ceſſer de partager les peines & les plaiſirs de mes ſemblables. Ne me quittez pas que mon mari ne ſoit revenu, & joignez vos repréſentations aux miennes, pour le calmer s'il eſt poſſible.

M. ORGON.

Eh, que voulez-vous que je faſſe? Puis-je empêcher qu'une choſe perdue ne ſoit perdue?

Mad. DAMON.

Si vous ne voulez pas reſter davantage, il faut bien vous laiſſer partir; mais je ne pourrai point vous donner de liqueur que mon mari ne ſoit de retour; il a emporté la clef.

M. ORGON.

Je n'attendrai pas plus long-temps. Je vous remercie de toutes vos attentions, & je vous ſouhaite une bonne nuit.

SCENE VII.

Mad. DAMON, CAROLINE.

CAROLINE.

J'AI tantôt vu ſortir mon oncle en grande hâte; je voudrois ſavoir où il eſt allé.

Mad. DAMON.

Ah! mon enfant, que je te faſſe part d'un grand malheur! Mais tu me fais pitié, & je n'ai pas le courage de te le dire.

CAROLINE.

Si ce malheur ne regarde que moi, je l'apprendrai tranquillement; mais ſi c'eſt vous, au nom de Dieu ne me le dites pas. Que m'eſt-il donc arrivé de fâcheux, ma chere tante? Celui à qui j'avois donné tout mon cœur, m'auroit-il trahi? Auroit-il donné ſa main à une autre plus riche que moi? Oh non, n'en croyez rien; ſon ame eſt trop noble &

trop honnête : il m'aime, j'en ſuis ſûre. Mon plus grand chagrin eſt de ne pouvoir le ſurpaſſer en tendreſſe. Vous allez bientôt le voir : il m'a promis de venir me prendre ici, & il n'y manquera pas.

Mad. DAMON.

Parce que je parle d'un malheur, tu penſes tout de ſuite à ton Amant. Je ſuis enchantée de voir qu'il n'y a point de malheur plus grand pour toi que celui de le perdre. Il mérite les ſentimens que tu as pour lui. L'accident qui vient de nous arriver, eſt d'une autre nature ; promets-moi que tu ne t'en chagrineras pas, ſi je te l'apprends : la choſe te regarde plus que perſonne.

CAROLINE.

Si elle ne regarde ni vous ni mon amour, je ſuis déjà conſolée. Qu'eſt-ce donc, ma chere Tante ? Ne me faites pas languir.

Mad. DAMON.

Il n'y a qu'un moment que M. Orgon a appris, par des lettres de Berlin, que

j'avois gagné dix mille écus à la loterie. J'ai cherché mon billet, mais inutilement. Mon mari a ſu, je ne ſais par qui, que j'avois mis de l'argent à la loterie. Il a été fouiller dans ma commode; il a trouvé le billet, & l'a vendu à ſon pupille : cela n'eſt-il pas bien triſte ?

CAROLINE.

Je vous plains de tout mon cœur. Mais vous n'aimez pas l'argent, pourquoi vous affliger ? Vous n'en ſerez pas moins heureuſe. Vos véritables tréſors ſont dans le cœur de vos amies.

Mad. DAMON.

Ce n'eſt pas pour moi, que je déſirois gagner ; & quel qu'eût été mon bonheur, je me propoſois de le partager avec toi. Ne pleure pas, ma chere Caroline, le Ciel te réſerve de plus grands biens; mais plains moi de ne pouvoir ſatisfaire mon amitié pour toi.

CAROLINE.

Ce n'eſt pas l'accident qui nous arrive qui m'arrache des larmes, c'eſt votre

tendreſſe & votre généroſité qui les font couler. Depuis la mort de mes parens, vous m'avez tenu lieu de mere, vous m'avez empêchée de ſentir leur perte. Je vous dois mon éducation, mon amour pour la vertu, & juſqu'au digne mortel qui m'a donné ſon cœur. Voulez-vous me combler de nouveaux bienfaits ? Je me proſterne devant vous, & je vous jure un reſpect & une reconnoiſſance qui dureront autant que ma vie.

Mad. DAMON.

Je ſuis un peu conſolée, puiſque je te vois tranquille. Viens, retournons au jardin, allons nous réjouir d'être capable d'oublier un chagrin qui en accableroit d'autres. Tout l'Univers eſt à nous, que M. Simon garde le billet.

CAROLINE.

Non, généreuſe bienfaitrice, le voilà ce billet : il eſt entre vos mains, & je ſuis au comble de la joie de pouvoir vous le reſtituer. Puiſque, comme dit la deviſe, il étoit deſtiné pour la Vertu, c'eſt

entre vos mains qu'il doit être : acceptez-le avec ce baiſer le plus tendre & le plus ſincere.

Mad. DAMON.

Vous avez ce billet? ... Vous auriez pû vous abaiſſer.... Ton bonheur ſeroit un bienfait de M. Simon? ... Ah, mon enfant, cours le lui rendre.

CAROLINE.

Ne craignez rien ; Madame Orgon m'a forcée tantôt de l'accepter ; c'eſt à elle que M. Simon l'a donné. Elle a voulu s'acquitter par-là de quelques petits ſervices que je lui avois rendus. J'avois refuſé conſtamment cette marque de ſa reconnoiſſance ; mais je me ſuis déterminée à la recevoir, lorſqu'elle m'a dit elle-même qu'elle avoit eu l'indiſcrétion de lâcher quelque choſe à M. Damon au ſujet de la loterie, qu'apparemment il vous avoit pris votre billet & l'avoit vendu à M. Simon, & qu'elle ne vouloit pas en reſter chargée, dans la crainte que tôt ou tard vous ne lui en

ſuſſiez mauvais gré. J'ai cru pour lors que je pouvois recevoir ſon préſent, que je ne regardois que comme une reſtitution qu'elle me mettoit dans le cas de vous faire: voilà mon intention en l'acceptant; il eſt à vous, & perſonne n'a droit d'y prétendre que vous.

Mad. DAMON.

La méchante femme en a parlé ſans doute exprès à mon mari, pour me cauſer du chagrin. Pardonnons-le lui: elle ſera aſſez punie par l'envie que lui cauſera notre bonheur. Dieu ſoit loué de ce que le billet eſt revenu entre nos mains! Où as-tu donc laiſſé ta bienfaitrice? Eſt-elle ſeule au jardin?

CAROLINE.

Non, ſa femme-de-chambre y eſt ſeule avec elle, & je me ſuis ſauvée pour ne pas entendre les duretés qu'elle dit à cette pauvre fille; elle m'a fait compaſſion.

Mad. DAMON.

Le billet eſt à toi, ma chere Caro-

line; ſi tu veux que j'y aie des droits, je les borne à la valeur de mille écus, que je deſtine à quelques charités; tu en donneras autant à mon mari, ſi tu veux, pour l'empêcher de crier: & le reſte ſera pour toi.

CAROLINE.

J'accepte mon bonheur de vos mains. Comment vous témoignerai-je jamais toute ma reconnoiſſance?

Mad. DAMON.

Je ne veux point d'autre récompenſe que celle de me réjouir avec toi de ta félicité. Tu es ma chere fille.

SCENE VIII.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, Mad. ORGON.

Mad. ORGON.

MON mari ſeroit-il déjà retourné au logis? J'ai peine à le croire.

Mad. DAMON.

J'ai fait ce que j'ai pu pour le retenir, mais inutilement.

Mad. ORGON.

Je vais donc vous donner le bon ſoir. Vous nous avez régalés on ne peut pas mieux. Faites-moi le plaiſir de me venir voir le plutôt que vous pourrez avec Caroline. Je ne ſuis jamais ſi contente que quand je vous poſſede. Avant de vous quitter, il faut que je vous faſſe l'aveu d'une étourderie dont je vous demande pardon. Je croyois que votre mari ſavoit que vous aviez mis à la loterie, j'en ai cauſé avec lui ſans y en-

tendre fineſſe, & je ſuis la cauſe innocente qu'il vous a enlevé votre billet & qu'il l'a vendu : heureuſement qu'il eſt tombé entre mes mains. Caroline, ſans doute vous a dit que je lui en avois fait préſent, & je vous prie de trouver bon qu'elle le garde.

Mad. DAMON.

Vous n'avez aucuns remercîmens à me faire, & encore moins de pardon à me demander, & je ſuis ſûre que vous partagerez ma joie, quand je vous dirai que le billet a gagné dix mille écus. Monſieur votre époux en a reçu la nouvelle par la poſte de l'après-dîner, & j'allois vous en faire part....

Mad. ORGON.

Dix mille écus ! Voilà ce qu'on peut appeller du bonheur ! Dix mille écus ! Je me ſouviendrai du jour de la fête de M. Damon, & je le regarderai comme le plus agréable de ma vie. J'ai peine à parler.... tant la joie.... Dix mille écus ! Mais en êtes-vous bien ſûre?....

Quoi, le billet que j'ai eu entre mes mains, a gagné dix mille écus? Si je vous aimois moins, je crois que je vous porterois envie. Le deſtin ne veut pas que rien de ſemblable m'arrive.... Vous pouvez à préſent, ma ſœur, vous donner un équipage, & venir chez moi en carroſſe. Je vois votre bonheur avec plaiſir, & je ſouhaite que le Ciel vous comble long-temps de ſes faveurs.

Mad. DAMON.

Me faites-vous l'injure de croire que je conſacrerai cet argent au luxe? Un carroſſe ne me rendroit pas plus heureuſe. Je n'imiterai pas ces gens qui dépenſent plus en harnois dans une année, qu'ils ne font de charités en dix. Caroline a bien voulu accepter la plus grande partie du gain; il ne tenoit qu'à elle qu'il lui appartînt en entier: elle a mieux aimé me le devoir qu'au haſard, & c'eſt un trait de ſa part que je n'oublierai jamais. Elle vous doit auſſi des remercî-

mens; c'eſt vous qui êtes la cauſe du bonheur qui lui arrive.

CAROLINE.

Oui, Madame, & ſouffrez....

Mad. ORGON.

Diſpenſez-moi d'en entendre davantage. Je ne ſais ſi c'eſt l'excès de ma joie, ou le ſerein qui a augmenté le malaiſe que j'ai éprouvé toute la journée; mais je ſuis prête à me trouver mal. Pauvre infortunée que je ſuis, toutes les douleurs ſont pour moi! Mais votre bonheur me conſole: il faudroit, pour le rendre complet, que le Jouaillier vînt à mourir, & des deniers qu'il vous laiſſeroit, vous pourriez en acheter une terre noble, & vous mocquer de tout le monde. Vous ne craignez aucun obſtacle au paiement des dix mille écus, n'eſt-ce pas? Combien vous retiendra-t-on ſur cette ſomme? Adieu, portez-vous bien.

CAROLINE.

Permettez que j'aie l'honneur de vous accompagner.

SCENE IX.

M. & Mad. DAMON.

M. DAMON.

LE maudit pupille! Je ne l'ai pas trouvé. Dans quelle déteſtable maiſon le Diable a-t-il pu le conduire? La vilaine créature! Il ne manquera pas de donner cette nuit le billet! Ah, malheureux que je ſuis!

Mad. DAMON.

Mon cher ami, le billet eſt entre nos mains.

M. DAMON.

Où eſt-il? Où eſt-il? Qui eſt-ce qui l'a?

Mad. DAMON.

C'eſt Caroline: Madame Orgon le lui a donné, & je vous conjure de le lui

laiſſer. Vous l'avez vendu à M. Simon, ainſi vous n'y avez plus de droit : faites comme ſi M. Simon l'avoit gardé : abandonnez-le à Caroline ; elle n'eſt pas riche ; ne lui conteſtez pas un bien qui peut la rendre heureuſe, & dont vous n'avez pas beſoin. Vous n'avez point d'enfans. Soyez ſenſible à ma priere & à mes larmes. Au reſte, Caroline veut bien vous donner mille écus ; cette généroſité....

M. DAMON.

Ne pleure pas, ma chere amie, je ne ſaurois voir couler tes larmes ; tu me fends le cœur. Tu ſais combien je t'aime, que je n'ai rien de plus cher au monde que toi. Allons, puiſque ta niece eſt une pauvre orpheline, j'uſerai de miſéricorde envers elle ; je ne lui ferai point de procès, & je me contenterai de mille écus ; mais il faut qu'elle me donne une reconnoiſſance que la ſomme totale me reviendra après ſa mort & qu'elle me compte tout-à-l'heure les mille écus...!

SCENE X.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, CAROLINE.

M. DAMON.

AVEZ-VOUS les mille écus, ma niece ? Je veux bien m'en contenter, mais il faut me les compter ſur le champ. J'ai beſoin d'argent. Me ferez-vous auſſi une reconnoiſſance, comme quoi après votre décès le reſte me reviendra? Y conſentez-vous? N'y conſentez-vous pas?

CAROLINE.

Eh oui, mon oncle; demain je vous ferai toucher vos mille écus: comptez-y.

M. DAMON.

Bon, bon! mais tout en louis d'or; je ne recevrai pas d'autre monnoie. Il faudra auſſi que votre tuteur ſigne la reconnoiſſance, & que vous me rembour-

ſiez les trente livres dix ſols que j'ai avancés pour l'enterrement de votre pere.

CAROLINE.

Oui; je vous payerai, par-deſſus le marché, trente autres livres d'intérêt.

M. DAMON.

Je ne ſuis pas Juif à ce point, & je ne les accepterai pas comme intérêts; mais ſi vous me les donnez par reconnoiſſance de ce que j'ai attendu ſi longtemps, je les accepterai volontiers. Je vais de ce pas trouver le Seigneur qui a les lettres de change, & lui dire qu'il aura demain mille écus. Il n'eſt pas trop tard pour gagner encore quelqu'argent.

SCENE XI.

Mad. DAMON, CAROLINE.

Mad. DAMON.

NE te mets pas en peine de la reconnoiſſance, je l'en ferai revenir. Il ne tiendra pas contre moi & la vue de mille écus. Ah! voilà ton cher M. Antoine.

SCENE XII & derniere.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, M. ANTOINE.

M. ANTOINE.

JE vous demande pardon, Madame, ſi j'entre chez vous ſans être annoncé; je n'ai trouvé perſonne dans toute la maiſon. Vous vous doutez bien que je viens chercher Mademoiſelle votre niece pour la reconduire chez elle.

Mad. DAMON.

Je ſais que vous ne venez me voir que quand Caroline eſt chez moi. Malgré cela vous êtes toujours le bien venu.

M. ANTOINE.

Vous êtes trop bonne, Madame. (*à Caroline*) Aurai-je l'honneur, Mademoiſelle, de vous donner la main.

CAROLINE.

Dans l'inſtant; mais répondez-moi auparavant à une queſtion : M'aimez-vous toujours?

M. ANTOINE.

Pourquoi me faites-vous une queſtion à laquelle j'ai répondu tous les jours depuis quatre ans?

CAROLINE.

C'eſt que je ne ſais point de demande plus importante à vous faire. Vous en coûteroit il d'y répondre?

M. ANTOINE.

Non; mais il m'eſt ſenſible de vous voir dans une ſorte de doute ſur mes ſentimens. Seroit-il poſſible que vous ne connuſſiez pas encore toute ma tendreſſe?

Mad. DAMON.

Elle la connoît, Monſieur; mais il y a des choſes qu'on aime à s'entendre répéter ſouvent.

CAROLINE.

Je crois que vous m'aimez ; mais m'aimerez-vous conſtamment ? Déſirez-vous ſincérement de vous unir avec moi ?

M. ANTOINE.

Vous m'affligez, ma chere Caroline. Si vous doutez de ma conſtance, comment me permettez-vous de vous voir ? Ne me regardez-vous plus comme votre époux ? Hélas ! que ne puis-je rendre ma ſituation auſſi heureuſe que je le ſouhaite ! Je ne veux pas ſeulement vous poſſéder, mais j'aſpire au bonheur de vous procurer une vie douce & aiſée ; voilà le but de mes travaux, & l'unique récompenſe que j'en attends. Au nom de Dieu, Madame, expliquez-moi cette énigme. Pourquoi Caroline affecte-t-elle, en votre préſence, de m'allarmer par des queſtions qui déchirent mon cœur ? Auroit-elle trouvé une fortune plus digne d'elle, que celle que je pourrai lui offrir ?

Mad. DAMON.

Non, Monſieur; elle ne ſauroit trouver un bonheur plus grand que celui d'être à vous. Ses queſtions ne ſont que l'effet de ſa tendreſſe.

CAROLINE.

Ne vous ai-je pas dit cent fois, mon cher Antoine, de chercher une femme riche, puiſque le malheur de votre ſituation ne vous permettoit pas de vous unir à une femme ſans bien? Ne vous ai-je pas dit que je ferois le ſacrifice de toutes mes prétentions ſur votre cœur, plutôt que de vous expoſer à vous rendre malheureux? Je ne vous cache pas que votre perte ſeroit ce qui pourroit m'arriver de plus cruel au monde, mais plutôt que de vous engager dans un lien qui rendroit votre vie déſagréable & pénible, je vous le répete en préſence de ma tante, j'aimerois mieux renoncer à votre tendreſſe.

M. ANTOINE.

M. ANTOINE.

Depuis quand, belle Caroline, vous ſuis-je devenu ſi indifférent ? Pourquoi ne voulez-vous plus eſpérer que ma ſituation changera un jour ? Vous ſavez avec quelle ardeur j'y travaille. L'idée que je travaille pour vous, me fait trouver des charmes aux occupations les plus pénibles. Je peux vous offrir ma main dès aujourd'hui; ce que j'ai ſuffiroit à nos beſoins : mais je voulois vous affranchir de la crainte de l'avenir. Je ne doute pas de votre conſtance ; mais ſi vous avez des raiſons pour vous repentir de votre choix, ſoyez aſſurée que je ne vous offenſerai par aucun reproche, & que je vous cacherai juſqu'à mes larmes. Dites-moi donc ce qui s'eſt paſſé : je mérite au moins cette preuve de votre eſtime, ſuppoſé que vous ne me trouviez plus digne de votre tendreſſe.

CAROLINE.

Je vais tout vous découvrir. Vous

m'aimâtes avant que j'euſſe le moindre bien. Votre commerce, en me donnant de la tendreſſe pour vous, m'a fait chérir la vertu. Il y a quatre ans que nous nous aimons ; ce ſentiment eſt auſſi vif dans mon cœur que ſi je commençois à l'éprouver d'aujourd'hui. Vous méritez une femme plus accomplie que moi : mais enfin vous m'avez choiſie, & je ne peux ni ne veux être heureuſe que par vous. Tenez, mon cher Antoine, voilà l'aſſurance de dix mille écus qu'un événement extraordinaire nous procure. Ils me font plaiſir, parce que je peux vous les offrir comme une preuve de ma tendreſſe. Vous en remettrez deux mille écus à ma tante : le reſte eſt à vous ; c'eſt à ſa généroſité que vous devez des remerciemens. Aurez-vous encore des inquiétudes ſur notre ſort ?

M. ANTOINE.

Eſt-il poſſible ! O Ciel, je te rends grâces ! Quoi, nous pourrions.....

Mad. DAMON.

Vous pouvez vous fier à ce qu'elle vous dit. Mais, allons faire un tour au jardin: nous vous raconterons cette aventure. Ce billet, après avoir paſſé par pluſieurs mains, eſt revenu dans celle de Caroline; il avoit été deſtiné à être la récompenſe d'un amour vertueux.

CAROLINE.

Suis-je à vous maintenant? (*Elle l'embraſſe*) Craindrez-vous encore de me rendre aſſez heureuſe? Ah, mon ami! auriez-vous cru que la récompenſe de vos vertus étoit ſi prochaine?

M. ANTOINE.

Ne regardez pas cet événement comme la récompenſe de mes vertus, mais comme un bienfait du Ciel. Non, je ne ſaurois être plus heureux que je le ſuis. Vous êtes donc à moi? Ce n'eſt que de ce moment que la vie me devient chere. Mon ſort n'eſt plus incertain. Vous me donnez votre cœur, &

vous y ajoutez le don de votre fortune! Je ne peux exprimer ni ma joie ni ma reconnoiſſance.... Ah, ma chere Caroline!

Mad. DAMON.

Si cette union n'eſt pas heureuſe, quelle union le ſera jamais?

FIN.

3

LE TRÉSOR,

COMÉDIE

EN UN ACTE.

De M. LESSING.

ACTEURS.

LÉANDRE.
STÉLÉNO.
PHILTO, Vieillard.
ANSELME.
LÉLIO, fils d'Anſelme.
MASCARILLE, Valet de Lélio.
RAPS.
UN CROCHETEUR.

La Scene eſt dans la rue.

LE TRÉSOR,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

LÉANDRE, STÉLÉNO.

STÉLÉNO.

QUOI ſi jeune, Léandre, vous avez déjà fait choix d'une Maîtreſſe?

LÉANDRE.

C'eſt préciſément parce que je ſuis jeune, que je lui plairai davantage. Au reſte, quelle eſt donc ma jeuneſſe? Si j'avois le double de mon âge, je pour-

rois avoir des enfans auſſi âgés que je le ſuis.

STÉLÉNO.

Et vous voulez que je la demande en mariage?

LÉANDRE.

Je vous en conjure, mon cher tuteur!

STÉLÉNO.

Mon cher tuteur? Comme on devient poli, quand on eſt amoureux! Mais ne peut-on la connoître? Vous n'avez pas encore dit qui elle eſt.

LÉANDRE.

C'eſt une perſonne adorable.

STÉLÉNO.

A-t-elle du bien? Quelle ſera ſa dot?

LÉANDRE.

C'eſt la beauté même, & avec cela innocente..... innocente comme moi!

STÉLÉNO.

Croit-elle auſſi, qu'avec le double de ſon âge elle pourroit avoir des en-

ſans auſſi âgés qu'elle?.... Mais dites-moi ce qu'on lui donne en mariage.

LÉANDRE.

Si vous la voyiez, vous l'aimeriez autant que moi. Un viſage charmant, une taille de Nymphe.....

STÉLÉNO.

Et la dot?

LÉANDRE.

Elle a tout ce qu'il faut pour faire une femme accomplie.

STÉLÉNO.

Et la dot?

LÉANDRE.

Sa démarche eſt d'une nobleſſe, d'une aiſance!... Et on voit qu'elle doit toutes ſes grâces à la nature....

STÉLÉNO.

Et la dot?

LÉANDRE.

Quand ſon viſage ne ſeroit pas le plus aimable du monde, ſon caractere & ſes manieres la feroient adorer.....

STÉLÉNO.

Répondez-moi donc enfin! C'eſt de la dot que je parle: combien lui donne-t-on en mariage?

LÉANDRE.

On trouveroit difficilement, dans aucune perſonne de ſon ſexe, autant d'eſprit & de vertu....

STÉLÉNO.

Tout cela eſt bon; mais ſa dot?

LÉANDRE.

Outre cela, Monſieur, elle eſt d'une bonne famille... d'une excellente famille.

STÉLÉNO.

Les meilleures familles ne ſont pas toujours les plus riches! La dot?

LÉANDRE.

J'oublioís de vous dire auſſi, qu'elle chante comme un ange.

STÉLÉNO.

Eh, morbleu! me ferez-vous demander cent fois la même choſe? Je veux ſavoir, avant toute autre choſe, quelle eſt ſa dot.

LÉANDRE.

Je l'ai entendue chanter hier au ſoir, pour la premiere fois.....

STÉLÉNO.

C'eſt trop vous moquer de votre tuteur. Si vous ne voulez pas me répondre, paſſez votre chemin, & laiſſez-moi paſſer le mien.

LÉANDRE.

Ne vous fâchez pas, mon cher tuteur; je vais répondre à votre queſtion.

STÉLÉNO.

Faites-le donc!

LÉANDRE.

Que me demandiez-vous?.... Vous me demandiez, je crois, ſi elle étoit bonne économe?... On ne peut pas davantage! Ce ſera un tréſor pour un mari.

STÉLÉNO.

C'eſt quelque choſe: cependant ce n'eſt pas encore ce que je vous demandois.... Je voulois ſavoir ſi elle eſt riche, ſi elle aura une bonne dot. M'entendez-vous?

LÉANDRE (*triſtement*)

Une dot?

STÉLÉNO.

Oui, une dot! Je parie que vous n'avez ſeulement pas ſongé à vous en informer.... O jeuneſſe! jeuneſſe! Eh bien, ſi vous ne ſavez pas encore combien on donnera en mariage à votre maîtreſſe, allez le demander; alors nous parlerons ſérieuſement de cette affaire.

LÉANDRE.

Je n'ai pas été ſi étourdi que vous le croyez; Je m'en ſuis informé, & je peux vous dire ce qu'il en eſt.

STÉLÉNO.

Vous ſavez donc ce qu'elle aura?

LÉANDRE,

A peu de choſe près.

STÉLÉNO.

Et combien?

LÉANDRE.

Cela n'eſt pas trop conſidérable.

STÉLÉNO.

Voyons ! Vous êtes riche de votre côté; ainſi.....

LÉANDRE.

Vous êtes un homme adorable, mon cher tuteur ! Comme vous dites très-bien, je ſuis aſſez riche pour paſſer quelque choſe ſur ce point....

STÉLÉNO.

Aura-t-elle à-peu-près la moitié de ce que vous avez ?

LÉANDRE.

Pas tout-à-fait.

STÉLÉNO.

Le tiers ?

LÉANDRE.

Pas tout-à-fait non plus.

STÉLÉNO.

Le quart ?

LÉANDRE.

Pas encore.

STÉLÉNO.

C'eſt donc le huitieme ? Cela ſeroit

aux environs de huit ou dix mille francs : ce n'eſt pas beaucoup pour ſe mettre en ménage.

LÉANDRE.

Je vous ai déjà dit qu'elle n'avoit pas beaucoup..... pas beaucoup.....

STÉLÉNO.

Mais enfin, elle a quelque choſe. Combien donc?

LÉANDRE.

Peu, mon cher tuteur.

STÉLÉNO.

Eh bien, ce peu?....

LÉANDRE.

Oh! très-peu..... très-peu....

STÉLÉNO.

Enfin, ce peu a un nom.

LÉANDRE.

Ce peu, M. Stéléno, ce peu eſt.... eſt rien.

STÉLÉNO.

Rien du tout?.... Mais y penſez-vous, Léandre, de vouloir prendre

pour femme une fille qui n'a rien du tout?

LÉANDRE.

Rien du tout? Elle a tout ce qui fait une femme accomplie; il ne lui manque que de l'argent.

STÉLÉNO.

C'eſt à-dire qu'elle ſeroit une femme accomplie, ſi elle avoit encore ce qui fait une femme accomplie..... Mais peut-on ſavoir, au moins, comment s'appelle cette belle Mendiante?

LÉANDRE.

Mendiante? Quel nom! Ah, M. Stéléno, ſi le mérite donnoit l'opulence, ce ſeroit elle qui ſeroit riche, & nous, nous ſerions les pauvres.

STÉLÉNO.

Dites-moi donc comme elle s'appelle?

LÉANDRE

Camille.

STÉLÉNO.

Camille? La ſœur de ce libertin de Lélio?

LÉANDRE.

Elle-même. On dit que ſon pere eſt le plus honnête homme du monde.

STÉLÉNO.

Il l'eſt en effet, ou il l'a été; car il y a neuf ans qu'il eſt parti d'ici, & depuis quatre à cinq on n'a point eu de ſes nouvelles. Il eſt mort vraiſemblablement, & c'eſt un bonheur pour lui; le chagrin de voir le déſordre de ſa famille, l'auroit également tué.

LÉANDRE.

Vous le connoiſſiez donc beaucoup?

STÉLÉNO.

Il étoit le plus ancien & le plus cher de mes amis.

LÉANDRE.

Et vous vous montrez ſi cruel envers ſa fille? Vous voulez m'ôter la gloire & la ſatisfaction de la remettre dans une ſituation qui ſoit digne d'elle?

STÉLÉNO.

Léandre, ſi vous étiez mon fils, je ne balancerois pas un moment; mais vous n'êtes que mon pupille. Parvenu à un âge plus mûr, vous pourriez changer d'inclination, vous repentir de ce que vous auriez fait: & le blâme en retomberoit ſur moi.

LÉANDRE.

Mon inclination changeroit? Je pourrois ceſſer d'aimer Camille? Je.....

STÉLÉNO.

Attendez que vous ſoyez devenu votre maître; alors vous ferez ce que vous jugerez à propos. Si Camille étoit encore dans l'état d'aiſance où ſon pere l'avoit laiſſée; ſi ſon frere n'avoit pas tout diſſipé; ſi le vieux Philto à qui Anſelme avoit confié le ſoin de ſes enfans, n'en avoit pas abuſé pour les ruiner, vous me verriez moi-même faire tous mes efforts pour vous aſſurer la poſſeſſion de Camille: mais les choſes étant comme elles ſont, je ne dois pas m'en mêler.

LÉANDRE.

Mon cher M. Stéléno....

STÉLÉNO.

Vous cherchez en vain à m'ébranler; je vous ai dit mon dernier mot. Quand je vous ai rencontré, j'allois chez Philto, qui eſt mon ami, lui faire des reproches ſur ſa conduite avec Lélio. Il vient d'acheter de ce jeune diſſipateur la maiſon de ſon pere, qui étoit l'unique bien qui reſtoit à ces malheureux enfans. Cela va trop loin & devient inexcuſable... Allez m'attendre au logis, Léandre; à mon retour, nous pourrons encore cauſer de cette affaire.

LÉANDRE.

J'y vais, dans l'eſpérance de vous voir revenir avec des ſentimens plus favorables pour moi. Serez-vous bientôt de retour?

STÉLÉNO.

Je vous le promets.

SCENE II.

STÉLÉNO *(ſeul)*

JE ſais qu'on ne gagne rien en diſant aux gens leurs vérités, & qu'on riſque de ſe brouiller avec eux en les éclairant ſur leurs torts. N'importe. Je ne veux plus rien avoir de commun avec un homme capable d'un mauvais procédé... Qui m'auroit jamais dit, que Philto, lui en qui j'avois une ſi entiere confiance..... Le voilà juſtement qui vient vers moi.....

SCENE III.

PHILTO, STÉLÉNO.

STÉLÉNO.

BON jour, M. Philto.

PHILTO.

Eh, vous voilà, M. Stéléno! Comment cela va-t-il, mon ancien, mon cher ami? Où alliez-vous?

STÉLÉNO.

J'allois chez vous.

PHILTO.

Chez moi? Voulez-vous que j'y retourne avec vous?

STÉLÉNO.

Cela n'eſt pas néceſſaire; il m'eſt égal de vous parler dans votre maiſon ou dans la rue; d'ailleurs, j'aime encore mieux vous parler en plein air: je craindrai moins la contagion.

PHILTO.

Que voulez-vous dire par là? Eſt-ce que j'ai été attaqué de la peſte depuis que je ne vous ai vu?

STÉLÉNO.

De quelque choſe de pire encore..... O Philto, Philto! Etes-vous le vertueux Philto que toute la ville a compté juſqu'ici au nombre de ſes plus honnêtes citoyens?

PHILTO.

Voilà un excellent début! Comment me le ſuis-je attiré?

STÉLÉNO.

Ignorez-vous comme on parle de vous dans toute la ville? On ne prononce plus votre nom ſans l'accompagner des épithetes de trompeur, d'uſurier, de fripon....

PHILTO.

J'en ſuis fâché; mais que voulez-vous que j'y faſſe? Il faut laiſſer parler le monde. Je ne puis empêcher qu'on ne penſe & qu'on ne diſe de moi des

choſes déſavantageuſes ! Il me ſuffit d'être convaincu intérieurement qu'on me fait injuſtice..

STÉLÉNO.

Quoi, vous êtes indifférent à ces choſes-là ? Je ne le ſuis pas tant pour vous, quand je les entends. Croyez-vous que votre ſang-froid vous juſtifie ? On eſt ſouvent modéré, parce qu'on ſent bien qu'on n'eſt pas en droit de s'emporter.... Si quelqu'un parloit de moi ſur ce ton-là..... je crois que je lui tordrois le cou..... Auſſi n'y donnerai-je jamais priſe par mes actions.

PHILTO.

Me direz-vous quels ſont les crimes qu'on m'impute ?

STÉLÉNO.

Il faut que votre conſcience ſoit déjà bien familiariſée avec le mal, puiſque vous ne vous les rappellez pas vous-même.... Dites-moi, Philto, Anſelme étoit-il votre ami ?

PHILTO.

Il l'étoit & l'eſt encore, quelqu'éloignés que nous ſoyons l'un de l'autre. Ne ſavez-vous donc pas qu'à ſon départ il me confia ſon fils & ſa fille? M'auroit-il commis un pareil dépôt, s'il ne m'avoit pas cru ſon ami?

STÉLÉNO.

Pauvre Anſelme, que tu t'es trompé!

PHILTO.

Je ne penſe pas comme vous.

STÉLÉNO.

Non? Eh bien, quand j'aurai un fils que je voudrai voir courir à ſa ruine, je ne manquerai pas de le remettre entre vos mains. Vous avez fait un joli garçon de Lélio!

PHILTO.

Allez-vous mettre ſur mon compte une choſe dont vous même m'avez juſtifié autrefois? Tous les excès de Lélio ont été commis à mon inſu; & quand ils ſont venus à ma connaiſſance, il étoit trop tard pour y remédier.

STÉLÉNO.

Je ne crois plus rien de tout cela : votre dernier trait vous démaſque.

PHILTO.

Quel trait?

STÉLÉNO.

A qui Lélio vient-il de vendre ſa maiſon?

PHILTO.

A moi.

STÉLÉNO.

Vous pouvez arriver quand il vous plaira, Seigneur Anſelme! Vous aurez le plaiſir de coucher dans la rue..... Ah, Philto.....

PHILTO.

Ne l'ai-je pas payée trois mille écus?

STÉLÉNO.

Elle vous coûte auſſi votre réputation d'honnête homme.

PHILTO.

J'ai donc eu tort de l'acheter?

STÉLÉNO.

Deviez-vous rien acheter de Lélio?

Donner

Donner de l'argent à un homme comme celui-là, n'eſt-ce pas mettre les armes entre les mains d'un furieux? N'eſt-ce pas s'aſſocier avec lui pour ruiner ce pauvre pere?

PHILTO.

Mais Lélio avoit un beſoin indiſpenſable de cet argent. Il lui en falloit au moins la moitié pour le mettre à l'abri de l'ignominie de la priſon; & ſi je n'avois pas acheté la maiſon, un autre l'auroit achetée.

STÉLÉNO.

Un autre auroit fait ce qu'il auroit voulu..... Mais ne cherchez pas à vous excuſer; on ne devine que trop votre motif. La maiſon vaut au moins quatre bons mille écus; on la donnoit pour trois mille, & vous vous êtes hâté de profiter du bon marché. J'aime l'argent auſſi bien que vous, Philto; mais je perdrois plutôt cette main que voilà, que d'en acquérir d'une façon ſi honteuſe! Je ne voudrois pas d'un million

à ce prix. Pour finir en un mot, je vous renonce pour mon ami.

PHILTO.

Vous me pouſſez à bout, Stéléno, & je crois qu'à force d'injures vous me forcerez enfin à vous révéler un ſecret que perſonne n'auroit été capable de m'arracher.

STÉLÉNO.

Je ne penſe pas que vous ayiez de l'inquiétude ſur ce que vous pourrez me confier?

PHILTO.

Prenez bien garde qu'on ne nous écoute. Ne voyez-vous perſonne aux fenêtres?

STÉLÉNO.

C'eſt donc un ſecret bien important? Je ne vois perſonne.

PHILTO.

Ecoutez. Le même jour qu'Anſelme partit, il me prit en particulier, & me conduiſit en un certain endroit de ſa maiſon, en me diſant: Mon cher Philto,

ſuis moi; j'ai encore une choſe à te communiquer. Dans ce..... Je vois venir quelqu'un : attendons qu'il ſoit paſſé.....

STÉLÉNO.

Il eſt paſſé.

PHILTO.

Ici, ſous cette voûte, dans un de ces..... Paix! je vois encore venir quelqu'un.....

STÉLÉNO.

C'eſt un enfant.

PHILTO.

Les enfans ſont curieux!

STÉLÉNO.

Il eſt parti.

PHILTO.

Sous un de ces pavés, dit il, j'ai... Je vois courir quelque choſe.....

STÉLÉNO.

C'eſt un chien.

PHILTO.

Cela a des oreilles!.... J'ai, dit-il,

(*Il regarde de côté & d'autre avec inquiétude*) enfoui quelqu'argent comptant.

STÉLÉNO.

Quoi?

PHILTO.

St! On ne répete pas deux fois ces choſes-là.

STÉLÉNO.

De l'argent comptant? un tréſor?

PHILTO.

Oui, vous dis-je..... Il m'a *fallu*, continua-t-il, économiſer pendant bien long-temps, pour amaſſer cette ſomme. Combien elle m'a coûté! Je pars, mon ami; je laiſſe à mon fils de quoi vivre honnêtement, & je ne lui dois rien de plus. Il a toutes ſortes de diſpoſitions à devenir un libertin; & plus il auroit d'argent, plus il en dépenſeroit. Que me reſteroit-il pour ma fille? Mon voyage eſt long & périlleux; qui ſait ſi j'en reviendrai? Avant de l'entreprendre, je veux pourvoir à tout. Je deſtine une telle partie de cette ſomme

pour la dot de Camille, ſi pendant mon abſence il ſe préſente une bonne occaſion de la marier; le reſte eſt à mon fils, mais à condition que tu ne le lui remettras avant d'être ſûr que je ſuis mort. Juſque-là je te conjure, mon cher Philto, de n'en rien faire ſavoir à Lélio, & je te demande le même ſecret à l'égard de tout le monde. Je promis tout à mon ami, & je confirmai ma promeſſe par un ſerment..... A préſent dites-moi, Stéléno, ce que je devois faire, quand j'appris que Lélio vouloit à toute force vendre cette maiſon, cette même maiſon où eſt le tréſor?

STÉLÉNO.

Qu'entends-je! La choſe change bien de face.

PHILTO.

Lélio avoit fait afficher la maiſon, préciſément lorſque j'étois à la campagne.

STÉLÉNO.

Il vouloit profiter de votre abſence!

PHILTO.

Je revins à la ville fort effrayé. Je ne ſavois quel parti prendre. Devois-je trahir mon ami, & indiquer le tréſor à ſon libertin de fils? ou devois-je laiſſer paſſer la maiſon en des mains étrangeres, d'où Anſelme, peut-être, n'auroit jamais pu la retirer? Enlever le tréſor, étoit une choſe impraticable. En un mot, je ne vis d'autre expédient que celui d'acheter la maiſon moi-même, pour ſauver l'un & l'autre. Vous voyez que je ne fais aucun uſage de la maiſon; j'en ai délogé le fils & la fille, & elle reſte inhabitée. Qu'Anſelme arrive demain, je l'en mettrai en poſſeſſion, & perſonne n'y entrera plus que lui. J'ai bien prévu que le monde parleroit & me calomnieroit; mais après tout, j'ai cru qu'il valoit mieux paſſer pendant quelque temps pour moins honnête homme, que de l'être en effet..... Maintenant ſuis-je encore à vos yeux un vieux trompeur, un uſurier?

STÉLÉNO.

Vous êtes un homme reſpectable; c'eſt moi qui ſuis un fou..... Je ſuis honteux de ma ſotte crédulité, & je vous en demande bien ſincérement pardon.

PHILTO.

Je ne me fâche pas des injuſtices où je vois une intention droite. Vous venez de me prouver que ma réputation vous étoit chere, & je vous en remercie. Vous y auriez été moins ſenſible, ſi vous n'aviez pas été véritablement mon ami.

STÉLÉNO.

Je ſuis indigné contre moi.....

PHILTO.

Et de quoi?

STÉLÉNO.

Je ne me conſole pas d'avoir pu douter un moment de votre probité.

PHILTO.

Et moi je vous en aime davantage, d'en avoir agi avec tant de franchiſe à

mon égard. On ne ſauroit faire aſſez de cas d'un ami qui a le courage de nous dire en face ce qu'il connoît de repréhenſible en nous. Je vous conjure de me continuer le même intérêt....

STÉLÉNO.

Vous m'enchantez! Touchez-là! Nous ſommes amis, & nous le ſerons pour toujours.

PHILTO.

De tout mon cœur!.... Avez-vous quelqu'autre choſe à me dire?

STÉLÉNO.

Je ne crois pas... mais oui! (*à part*) Peut-être puis-je donner à mon pupille une joie à laquelle il ne s'attend pas.

PHILTO.

De quoi s'agit-il?

STÉLÉNO.

Ne m'aviez-vous pas dit qu'une partie de cet argent caché étoit deſtinée pour la dot de Camille?

PHILTO.

Oui.

STÉLÉNO.

A combien peut-elle monter?

PHILTO.

A ſix mille écus.

STÉLÉNO.

Cela n'eſt pas mauvais. Et s'il ſe trouvoit un parti ſortable pour Camille, ſeriez-vous d'humeur à donner votre conſentement?

PHILTO.

Si ce parti lui convenoit, pourquoi pas?

STÉLÉNO.

Par exemple; que penſeriez-vous de mon pupille?

PHILTO.

Le jeune Léandre? Auroit-il des vues ſur Camille?

STÉLÉNO.

Il en eſt ſi éperdument amoureux, qu'il aimeroit mieux l'épouſer aujourd'hui que demain, dût-elle ne pas lui apporter un ſou.

PHILTO.

C'eſt aimer en effet! Votre propoſition me plait fort, & ſi vous parlez ſérieuſement.....

STÉLÉNO.

Très-ſérieuſement!

PHILTO.

Oui; mais Camille a-t-elle du goût pour Léandre?

STÉLÉNO.

Ce que je peux vous dire, c'eſt qu'il la déſire fort; & quand vingt mille écus en veulent épouſer ſix mille, les ſix mille, je penſe, ne ſeront pas aſſez fous pour rebuter les vingt mille. La fille d'Anſelme ſait compter, ſans doute?

PHILTO.

Je crois que ſi le pere revenoit aujourd'hui, il ne pourroit pas ſouhaiter lui-même un meilleur parti pour ſa fille. J'en fais mon affaire; regardez cela comme une affaire faite.

STÉLÉNO.

Pourvu que les ſix mille écus ſoient une choſe faite auſſi.

PHILTO.

Vous me faites penſer à la plus grande difficulté..... Faudroit-il que Léandre eût les ſix mille écus ſur le champ?

STÉLÉNO.

Pas abſolument; mais auſſi ne faudroit-il pas qu'il eût Camille ſur le champ non plus.

PHILTO.

Dites-moi vous-même ce qu'il faut que je faſſe. Si je donne ſix mille écus, où dirai-je que je les ai pris? Si j'avoue la vérité, on n'ôtera jamais à Lélio la perſuaſion qu'où il y avoit ſix mille écus cachés, il n'y en ait pas encore d'autres. Si je dis que je donne cet argent de ma bourſe, voilà de quoi faire recommencer les mauvais propos; on ne manqueroit pas de dire que je ne ſerois pas ſi généreux, ſi ma conſcience ne me reprochoit rien.....

STÉLÉNO.

Cela pourroit bien arriver.

PHILTO.

Ne ſeroit-il pas mieux de laiſſer l'affaire de la dot juſqu'au retour d'Anſelme? Léandre peut toujours compter ſur cette ſomme.

STÉLÉNO.

Léandre, comme je vous l'ai déjà dit, n'y feroit pas attention; mais moi, mon cher Philto, qui ſuis ſon tuteur, je dois craindre la médiſance & la calomnie auſſi bien que vous. Oui, oui, diroit-on; le jeune pupille eſt en bonnes mains! On lui donne une fille qui n'a rien; Stéléno entend ſes affaires; il ſait que des comptes tels que ceux qu'il a avec Léandre ne ſe rendent pas aiſément, & il s'eſt fait une médiatrice qui fermera les yeux à ſon mari, quand il faudra débrouiller les affaires..... Je n'aimerois pas de pareilles gloſſes.

PHILTO.

Vous avez raiſon.... Mais comment parer à cela?... Rêvez-y un peu....

STÉLÉNO.

Rêvez-y auſſi.

PHILTO.

Mais ſi nous.....

STÉLÉNO.

Quoi?

PHILTO.

Cela ne vaut rien.

STÉLÉNO.

Ecoutez: je croirois..... cela ne vaut rien non plus.

PHILTO & STÉLÉNO (*enſemble, après avoir rêvé quelque temps*)

Ne pourroit-on pas.....

PHILTO.

Quel étoit votre avis?

STÉLÉNO.

Qu'alliez-vous dire?

PHILTO.

Parlez toujours.

STÉLÉNO.

Dites toujours.

PHILTO.

Je veux ſavoir auparavant votre idée.

STÉLÉNO.

Et moi la vôtre..... la mienne n'eſt pas encore digérée.

PHILTO.

Et la mienne..... Ma foi, la mienne m'eſt échappée.

STÉLÉNO.

Attendez un moment.... j'y ſuis...

PHILTO.

Voyons.

STÉLÉNO.

Si nous trouvions quelque drôle qui eût aſſez d'eſprit & d'effronterie pour bien ſoutenir un menſonge....

PHILTO.

A quoi nous ſerviroit-il?

STÉLÉNO.

Il faudroit qu'il ſe déguiſât, & qu'il

feignît qu'il arrive de quelque pays éloigné.....

PHILTO.

Eh bien?....

STÉLÉNO.

Qu'il dît qu'il a vu Anſelme....

PHILTO.

Enſuite?...

STÉLÉNO.

Qui lui a donné des lettres, une pour ſon fils & une pour vous.

PHILTO.

Et alors?...

STÉLÉNO.

Ne voyez-vous pas encore où j'en veux venir? Dans la lettre pour Lélio nous ferions dire à Anſelme qu'il n'eſpere pas revenir de ſitôt; qu'en attendant ſon retour, il l'exhorte à vivre d'économie, & à ne point faire de folles dépenſes, & autres choſes de cette nature; mais dans la lettre qui ſeroit pour vous, nous lui ferions dire, qu'eu égard

à l'âge de ſa fille, & déſirant la trouver établie, il vous envoie une telle ſomme pour ſa dot, en cas que vous trouviez à la marier convenablement.

PHILTO.

Et ce drôle feroit ſemblant d'apporter l'argent deſtiné à l'établiſſement de Camille?

STÉLÉNO.

Juſtement!

PHILTO.

Ma foi, la choſe eſt faiſable..... Mais Lélio connoît l'écriture de ſon pere & ſon cachet.....

STÉLÉNO.

Il y a mille choſes à répondre aux difficultés que vous vous faites. Soyez tranquille.... Je penſe en ce moment à un garnement qui jouera ce rôle à merveille.

PHILTO.

A la bonne heure! Allez donc vous concerter avec lui; moi, de ce pas, je

vais préparer l'argent. J'en avancerai du mien, en attendant que je trouve un moment favorable pour le tirer en ſûreté de la cave.

STÉLÉNO.

Allez, allez; dans une demi-heure mon homme ſera chez vous.

PHILTO (*ſeul*)

Il m'eſt aſſez déſagréable, à mon âge, d'avoir recours à des ſtratagêmes ſi éloignés de mon goût: & c'eſt à cauſe de ce libertin de Lélio..... Mais ne le voilà-t-il pas lui-même avec ſon maître en fait de fourberies? Ils ont l'air affairé; ſans doute que quelque créancier les talonne.

(*Il ſe met un peu à l'écart*)

SCENE IV.

LÉLIO, MASCARILLE, PHILTO.

LÉLIO.

ET ce ſeroit-là le reſte de trois mille écus? (*Il compte*) Dix, vingt, trente, quarante, cinquante-cinq..... Quoi! cinquante-cinq écus de reſte?

MASCARILLE.

Cela me paroît inconcevable à moi-même. Voyons, Monſieur, que je compte auſſi. (*Lélio lui remet l'argent*) Dix, vingt, trente, quarante, quarante-cinq, & pas un liard avec. (*Il lui rend l'argent*)

LÉLIO.

Quarante-cinq? Tu veux dire cinquante-cinq.

MASCARILLE.

Je crois ſavoir compter auſſi bien que vous.

LÉLIO (*après avoir compté tout bas*)

Ah ! ah ! Monſieur l'eſcamoteur ! Heureuſement vous n'avez pas encore porté vos mains à vos poches. Avec votre permiſſion, voyons un peu....

MASCARILLE.

Qu'y a-t-il pour votre ſervice ?

LÉLIO.

Votre main, Monſieur Maſcarille ?...

MASCARILLE.

Fi donc, Monſieur !

LÉLIO.

Je vous en prie.....

MASCARILLE.

Fi donc, encore une fois, Monſieur ; je rougis.....

LÉLIO.

Tu rougis ? Ce ſeroit quelque choſe de nouveau..... Allons, ſans tant de façons ; montre-moi tes mains.

MASCARILLE.

Vous me faites rougir, vous dis-je,

M. Lélio; ma foi.... je ne les ai pas encore lavées aujourd'hui.

LÉLIO.

Ah, nous y voilà donc! Il n'eſt pas ſurprenant que tout s'attache à la craſſe. (*Il lui ouvre la main, & trouve deux pieces d'or entre ſes doigts*) Tu vois, mon ami, combien la propreté eſt une vertu néceſſaire. On pourroit te prendre pour un fripon, tandis que dans le fond tu n'es qu'un cochon..... Mais ſérieuſement, ſi ſur chaque cinquantaine d'écus il s'en eſt attaché dix dans tes doigts.... ſur les trois mille écus dont tu as eu le maniement, il doit en être reſté ſix cents dans ta bourſe.

MASCARILLE.

Je n'aurois jamais cru qu'un diſſipateur ſût ſi bien compter!

LÉLIO.

Et malgré cela je ne vois pas encore le compte de mes trois mille écus.

MASCARILLE.

Je vous en aurai bientôt montré l'em-

ploi..... Premierement, pour acquitter le billet à ordre que vous aviez été condamné à payer.....

LÉLIO.

Cela ne fait pas encore la ſomme.

MASCARILLE.

A Mademoiſelle votre ſœur, pour l'entretien du ménage....

LÉLIO.

C'eſt une bagatelle.

MASCARILLE.

A M. Stiletti, pour des huîtres & du vin d'Italie.....

LÉLIO.

C'eſt une affaire de cent vingt écus.

MASCARILLE.

Pour acquit de pluſieurs dettes d'honneur.

LÉLIO.

Elles ne montoient gueres à une plus groſſe ſomme.

MASCARILLE.

Encore une autre eſpece de dettes

d'honneur, mais qui n'ont pas été faites au jeu..... A la bonne & complaisante Madame Lelane, & à ses bonnes & complaisantes nieces.

LÉLIO.

Je mets cent écus pour cet article; on a bien des rubans pour cent écus.

MASCARILLE.

Mais votre tailleur.....

LÉLIO.

A-t-il été payé?

MASCARILLE.

Ah! c'est vrai, c'est vrai; il n'est pas encore payé..... Et moi.....

LÉLIO.

Mais vraiment, il faudroit que je misse pour toi plus que pour le billet, plus que pour Stiletti, & plus que pour Madame Lelane tout ensemble!

MASCARILLE.

Non, non, Monsieur..... Et moi, allois-je avoir l'honneur de vous dire,

je ne ſuis pas encore payé. Il m'eſt dû ſept années entieres de mes gages.

LÉLIO.

Mais en revanche, tu as eu la permiſſion de me tromper de toutes les manieres pendant ſept années, & tu as ſu ſi bien profiter de cette permiſſion....

PHILTO (*s'approche d'eux*)

Que le maître ſera bientôt obligé d'endoſſer la livrée à ſon tour, & de ſervir ſon valet.

MASCARILLE.

Quelle prophétie ! Je crois qu'elle vient du ciel. (*En ſe retournant*) Ha, ha! M. Philto, venoit-elle de vous? Je vous aime trop, pour vous ſouhaiter le ſort des nouveaux prophetes..... Mais puiſque vous avez entendu tout ce que nous avons dit, ne convenez-vous pas qu'il eſt bien dur pour un pauvre malheureux domeſtique, après ſept ans de ſervice.....

PHILTO.

C'eſt à la potence que tu devrois trouver ton ſalaire..... M. Lélio, j'ai un mot à vous dire.

LÉLIO.

Pourvu que ce ne ſoit pas des reproches, M. Philto! Je peux bien les mériter, mais ils viendroient trop tard.

PHILTO.

Monſieur Léandre vient de faire demander votre ſœur en mariage par M. Stéléno, ſon tuteur.

LÉLIO.

Je regarde cela comme un grand bonheur.

PHILTO.

C'en ſeroit un en effet; mais il eſt queſtion d'une dot. Stéléno ne croyoit pas que vous aviez tout diſſipé; & dès que je l'en ai inſtruit, il a retiré ſa parole.

LÉLIO.

Que dites-vous?

PHILTO.

PHILTO.

Je dis que vous avez fait votre malheur & celui de votre ſœur. Elle ne s'établira jamais, & vous en ſerez la cauſe.

MASCARILLE.

Non par ſa faute, mais par celle d'un vieil avare. Que le Diable puiſſe emporter tous les tuteurs intéreſſés, & *(en regardant Philto)* tous ceux qui leur reſſemblent. Faut-il donc qu'une fille ait de l'argent pour devenir l'honnête femme d'un honnête homme? En tout cas je ſais bien quelqu'un qui pourroit lui faire une dot. Il y a de certaines gens qui achetent de certaines maiſons à fort bon marché....

LÉLIO *(penſif)*

Malheureuſe Camille!.... Que ton frere eſt coupable!

MASCARILLE.

M. Philto, un petit ſurplus de mille écus ſur l'acquiſition de la maiſon!...

PHILTO.

Adieu, Lélio; ma nouvelle paroît

vous faire faire de ſérieuſes réflexions : je ne veux pas les troubler.

MASCARILLE.

Ni en faire, n'eſt-ce pas? Autrement le petit ſurplus pourroit fournir matiere à d'excellentes réflexions.....

PHILTO.

Prends garde que mon ſurplus ne ſoit pas de ton goût! (*Il s'en va*)

SCENE V.

MASCARILLE, LÉLIO.

MASCARILLE.

QU'EST-CE que ceci deviendra? Je ne vous ai jamais vu l'air ſi ſombre, même en perdant votre argent..... Parions que je devine ce qui vous fait rêver?..... Vous regrettez que votre ſœur n'épouſe pas le riche Léandre,

parce que vous auriez eu un excellent beau-frere à plumer.

LÉLIO (*toujours rêveur*)

Ecoute, Maſcarille.....

MASCARILLE.

Eh bien. . . . . Mais je ne peux pas vous entendre penſer; il faut que vous parliez.

LÉLIO.

Veux-tu réparer, par une ſeule bonne action, toutes les friponneries que tu m'as faites dans ta vie?

MASCARILLE.

Voilà une ſinguliere queſtion! Pour qui me prenez-vous donc, Monſieur? Pour un fripon qui eſt homme de bien, ou pour un homme de bien qui eſt fripon?

LÉLIO.

Je te prends, mon cher Maſcarille, pour un homme qui pourroit bien me prêter quelques milliers d'écus, s'il vouloit me prêter ce qu'il m'a volé.

MASCARILLE.

Et que feriez-vous de ces quelques milliers d'écus?

LÉLIO.

Je les donnerois en mariage à ma ſœur, & puis..... je me caſſerois la tête d'un coup de piſtolet.

MASCARILLE.

Vous vous caſſeriez la tête d'un coup de piſtolet?.... Ce ſeroit une vilaine façon de m'emporter mon argent. Cependant..... (*Il fait ſemblant de rêver*)

LÉLIO.

Tu ſais combien j'aime ma ſœur. Il n'y a point d'efforts dont je ne ſois capable, pour réparer le tort que va lui faire mon inconduite..... Laiſſe-toi toucher, ne me refuſe pas le ſecours....

MASCARILLE.

Vous me prenez par mon foible. J'ai un penchant diabolique à la généroſité; & les ſentimens fraternels que vous mon-

trez, M. Lélio..... en vérité, j'en ſuis enchanté, attendri..... C'eſt auſſi quelque choſe de bien noble & de bien touchant.... Mademoiſelle votre ſœur en eſt digne aſſurément, & je me ſens porté.....

LÉLIO.

Que je t'embraſſe, mon cher Maſcarille; Dieu veuille que tu m'aies volé beaucoup, afin que tu puiſſes me le prêter. Je ne t'aurois pas cru le cœur ſi bon..... Dis-moi donc ce que tu peux me prêter.....

MASCARILLE.

Je vous prête, Monſieur.....

LÉLIO.

Ne m'appelle pas Monſieur; appelle moi ton ami: je te regarderai toute ma vie comme le meilleur des miens.

MASCARILLE.

A Dieu ne plaiſe! Un ſi petit ſervice ne me fera pas oublier le reſpect que je vous dois.

LÉLIO.

Tu ne te contentes pas d'être généreux? Tu es modeſte auſſi?

MASCARILLE.

Vous allez me rendre tout confus... Je vous prête donc, pour l'eſpace de dix ans....

LÉLIO.

Pour dix ans? Quel excès de bonté! Je ne te demande que cinq ans, Maſcarille, & même deux ans, ſi tu veux. Prête-moi ſeulement, & mets le terme du paiement auſſi court que tu jugeras à propos.

MASCARILLE.

Eh bien, je vous prête donc pour quinze ans.....

LÉLIO.

Je vois bien qu'il faut te laiſſer faire, obligeant Maſcarille.....

MASCARILLE.

Pour quinze ans, je vous prête, ſans rente.....

LÉLIO.

Sans rente? Voilà ce que je n'accepterai jamais; Il faut que tu prennes, au moins, quarante pour cent de ce que tu me prêteras.....

MASCARILLE.

Sans aucune rente!...

LÉLIO.

Me crois-tu assez lâche, pour abuser à ce point de ta bonté? Si tu veux te contenter de trente pour cent, je regarderai cela comme une preuve du plus grand désintéressement.

MASCARILLE.

Sans rente, dis-je....

LÉLIO.

Tu n'y penses pas, Mascarille! Accepte, au moins, vingt pour cent: c'est ce que prend le Juif le plus chrétien.

MASCARILLE.

Enfin, sans rente, ou.....

LÉLIO.

Soit.

MASCARILLE.

Ou je ne prête rien du tout!

LÉLIO.

Puiſque tu ne veux pas abſolument mettre des bornes à ton amitié....

MASCARILLE.

Sans rente!....

LÉLIO.

Sans rente?.... Je dois rougir..... Eh bien, tu me prêtes donc, pour quinze ans, ſans rente, la ſomme....

MASCARILLE.

Je vous prête, pour quinze ans, les cent ſoixante & quinze écus que vous me devez pour mes gages de ſept années.

LÉLIO.

Quoi? Les cent ſoixante écus que je te dois déjà.....

MASCARILLE.

Font tout mon bien, Monſieur; &

je vous les laiſſe, de tout mon cœur, encore pour quinze ans, ſans rente, ſans rente.

LÉLIO.

Et c'eſt donc là, marouſle.....

MASCARILLE.

Cela ne ſent guere la reconnoiſſance.

LÉLIO.

Je vois bien à préſent ce que j'ai à attendre d'un fripon, d'un ſcélérat, d'un infâme....

MASCARILLE.

Le Sage eſt indifférent à tout: à la louange comme au blâme, à la flatterie comme aux injures. Vous l'avez vû tantôt, & vous le voyez encore.

LÉLIO.

De quel front oſerai-je paroître devant ma ſœur?

MASCARILLE.

D'un front armé d'impudence. On n'a jamais tort, quand on a le courage de

ne pas en convenir..... C'eſt, direz-vous, un malheur pour toi, ma chere ſœur; je te plains; mais quel remede? Je veux mourir, ſi dans toutes les dépenſes que j'ai faites, il m'eſt ſeulement venu une ſeule fois dans l'eſprit, que je diſſipois ton bien; je croyois ne toucher qu'au mien.... Voilà à-peu-près, Monſieur, ce que vous pourrez lui dire.

LÉLIO (*après avoir rêvé quelque temps*)

Oui, voilà le ſeul moyen; je vais le propoſer moi-même à Stéléno. Viens, maraut!

MASCARILLE.

Le chemin de l'aſſemblée où je devois vous accompagner eſt de ce côté-là.....

LÉLIO.

Au Diable, toi & l'aſſemblée..... Mais n'eſt-ce pas là M. Stéléno que je vois venir?

SCENE VI.

STÉLÉNO, LÉLIO, MASCARILLE.

LÉLIO.

J'ALLOIS chez vous, Monſieur. Je viens d'apprendre dans le moment, par M. Philto, les vues de votre pupille ſur ma ſœur. Quelque mauvaiſe opinion que mon inconduite ait pu vous donner de moi, croyez cependant que je ſerois au déſeſpoir que cette union manquât par ma faute. Mes folies, il eſt vrai, m'ont réduit à l'extrémité; mais la pauvreté dont je commence à ſentir les horreurs, m'afflige beaucoup moins que les reproches que j'aurois à me faire, ſi je ne faiſois pas tout ce qui dépend de moi, pour éloigner d'une ſœur chérie le malheur dont elle eſt menacée. Voyez donc, M. Stéléno, ſi la propoſition que je vais vous faire mérite votre attention. Vous

n'ignorez peut-être pas qu'une maraine ma légué, par ſon teſtament, une ferme aſſez conſidérable. Elle eſt encore à moi : ſeulement, comme vous pouvez bien vous en douter, elle eſt affectée de quelques dettes. Malgré cela elle me rapporte encore tous les ans de quoi me faire vivre dans une ſorte d'aiſance. Je la céderai avec plaiſir à ma ſœur. Votre pupille eſt en état de la libérer, & d'y faire les améliorations dont elle eſt ſuſceptible. Elle pourroit alors tenir lieu de la dot que vous demandez, & ſans laquelle, m'a dit M. Philto, vous ne voulez rien conclure.

MASCARILLE (*bas à Lélio*)

Vous êtes donc fou, Monſieur ?

LÉLIO.

Tais-toi !

MASCARILLE.

Quoi, la ſeule choſe qui vous reſte...

LÉLIO.

Je n'ai point de compte à te rendre.

MASCARILLE.

Vous voulez donc aller demander l'aumône?

LÉLIO.

Je ferai ce que je jugerai à propos.

STÉLÉNO.

Je ne vous diſſimulerai pas, Monſieur, que le manque de dot m'arrêtoit, & m'auroit empêché de conſentir à un mariage qui, d'ailleurs, me plaiſoit fort; mais ſi la propoſition que vous venez de me faire eſt ſérieuſe, je pourrai bien me raviſer.

LÉLIO.

Je vous ai parlé très-ſérieuſement, M. Stéléno.

MASCARILLE.

De grâce, retirez votre parole.

LÉLIO.

Te tairas-tu?

MASCARILLE.

Songez donc, Monſieur....

LÉLIO.

Si tu dis encore un mot.....

STÉLÉNO.

Je crois, qu'avant toute choſe, il ſeroit à propos, M. Lélio, que vous me remiſſiez un état de la valeur de cette ferme & de toutes les dettes dont elle eſt affectée; avant cela, nous ne pouvons rien conclure....

LÉLIO.

Voilà qui ſuffit; je vais travailler ſur le champ à ce que vous demandez..... Quand pourrai-je avoir l'honneur de vous voir?

STÉLÉNO.

Vous me trouverez toujours chez moi.

LÉLIO.

Au revoir, Monſieur.

SCENE VII.

STÉLÉNO, MASCARILLE.

MASCARILLE (*à part*)

IL faut que je lui rende ſervice malgré lui..... Un moment, M. Stéléno, un moment!....

STÉLÉNO.

Que me veux-tu?

MASCARILLE.

Vous me paroiſſez homme à faire d'un bon avis le cas qu'on en doit faire.

STÉLÉNO.

Tu me prends pour ce que je ſuis.

MASCARILLE.

Et vous n'êtes pas homme non plus à croire qu'un domeſtique trahit ſon maître, toutes les fois qu'il n'eſt pas abſolument d'accord avec lui?

STÉLÉNO.

A quel propos me dis-tu cela? Eſt-ce

que Lélio formeroit quelque mauvais deſſein contre moi?

MASCARILLE.

Tenez-vous ſur vos gardes, je vous en conjure, M. Stéléno, par tout ce qui vous eſt cher au monde, par le ſalut de votre pupille, par le reſpect que vous devez à vos cheveux blancs.....

STÉLÉNO.

Eh bien, parle; ſur quoi faut-il que je me tienne en garde?

MASCARILLE.

Sur l'offre que Lélio vient de vous faire.

STÉLÉNO.

Et comment?

MASCARILLE.

Vous & votre pupille, vous êtes des gens perdus, ſi vous acceptez la ferme; car premierement il faut que je vous diſe, qu'il doit ſur cette miſérable ferme preſqu'autant qu'elle peut valoir.

STÉLÉNO.

Si ce n'eſt que preſqu'autant....

MASCARILLE.

J'entends bien, il en reviendra toujours quelque choſe, voulez-vous dire; mais écoutez ce que j'ai à vous apprendre maintenant..... Il faut que cette malheureuſe ferme ſoit préciſément l'endroit où s'eſt raſſemblée toute la malédiction qui jadis fut prononcée contre la terre....

STÉLÉNO.

Tu m'effrayes.....

MASCARILLE.

Quand les champs voiſins ſont couverts de la plus abondante récolte, ceux qui appartiennent à cette ferme rendent à peine leur ſemence. Tous les ans la mortalité regne dans les étables....

STÉLÉNO.

Il n'y faut donc pas nourrir des beſtiaux.

MASCARILLE.

C'eſt auſſi ce qu'a compris M. Lélio,

& voilà pourquoi il a vendu, depuis long-temps, moutons, bœufs, cochons, chevaux, poules & pigeons; mais lorſque la mortalité ne trouve point d'animaux à détruire, croiriez-vous qu'elle attaque les hommes?

STÉLÉNO.

Eſt-il poſſible!

MASCARILLE.

Oui, Monſieur. Aucun fermier n'y peut tenir l'eſpace de ſix mois, eût-il une ſanté de-fer. M. Lélio y a mis les hommes les plus robuſtes, qu'il avoit fait venir du Meklembourg; mais à peine le printemps venu, il n'en étoit plus queſtion.

STÉLÉNO.

Il faudra donc eſſayer de la faire exercer par des Pomméraniens! Ils ſont encore plus durs à la fatigue que les Meklembourgeois; ils ſont comme des rocs.

MASCARILLE.

Et le petit bois, M. Stéléno, le petit bois qui tient à la ferme....

STÉLÉNO.

Et bien, le petit bois?

MASCARILLE.

Il n'y a pas un arbre ſur lequel la foudre ne ſoit tombée....

STÉLÉNO.

La foudre ne ſoit tombée?....

MASCARILLE.

Ou bien auquel quelqu'un ne ſe ſoit pendu. Auſſi Lélio a-t-il pris ce bois dans une ſi grande averſion, qu'il le fait abattre tous les jours. Croiriez-vous qu'on ne vend le bois qu'on y fait que la moitié de ſon prix?

STÉLÉNO.

Cela eſt mal.

MASCARILLE.

Il le faut bien! Encore ſi ceux qui l'achetent, connoiſſoient les riſques aux-

quels ils s'expoſent, ils n'en voudroient point pour rien. Chez les uns ce bois a fait ſauter les poëles, chez d'autres il a exhalé une vapeur ſi infecte, qu'une fille de cuiſine en eſt tombée évanouie entre les bras du cuiſinier.

STÉLÉNO.

Cela eſt épouvantable!... Mais ne ments-tu pas, Maſcarille?

MASCARILLE.

Non, Monſieur, je ne ments pas; je ſuis incapable.... de mentir.... Et les étangs, Monſieur, les étangs?...

STÉLÉNO.

Cette ferme a auſſi des étangs?

MASCARILLE.

Oui; mais des étangs où il s'eſt noyé plus d'hommes qu'il n'y a de gouttes d'eau. Comme les poiſſons ne ſe nourriſſent que de cadavres humains, vous vous doutez bien ce que c'eſt que ces poiſſons.

STÉLÉNO.

Ils ſont gros & gras, ſans doute?

MASCARILLE.

Cette nourriture les rend ſi fins & ſi ruſés, qu'il n'y a plus moyen de les attraper, même en mettant l'étang à ſec. En un mot, Monſieur, il n'y a pas de coin ſur la terre, où l'on puiſſe trouver tant de déſaſtres & de malheurs raſſemblés que dans cette déteſtable ferme. Les annales font foi, que depuis trois cents cinquante ou quatre cents ans, aucun de ceux qui l'ont poſſédée n'eſt mort d'une mort naturelle.

STÉLÉNO.

Excepté la vieille maraine qui l'a léguée à Lélio.

MASCARILLE.

On craint de le dire; mais cette vieille maraine même....

STÉLÉNO.

Eh bien?

MASCARILLE.

Eh bien, cette vieille maraine fut étouffée, pendant la nuit, par un gros chat tout noir qu'elle avoit toujours à côté d'elle..... & il eſt très-vraiſemblable que ce chat noir..... étoit le Diable..... Dieu ſait quel ſera le ſort de mon maître! On lui a prédit que des voleurs l'aſſaſſineroient; & je lui dois la juſtice, qu'il ne néglige rien pour faire mentir la prophétie & pour éloigner les voleurs, en ſe dépouillant généreuſement de ſes biens; mais toutefois....

STÉLÉNO.

Mais toutefois j'accepterai ſa propoſition.....

MASCARILLE.

Vous, Monſieur?.... Vous ne l'accepterez jamais.

STÉLÉNO.

Aſſurément je le ferai.

MASCARILLE (*à part*)

Le vieux renard!

STÉLÉNO (*à part*)

Quelle ſatisfaction j'ai à déſeſpérer ce coquin..... (*haut*) Cependant, Maſcarille, je te remercie toujours des inſtructions que tu m'as données : elles peuvent m'être utiles, en ce qu'elles détermineront mon pupille à vendre cette ferme auſſi-tôt qu'elle lui aura été donnée.

MASCARILLE.

Le parti le plus ſage ſeroit que vous ne vous en mélaſſiez en rien du tout. Il s'en faut de beaucoup, que je vous aie raconté tout....

STÉLÉNO.

Je t'en diſpenſe; maintenant je n'ai plus de temps à perdre; une autre fois j'écouterai le reſte de tes beaux contes.

(*Il s'en va*)

SCENE VIII.

MASCARILLE.

IL n'en eſt pas la dupe! Ai-je été trop bête, ou bien eſt-il trop fin? Ma foi, je m'en moque: ce n'eſt pas moi qui y riſque le plus! Si Lélio veut ſe dépouiller du peu qui lui reſte, ce ſont ſes affaires! Au bout du compte, je peux fort bien me paſſer de ſon ſervice; mon ſort eſt aſſuré. Ce que je fais pour lui, je le fais par pure amitié; il eſt bon diable, & je ſerois fâché de le voir dans la miſere..... Ah voici, je crois, un voyageur! Voyons ce que celui-ci pourra m'apprendre de nouveau.

SCENE IX.

SCENE IX.

ANSELME, UN CROCHETEUR, MASCARILLE.

ANSELME.

GRACES au Ciel, je revois enfin ma maiſon, ma chere maiſon!

MASCARILLE.

Sa maiſon?

ANSELME (*au Crocheteur*)

Vous n'avez qu'à poſer la malle ici, mon ami; je la ferai porter chez moi; je n'ai plus beſoin de vous..... Vous êtes payé, n'eſt-ce pas?

LE CROCHETEUR.

Oh oui, Monſieur, oh oui..... Vous voilà bien charmé, bien content, d'être de retour chez vous.

ANSELME.

Aſſurément.

LE CROCHETEUR.

J'ai connu des perſonnes, Monſieur, qui, quand elles étoient contentes, ſe faiſoient un plaiſir de donner quelque choſe..... Vous m'avez payé, Monſieur, vous m'avez bien payé.....

ANSELME.

J'entends..... Tenez, mon ami, voilà pour boire.

LE CROCHETEUR.

J'ai d'abord deviné à votre air que vous étiez libéral, & je ſuis bien aiſe de ne m'être pas trompé. Dieu vous le rende! (*Il s'en va*)

ANSELME.

Perſonne de chez moi ne ſe fait voir. Je vais frapper à la porte.

MASCARILLE.

Cet homme ſe trompe, à coup ſûr!

ANSELME.

On diroit que tout y eſt mort....

MASCARILLE (*s'approchant*)

Monſieur!.... excuſez..... pardonnez-moi..... (*en reculant*) Voilà un viſage qui ne m'eſt pas inconnu.

ANSELME.

Que voulez-vous, mon ami?

MASCARILLE.

Je voudrois, je voudrois....

ANSELME.

Eh bien? Pourquoi tournes-tu tant autour de moi?

MASCARILLE.

Je voudrois....

ANSELME.

Reconnoître peut-être, par où ma bourſe eſt le plus acceſſible?

MASCARILLE.

Je me trompe.... Si c'étoit lui, il me connoîtroit auſſi... Je ſuis curieux, Monſieur; ma curioſité n'eſt pas une curioſité indiſcrete.... Je ſuis curieux,

ois-je, de ſavoir ce que vous venez chercher devant cette maiſon?

ANSELME.

Faquin!.... Mais que vois-je..... Maſ.....

MASCARILLE.

Monſieur An.....

ANSELME.

Maſca.....

MASCARILL

Anſel.....

ANSELME.

Maſcarille.....

MASCARILLE.

Monſieur Anſelme....

ANSELME.

C'eſt donc toi?

MASCARILLE.

Je ſuis moi, cela eſt certain; mais vous..... êtes-vous bien vous?

ANSELME.

Il n'eſt pas ſurprenant que tu doutes ſi c'eſt moi.

MASCARILLE.

Eſt-il poſſible!..... Ah non! Monſieur Anſelme eſt abſent depuis neuf ans; & il ſeroit en vérité bien ſingulier, qu'il revînt préciſément aujourd'hui! aujourd'hui préciſément!

ANSELME.

Voilà une ſurpriſe que tu aurois pu avoir un autre jour comme celui-ci. Il auroit donc fallu que je ne revinſſe jamais.

MASCARILLE.

Cela eſt vrai!... Soyez donc mille fois le bien revenu, & mille fois encore, notre très-cher M. Anſelme!... Cependant, au bout du compte, vous pourriez fort bien ne l'être pas.

ANSELME.

Aſſurément je le ſuis; dis-moi ſeu-

lement bien vîte, comment tout va dans ma maiſon; Lélio, Camille, ſe portent-ils bien?

MASCARILLE.

Maintenant je ne peux plus douter que ce ſoit vous..... Ils ſe portent bien..... très bien..... (*à part*) Puiſſe-t-il apprendre le reſte par un autre!....

ANSELME.

Ils ſont ſans doute au logis?.... Je meurs d'impatience de les ſerrer entre mes bras..... Prends cette malle & ſuis-moi.....

MASCARILLE.

Où, Monſieur, où?

ANSELME.

Dans ma maiſon.

MASCARILLE.

Dans celle-ci?

ANSELME.

Oui, dans la mienne.

MASCARILLE.

Cela ne ſe pourra pas ſi vîte. (*à part*) Que vais-je lui dire?

ANSELME.

Et pourquoi?

MASCARILLE.

Cette maiſon, Monſieur Anſelme, eſt fermée.....

ANSELME.

Fermée.

MASCARILLE.

Oui, fermée; & cela.... parce que perſonne n'y demeure.

ANSELME.

Où demeurent donc mes enfans?

MASCARILLE.

M. Lélio & Mademoiſelle Camille?.. Ils demeurent..... ils demeurent.... dans une maiſon.

ANSELME.

Eh bien? Mais tu me parles bien ſinguliérement.....

MASCARILLE.

Vous ne ſavez donc pas ce qui eſt arrivé depuis peu?

ANSELME.

Comment veux-tu que je le ſache?

MASCARILLE.

Cela eſt vrai, vous n'y étiez pas. Il arrive bien des choſes en neuf ans, Monſieur! Neuf ans, c'eſt bien du temps!... Mais je n'en reviens pas encore.... Etre abſent pendant neuf ans, neuf ans entiers, & revenir préciſément aujourd'hui! Si cela arrivoit dans une Comédie, on ne le trouveroit pas vraiſemblable: & cependant cela eſt vrai!... Il a pu revenir préciſément aujourd'hui, & il revient préciſément aujourd'hui.... Cela eſt ſingulier, très-ſingulier!

ANSELME.

Peſte ſoit du maudit babillard! Ne m'arrête pas davantage, & dis-moi....

MASCARILLE.

Je vais vous dire où ſont vos enfans.

Mademoiſelle votre fille eſt..... avec Monſieur votre fils..... & Monſieur votre fils....

ANSELME.

Eh bien, mon fils.....

MASCARILLE.

A déménagé, & demeure... Voyez-vous là-bas cette maiſon au coin de cette rue? C'eſt-là où demeure Monſieur votre fils.

ANSELME.

Et pourquoi a-t-il quitté la maiſon paternelle?

MASCARILLE.

Il la trouvoit trop grande..... trop petite.... trop vaſte.... trop étroite...

ANSELME.

Trop grande, trop petite; qu'eſt-ce que tout cela veut dire?

MASCARILLE.

Vous l'apprendrez mieux de lui-

même..... Vous n'ignorez pas au moins qu'il eſt devenu grand négociant?

ANSELME.

Mon fils grand négociant?

MASCARILLE.

Très-grand, Monſieur! Il y a plus d'un an qu'il ne vit plus que de ce qu'il vend.

ANSELME.

Que dis-tu? Il lui a donc fallu une grande maiſon, pour contenir ſes marchandiſes?

MASCARILLE.

C'eſt cela même.

ANSELME.

Voilà qui eſt excellent! J'apporte auſſi des marchandiſes des Indes.

MASCARILLE.

Comme il va ſe mettre à vendre!

ANSELME.

Dépêche-toi donc, Maſcarille: prends

vite cette malle, & conduis-moi chez lui.

MASCARILLE.

Elle paroît lourde; attendez un moment, je vais faire venir un crocheteur.

ANSELME.

Tu la porteras aiſément; elle ne contient que des papiers & un peu de linge.

MASCARILLE.

Je me ſuis démis un bras il n'y a pas long-temps.....

ANSELME.

Pauvre Diable! Va donc chercher quelqu'un.

MASCARILLE (*à part*)

M'en voilà quitte à bon marché. M. Lélio, M. Lélio, qu'allez-vous dire à cette nouvelle? (*Il s'en va & revient*)

ANSELME.

Tu n'es pas encore parti?

MASCARILLE.

Ma foi, je viens vous regarder de nouveau, pour voir ſi c'eſt bien vous?

ANSELME.

La peſte ſoit de tes doutes!

MASCARILLE (*En s'en allant*)

Oui, oui, c'eſt lui..... Etre abſent pendant neuf ans, & revenir aujourd'hui!

SCENE X.

ANSELME, (*ſeul*)

ME voilà donc obligé d'attendre en plein air! Heureuſement cette rue eſt écartée, & peu de gens me verront.... Combien de peines je me ſuis données, combien de dangers j'ai eſſuyés pour me mettre en état de paſſer, dans la paix & dans l'abondance, le peu de temps qui me reſte à vivre!.... Oui, je vais jouir enfin, & me repoſer après tant de

travaux. Et qui pourroit m'en blâmer? En ne comptant qu'en gros le bien que j'ai acquis, il monte..... (*En prononçant les dernieres paroles, il baiſſe la voix inſenſiblement, & finit par compter tout bas ſur ſes doigts*)

SCENE XI.

RAPS, (*dans un habit étranger*) ANSELME.

RAPS.

IL faut ſavoir jouer toutes ſortes de rôles dans ce monde-ci. Sous ce ſingulier habillement, qui connoîtroit le tambour Raps? Je ne ſais moi-même de qui j'ai l'air. On me charge d'une commiſſion où je n'entends rien; n'importe; on me paye, & cela ſuffit. C'eſt dans cette rue que M. Stéléno m'a dit de chercher mon homme. Il ne demeure pas loin de ſon ancienne maiſon, & la voilà.

ANSELME.

Quel eſt cette eſpece de Revenant?

RAPS.

Comme tout le monde me regarde!

ANSELME.

Avec ſon chapeau qui déborde ſes épaules, il a l'air d'un champignon.

RAPS.

Vous qui me conſidérez ſi attentivement, êtes-vous moins étranger ici que moi?.... Il ne m'écoute pas.... Monſieur qui êtes aſſis ſur cette malle, ne pourriez-vous pas m'indiquer un jeune homme que je cherche, nommé Lélio? & une vieille tête chauve comme la vôtre, nommé Philto?

ANSELME.

Lélio? Philto? (*à part*) Mon fils & mon ancien ami.

RAPS.

Si vous daignez m'enſeigner la demeure de ces gens-là, vous obligerez

un homme qui publiera votre courtoiſie aux quatre coins du monde, un célebre voyageur qui a fait ſept fois le tour de la terre: une fois en bateau, deux fois dans la diligence, & quatre fois à pied.

ANSELME.

Ne puis-je ſavoir, Monſieur, qui vous êtes? comment vous vous appellez? d'où vous venez, & ce que vous avez à faire avec les perſonnes que vous venez de nommer?

RAPS.

Voilà bien des choſes à la fois! A laquelle voulez-vous que je réponde en premier lieu? Si vous vouliez faire vos queſtions les unes après les autres, je tâcherois de vous ſatisfaire: car je ſuis très-complaiſant de mon naturel. (*à part*) Eſſayons mon rôle ſur celui ci.

ANSELME.

Eh bien, Monſieur, commençons par le plus court. Quel eſt votre nom?

RAPS.

Par le plus court? Vous vous trompez; c'eſt un nom qui ne finit pas.

ANSELME.

Paſſons donc à une autre queſtion. Que voulez vous au jeune Lélio & au vieux Philto? Vous faites ſans doute des affaires avec le premier? On m'a dit qu'il étoit un gros négociant.

RAPS.

Des affaires? Non, Monſieur, j'ai ſeulement des lettres à lui remettre.

ANSELME.

Peut être des lettres d'avis pour des marchandiſes qu'on lui envoie, ou quelqu'autre choſe ſemblable?

RAPS.

Non pas, Monſieur; ce ſont ſimplement des lettres que ſon pere m'a remiſes pour lui.

ANSELME.

Qui?

RAPS.

Son pere.

ANSELME.

Le pere de Lélio?

RAPS.

Oui, le pere de Lélio, qui voyage actuellement, qui eſt mon ami....

ANSELME (*à part*)

Voici quelque fripon. Attends; je vais bien l'attraper..... (*haut*) Je vous ai donné des lettres pour mon fils, dites-vous?

RAPS.

Plait-il, Monſieur?

ANSELME.

Rien, rien..... Vous connoiſſez donc le pere de Lélio?

RAPS.

Si je ne le connoiſſois pas, m'auroit-il chargé des lettres pour ſon fils & pour ſon ami..... Tenez, Monſieur, les

voilà..... C'eſt mon ami intime, vous dis-je.

ANSELME.

Votre ami intime?... Mais où étoit-il donc, cet ami intime, quand il vous a remis ces lettres?

RAPS.

Il étoit..... il étoit..... en bonne ſanté.

ANSELME.

J'en ſuis charmé; mais où étoit-il, où, où?

RAPS.

Monſieur, il étoit..... ſur la côte de Paphlagonie.

ANSELME.

Oui-dà!.. Vous le connoiſſez, dites-vous; mais eſt-ce ſeulement de nom, ou de perſonne?

RAPS.

De perſonne vraiment!.... N'ai-je

pas vidé avec lui cent bouteilles de vin du Cap, & même ſur les lieux où il croît? Vous ſavez bien, Monſieur....

ANSELME.

J'entends, j'entends; mais ne pourriez-vous pas me dire à-peu-près, comment eſt fait le pere de Lélio?

RAPS.

Comment il eſt fait? Vous êtes très-curieux; mais je ne hais pas les gens curieux.... Il eſt eſt à-peu-près plus haut que vous de la tête.

ANSELME (*à part*)

Fort bien! Je ſuis plus grand abſent que préſent..... (*haut*) Vous ne m'avez pas encore dit ſon nom; comment s'appelle-t-il?

RAPS.

Il s'appelle..... Il ne s'appelle pas comme ſon fils..... Il auroit mieux fait cependant, de s'appeller de même... Il s'appelle.....

ANSELME.

Eh bien?

RAPS.

Je crois que j'ai oublié ſon nom.

ANSELME.

Le nom d'un ami intime?

RAPS.

Un moment! Je l'ai ſur le bout de la langue. Dites-moi un nom qui ſonne à-peu-près comme le ſien. Il commence par un A.

ANSELME.

Arnolphe, peut-être?

RAPS.

Non.

ANSELME.

Antoine?

RAPS.

Ce n'eſt pas Antoine. Anſ..... Anſa..... Anſi..... C'eſt un diable de nom! An.... Anſel....

ANSELME.

Ce n'eſt pas Anſelme?

RAPS.

Juſte! le voilà, Anſelme. Que le Diable emporte ce nom de coquin.

ANSELME.

Vous ne parlez pas là en ami.

RAPS.

Eh, pour quoi auſſi ce chien de nom s'accroche-t-il ainſi entre les dents? Y a-t-il de l'amitié à ſe faire chercher ſi long-temps?... Je lui pardonne pour cette fois-ci.... Anſelme, diſions-nous, n'eſt-ce pas?.... Oui, Anſelme, cela eſt juſte. Je vous dirai donc que la derniere fois que je l'ai vu, c'étoit ſur la côte de Paphlagonie, d'où il ſe propoſoit d'aller faire un tour aux Rois de Gallipoli.

ANSELME.

Aux Rois de Gallipoli? Qui ſont-ils?

RAPS.

Comment, Monſieur, vous ne con-

noiſſez pas les deux freres qui regnent à Gallipoli? Les celebres Dardanelles? Il y a environ vingt ans, qu'ils firent leur tour d'Europe; c'eſt dans ce temps-là qu'il les a connus.

ANSELME (*à part*)

Ces impertinences-là durent trop long-temps.

RAPS.

La Cour des Dardanelles eſt une des plus brillantes de l'Amérique, & je ſuis ſûr que mon ami Anſelme y aura été très-bien reçu : auſſi y fera-t il quelque ſéjour, & c'eſt préciſément pour cette raiſon-là que, ſachant que je venois ici, il m'a donné des lettres pour ſa famille, afin de les raſſurer de ſa longue abſence.

ANSELME.

C'eſt fort bien fait de ſa part..... Mais il me reſte encore une choſe à vous demander.....

RAPS.

Tout ce qu'il vous plaira.

ANSELME.

Si tout-à-l'heure on vous montroit votre ami Anſelme, le connoîtriez-vous?

RAPS.

Si je conſervois mes yeux, ſans doute! Mais il ſembleroit que vous avez encore peine à croire que je connoiſſe Anſelme! Ecoutez une preuve ſans réplique. Non-ſeulement il m'a donné des lettres, mais il m'a donné auſſi ſix mille écus pour les remettre à Philto. Auroit-il eu cette confiance en moi, s'il ne me regardoit pas comme un autre lui-même?

ANSELME.

Six mille écus?

RAPS.

En bons ducats, & tous de poids.

ANSELME (*à part*)

Je ne ſais que penſer de ce drôle. Un trompeur qui apporte de l'argent, eſt un ſingulier trompeur.

RAPS.

Mais, Monſieur, c'eſt cauſer trop

long-temps. Je vois bien que vous ne voulez pas, ou que vous ne pouvez pas m'indiquer les perſonnes que je cherche...

ANSELME.

Encore un mot, Monſieur: avez-vous ſur vous l'argent qu'Anſelme vous a remis?

RAPS.

Oui! Pourquoi?

ANSELME.

Eſt-il bien certain qu'Anſelme, le pere de Lélio, vous avoit donné ſix mille écus?

RAPS.

Très-certain.

ANSELME.

Çà donc! vous n'avez qu'à me les rendre.

RAPS.

Que voulez-vous que je vous rende?

ANSELME.

Les ſix mille écus que vous avez reçus de moi.

RAPS.

RAPS.

J'ai reçu de vous ſix mille écus?

ANSELME.

Mais vous le dites vous-même.

RAPS.

Qu'eſt-ce que je dis?... Vous êtes... Qui êtes-vous donc?

ANSELME.

Je ſuis celui-là même qui vous a, dites-vous, confié ſix mille écus: je ſuis Anſelme.

RAPS.

Vous Anſelme?

ANSELME.

Ne me connoiſſez-vous pas? Les Rois de Gallipoli, les célebres Dardanelles m'ont fait la grâce de me laiſſer partir plutôt que je ne penſois; & puiſque me voilà ici moi-même, je ne veux pas abuſer plus long-temps de la complaiſance d'un ami.

RAPS (*à part*)

Je jurerois que cet homme eſt un plus grand fourbe que moi-même.

ANSELME.

Il n'y a pas beſoin de tant de réflexions. Rendez-moi mon argent.

RAPS.

Qui s'imagineroit qu'un homme de votre âge fût capable d'une pareille ruſe? Vous entendez dire que j'ai de l'argent, & vîte vous voilà Anſelme. Mais, mon bon Monſieur, auſſi vîte vous vous êtes anſelmiſé, auſſi vîte il faudra que vous vous déſanſelmiſiez.

ANSELME.

Qui ſuis-je donc, ſi je ne ſuis pas qui je ſuis?

RAPS.

Qu'eſt-ce que cela me fait, à moi? Soyez qui vous voudrez, pourvu que vous ne ſoyez pas celui que je ne veux pas que vous ſoyez. Pourquoi n'avez-

vous pas d'abord été qui vous voulez être ? Et pourquoi voulez-vous être à préſent qui vous n'êtes pas?

ANSELME.

Oh, rendez-moi....

RAPS.

Que voulez-vous que je vous rende?

ANSELME.

Mon argent.

RAPS.

Ne vous fatiguez pas davantage inutilement. J'ai menti quand je vous ai dit que la ſomme étoit en ducats; elle n'eſt qu'en papier.

ANSELME.

Je vois bien, Monſieur, qu'il faut vous parler ſur un autre ton. Je vous certifie donc que je ſuis Anſelme, & que ſi vous ne me remettez ſur le champ l'argent que vous avouez avoir reçu de moi, je vais appeller du monde & vous faire arrêter comme un impoſteur.

RAPS.

Vous croyez donc que je ſuis un impoſteur ? Et vous êtes certainement Monſieur Anſelme ? J'ai donc l'honneur de ſouhaiter le bon ſoir à Monſieur Anſelme....

ANSELME.

Tu ne m'échapperas pas ainſi, mon ami !

RAPS.

Je vous demande en grâce, Monſieur... (*Quand Anſelme veut le ſaiſir, Raps le pouſſe, & le fait tomber aſſis ſur la malle*) Le vieux pendart pourroit attrouper du monde. J'aurai ſoin de t'envoyer quelqu'un qui te connoiſſe mieux.

ANSELME.

Où eſt-il allé, le fripon ? Où eſt il allé ?.. Ce que je viens d'entendre eſt-il un rêve ?.. ou bien.... Ah, pauvre Anſelme ! on te trahit. Il y a quelque choſe là-deſſous ; il y a certainement

quelque choſe! Et Maſcarille..... Maſcarille ne revient pas; cela n'eſt pas naturel non plus. Que faire? Je vais appeller le premier paſſant..... Holà ho, l'ami!

SCENE XII.

ANSELME, UN CROCHETEUR.

LE CROCHETEUR.

QU'Y a-t-il pour votre ſervice, Monſieur?

ANSELME.

Veux-tu gagner de quoi boire, mon ami?

LE CROCHETEUR.

Je ne demande pas mieux.

ANSELME.

Prends donc vîte cette malle, & conduis moi chez le Négociant Lélio.

LE CROCHETEUR.

Chez le Négociant Lélio?

ANSELME.

Oui : on m'a dit qu'il demeuroit là-bas dans la maiſon neuve qui fait le coin de la rue.

LE CROCHETEUR.

Je ne connois point de Marchand du nom de Lélio dans toute la ville; c'eſt tout un autre homme qui demeure là-bas dans cette maiſon neuve.

ANSELME.

Eh non ! c'eſt Lélio. Il demeuroit auparavant dans cette maiſon-ci, qui lui appartenoit auſſi.

LE CROCHETEUR.

Je me doute à préſent de qui vous voulez parler. C'eſt de ce vaurien de Lélio? Oh; je le connois bien.

ANSELME.

Que veux tu dire par ce vaurien de Lélio?

LE CROCHETEUR.

Eh oui! Toute la ville le connoît ainſi: c'eſt le fils du vieil Anſelme. Son pere étoit un vilain, un avare qui entaſſoit ſou ſur ſou. Il partit d'ici il y a quelques années, & Dieu ſait où il eſt à préſent. Tandis qu'il ſe donne bien des peines dans les pays étrangers, où peut-être il eſt mort à préſent, ſon fils s'en donne ici tant qu'il peut. Je crois, à la vérité, qu'il aura bientôt mangé le peu qui lui reſte: il vient de vendre auſſi la maiſon, à ce qu'on m'a dit....

ANSELME.

Il a vendu la maiſon?... La choſe eſt bien claire à préſent.... Ah! traître de Maſcarille!.... Malheureux!... Fils dénaturé!...

LE CROCHETEUR.

Ne ſeriez-vous pas le vieil Anſelme lui-même?..... Pardon, Monſieur; ſi vous l'êtes, je vous prie de ne pas prendre ce que j'ai dit, en mauvaiſe

part. Je ne vous connoiſſois pas, ſans quoi je me ſerois bien gardé de vous dire que vous étiez un vilain & un ladre. Perſonne n'a ſon nom écrit ſur ſon front. Je renonce à gagner l'argent pour boire.

ANSELME.

Vous le gagnerez, mon ami, vous le gagnerez. Dites-moi ſeulement s'il eſt bien vrai qu'il ait vendu ſa maiſon, & à qui il l'a vendue.

LE CROCHETEUR.

C'eſt le vieux Philto qui l'a achetée.

ANSELME.

Philto?... Homme ſans honneur & ſans foi! Voilà donc l'amitié que tu m'avois jurée?... Je ſuis trahi! Je ſuis aſſaſſiné!... Il niera tout.

LE CROCHETEUR.

Toute la ville a été ſcandaliſée qu'il ait fait cette acquiſition. N'eſt-ce pas lui qui pendant votre abſence devoit ſervir comme de tuteur à votre fils? Le beau

tuteur ! C'étoit bien faire du loup la garde. Il a toujours paſſé pour un homme intéreſſé, & ce qui eſt corbeau reſte corbeau.... Mais je le vois qui vient ! Je vous laiſſe enſemble. (*Il s'en va*)

SCENE XIII.

ANSELME, PHILTO.

ANSELME.

AH, déteſtable Philto !..... Viens, viens traître !

PHILTO.

Voyons un peu quel eſt l'impoſteur qui oſe ici ſe donner pour Anſelme.... Mais que vois-je.... c'eſt lui-même... Ah, mon ami, que je t'embraſſe ! Te voilà enfin de retour ! Le Ciel en ſoit loué mille fois !... Mais quel ſombre accueil ? Ne connois-tu plus ton ancien ami Philto ?

ANSELME.

Je ſais tout, Philto ! je ſais tout.

Eſt-ce là ce que je devois attendre de toi?

PHILTO.

N'en dis pas davantage, mon cher Anſelme; je vois que quelque calomniateur t'a déjà prévenu contre moi. Nous ne ſommes pas dans un endroit où nous puiſſions nous expliquer; viens dans ta maiſon: nous y ſerons plus commodément.

ANSELME.

Dans ma maiſon?

PHILTO.

Oui, elle eſt toujours à toi, & ne ſera jamais à d'autres contre ton gré. Viens, heureuſement j'en ai la clef dans ma poche.... Sans doute cette malle eſt la tienne? Allons, prends-là par un bout & moi par l'autre, & portons la nous-mêmes chez toi; perſonne ne nous voit.....

ANSELME.

Et mon argent....

PHILTO.

Tu le trouveras comme tu l'as laiſſé. (*Ils entrent dans la maiſon avec la malle*)

SCENE XIV.

LÉLIO, MASCARILLE.

MASCARILLE.

EH bien, l'avez-vous vu? N'eſt-ce pas lui?

LÉLIO.

C'eſt lui-même.

MASCARILLE.

Que ne ſommes-nous quittes de la premiere entrevue!

LÉLIO.

Je n'ai jamais ſenti l'indignité de ma conduite comme je la ſens dans ce moment où elle m'empêche d'aller me jetter dans les bras d'un pere qui m'a tou-

jours aimé tendrement. Que ferai-je? Me bannirai-je de ſa préſence, ou irai-je me précipiter à ſes pieds?

MASCARILLE.

Le dernier parti ne vaut pas grand choſe; mais le premier ne vaut rien du tout.

LÉLIO.

Conſeille-moi donc, nomme-moi un interceſſeur.....

MASCARILLE.

Un interceſſeur? Une perſonne qui parle pour vous à votre pere?..... Le ſieur Stiletti....

LÉLIO.

Tu es fou.

MASCARILLE.

Ou Madame Lélane.

LÉLIO.

Traître!

MASCARILLE.

Une de ſes nieces.....

LÉLIO.

Je te tuerai !

MASCARILLE.

Il ne faudroit plus que cela, pour mettre le comble à la ſatisfaction de votre pere.

LÉLIO.

Je n'oſe m'adreſſer à Philto. J'ai trop ſouvent mépriſé ſes conſeils, pour eſpérer qu'il veuille parler en ma faveur.

MASCARILLE.

Que ne vous adreſſez-vous à moi?

LÉLIO.

Tâche plutôt de trouver quelqu'un qui daigne ſolliciter ta grâce.

MASCARILLE.

J'ai trouvé quelqu'un.

LÉLIO.

Qui?

MASCARILLE.

Vous.

LÉLIO.

Moi?

MASCARILLE.

Oui, vous; & cela en reconnoiſſance de ce que je vous aurai trouvé le meilleur interceſſeur que vous puiſſiez déſirer.

LÉLIO.

Si tu fais cela, mon cher Maſcarille...

MASCARILLE.

Eloignons-nous d'ici: les deux vieillards pourroient y venir....

LÉLIO.

Nomme-moi donc le médiateur que tu me promets.

MASCARILLE.

Soyez tranquille, votre pere lui-même vous ſervira d'interceſſeur auprès d'Anſelme.

LÉLIO.

Qu'eſt-ce que cela veut dire?

MASCARILLE.

Cela veut dire que j'ai une idée que

je ne ſaurois vous communiquer ici. Venez, partons. (*Ils s'en vont*)

SCENE XV.

ANSELME, PHILTO (*ſortant de la maiſon*)

ANSELME.

JE le répete, mon cher Philto; il ſeroit difficile de trouver dans le monde entier un ami plus fidele & plus prudent que toi; je t'en fais mille & mille remercîmens, & je voudrois pouvoir te marquer ma reconnoiſſance des ſervices que tu m'as rendus.

PHILTO.

S'ils te ſont agréables, ils ſont trop récompenſés.

ANSELME.

Il y a bien de la grandeur de s'expoſer à la calomnie pour obliger un ami!

PHILTO.

Pas tant que tu le crois. Qu'importe la calomnie, quand on n'a rien à ſe reprocher? J'eſpere que tu ne blâmeras pas non plus la ruſe que je voulois employer au ſujet de la dot.

ANSELME.

Bien loin delà! Je ſuis ſeulement fâché que la choſe ne puiſſe pas avoir lieu.

PHILTO.

Et pourquoi?.... Soyez le bien venu, M. Stéléno: vous arrivez fort à propos.

SCENE XVI.

STÉLÉNO, ANSELME, PHILTO.

STÉLÉNO.

Il eſt donc vrai qu'Anſelme eſt de retour? Je m'en réjouis de tout mon cœur.

ANSELME.

Je ſuis enchanté de revoir mon ancien ami en bonne ſanté; mais je ſuis affligé que la premiere choſe que j'ai à lui dire, ſoit pour lui annoncer un refus. Philto vient de m'inſtruire des intentions de votre pupille pour ma fille; ſans le connoître je l'accepterois pour gendre par égard pour vous; mais malheureuſement ma fille eſt promiſe au fils d'un de mes amis intimes, mort depuis peu en Angleterre. Avant de lui fermer les yeux, il a exigé ma parole, que j'unirois ma fille avec ſon fils. Nous en avons méme fait une eſpece d'engagement par écrit, & mon premier ſoin, dès que je ſerai libre, ſera d'aller trouver le jeune Léandre, pour l'en inſtruire.

STÉLÉNO.

Le jeune Léandre? C'eſt juſtement lui qui eſt mon pupille.

ANSELME.

Le fils de Pandolfe?

STÉLÉNO.

Lui-même.

ANSELME.

Et c'eſt ce même Léandre qui vouloit épouſer ma fille?

PHILTO.

Oui, lui-même.

ANSELME.

Quelle heureuſe rencontre! Ah! que je confirme de bon cœur la parole que Philto vous avoit donnée en mon nom! Allons embraſſer ce cher pupille & ma chere Camille. Sans mon déplorable fils, il n'y auroit point d'homme ſur la terre auſſi heureux que moi!

SCENE XVII.

MASCARILLE, ANSELME, PHILTO, STÉLÉNO.

MASCARILLE.

AH! quel malheur! quel affreux malheur!... Où pourrai-je trouver le Seigneur Anſelme?

ANSELME.

N'eſt-ce pas Maſcarille? Que crie ce coquin?

MASCARILLE.

Ah! pere infortuné! Que diras-tu à cette triſte nouvelle?

ANSELME.

Quelle nouvelle? Parle.

MASCARILLE.

Le déplorable Lélio.... Ah!...

ANSELME.

Eh bien, que lui eſt-il donc arrivé?

MASCARILLE.

Quelle cruelle aventure!

ANSELME.

Maſcarille.....

MASCARILLE.

Quel événement tragique!

ANSELME.

Ne m'inquiete pas plus long-temps, maraut, & dis-moi vîte....

MASCARILLE.

Ah! M. Anſelme, votre fils....

ANSELME.

Eh bien, mon fils?

MASCARILLE.

Quand j'ai été pour lui annoncer votre heureux retour, je l'ai trouvé étendu dans un fauteuil, la tête penchée ſur un bras.....

ANSELME.

Expirant, peut-être?

MASCARILLE.

Non; il faiſoit expirer un flacon d'excellent vin de Hongrie.... Réjouiſſez-vous, M. Lélio, lui ai-je crié; réjouiſſez-vous! Monſieur votre pere, ce pere ſi chéri, ſi déſiré, vient d'arriver! —

Quoi? mon pere? ... A ces mots la bouteille lui échappe des mains de frayeur; elle ſe briſe en mille morceaux, & la liqueur précieuſe coule à grands flots ſur le parquet.... Quoi? s'écria-t-il encore, mon pere eſt arrivé?... Que vais-je devenir? — Ce que vous avez mérité, lui ai-je dit.... Auſſi-tôt il ſe leve bruſquement, court à la croiſée qui donne ſur le canal, l'ouvre avec fracas....

ANSELME.

Et ſe précipite?

MASCARILLE.

Et regarde quel temps il faiſoit,...; Mon épée! m'a-t il dit d'un air furieux, mon épée!.., Je refuſois de la lui donner, parce qu'on n'a que trop d'exemples.... Que voulez-vous faire de votre épée, Monſieur? — Ne réplique pas, ou bien.... La façon dont il a prononcé ces mots étoit ſi terrible, que je lui ai donné ſon épée; il la prend, & à l'inſtant....

ANSELME.

Il ſe la paſſe au travers du corps!

MASCARILLE.

Et....

ANSELME.

Ah! pere infortuné que je ſuis!

SCENE XVIII & derniere.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, LÉLIO. (*ſans être vu*)

MASCARILLE.

ET la met à ſon côté. Viens, dit-il, Maſcarille; mon pere, ſans doute, eſt indigné contre moi, & je ne peux en ſoutenir l'idée. Je ne veux pas vivre plus long-temps, ſi je perds l'eſpoir de l'appaiſer. Il ſe précipite de l'eſcalier, ſort de la maiſon & ſe jette non loin d'ici.... (*Tandis que Maſcarille dit ces mots, & qu'Anſelme eſt tourné de ſon côté, Lélio, de l'autre côté, ſe jette à ſes pieds*) aux pieds de ſon pere.

LÉLIO.

Pardonnez-moi, mon pere, un ſtratagême par lequel j'ai eſſayé, ſi votre cœur étoit encore ſuſceptible de quelque pitié pour moi. Ce que vous avez craint, arrivera certainement, s'il faut que je me leve de vos pieds ſans avoir obtenu le pardon que j'implore. J'avoue que je ſuis indigne de votre tendreſſe: mais auſſi il m'eſt impoſſible de vivre, ſi j'en ſuis privé. Ma jeuneſſe & l'inexpérience doivent excuſer bien des choſes: & mon ſincere répentir....

PHILTO.

Laiſſe-toi fléchir, Anſelme!

STÉLÉNO.

Je me joins à lui pour demander ſa grâce. Soyez ſûr qu'il ſe corrigera.

ANSELME.

Si je pouvois le croire!.... Allons, leve-toi! Je veux bien encore faire un dernier eſſai; mais ſi tu donnes de nouveau dans tes égaremens, ſouviens-toi que je ne t'ai rien pardonné, & le moin-

dre excès que tu te permettras, t'attirera la punition de tous les autres.

MASCARILLE.

Cela eſt juſte!

ANSELME.

Commence par chaſſer tout-à-l'heure ce vaurien de Maſcarille!

MASCARILLE.

Cela eſt injuſte!... Chaſſez-moi, ou gardez-moi : cela me ſera égal ; mais auparavant, payez-moi au moins la ſomme que je vous ai prêtée pendant ſept ans, & que j'avois la généroſité de vouloir encore vous prêter pendant quinze autres.

Fin du ſecond Tome.

25908

Digitized by Google